

Vie Spirituelle

Jésus Vivant
dans le Chrétien

Je vous accorde très volontiers l'imprimatur que vous me demandez pour votre nouvelle œuvre de spiritualité « *Jésus vivant dans le chrétien* ». C'est substantiel, clair, et d'une logique absolue. Le jugement des religieux théologiens qui l'ont examinée est une garantie précieuse de la doctrine.

Imprimatur

† Henri Raymond,

Evêque d'Autun, Châlon et Maçon.

Imprimatur

Parisiis, die 18a Decembris 1910

H. ODELIN, Vic. Gen.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en Décembre 1910.

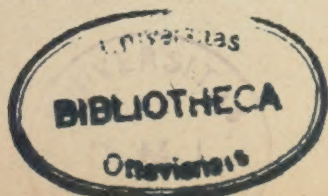
L'ABBÉ A. GONON
CHAPELAIN DU S. C. DE PARAY-LE-MONIAL

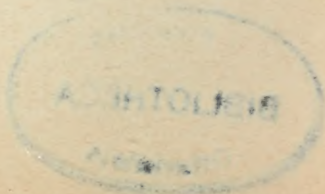
Jésus Vivant
dans
le Chrétien

ÉTUDE SUR LA VIE SURNATURELLE



PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10





JÉSUS VIVANT DANS LE CHRÉTIEN

ÉTUDE SUR LA VIE SURNATURELLE

INTRODUCTION

Vie surnaturelle = Jésus vivant dans le chrétien.

Ordre naturel, ordre surnaturel.

La vie est dans le mouvement ; elle peut se définir : le principe intérieur des actes. Ceux-ci dénotent et spécifient leur point de départ, comme l'effet accuse sa cause. Or, il ne nous est pas difficile de percevoir en nous des actes de deux natures tout à fait différentes : les actes matériels, ceux que fait le corps; les actes spirituels, ceux qu'opère l'esprit. D'où nous concluons à une double vie en nous.

Si nous réfléchissons au fonctionnement de ces deux vies, comme les énergies plus hautes et plus fortes absorbent les énergies inférieures, notre esprit nous apparaît comme le

roi qui domine, commande et dirige. Étant, en nous, ce qu'il y a de plus élevé et de plus noble, il explique notre destinée et crée nos besoins les plus essentiels. Nous devons vivre suivant la dignité de notre esprit, de notre âme ; ou bien nous manquons notre vie complètement.

Mais, toute vie a une fin et *l'ordre* consiste dans une harmonieuse disposition de moyens à fin. Dieu, qui se doit à lui-même de mettre de l'ordre dans toutes ses œuvres, se doit à lui-même, s'il crée l'homme, de lui assigner une fin pour l'obtention de laquelle il lui donnera les moyens nécessaires et suffisants.

De fait, il en est ainsi. Nous avons une *fin* déterminée. Elle consiste, incontestablement — tout le crie en nous — en ce que, d'abord, nous devons nous élever à une connaissance de plus en plus lumineuse du Vrai, nous rapprochant, par une marche ascensionnelle indéfinie, autant que possible du Vrai absolu ; en ce que, ensuite, nous devons réaliser, en nous, le Bien moral d'une manière de plus en plus parfaite, suivant pour cela en notre volonté un développement progressif en vertu duquel nous nous conformons autant que faire se peut, au Bien absolu.

Et pour cette fin déterminée nous avons les *moyens*. Notre vie matérielle, notre vie spirituelle, notre corps et notre âme, pour mieux dire, ont été développés de telle sorte qu'ils fussent pourvus des facultés nécessaires à leur action : ils ont ce qui constitue la *nature* de l'homme, et la fin en vue de laquelle l'homme a été constitué dans cette nature, est sa fin *naturelle ;* de l'harmonieuse disposition des moyens à la fin résulte *l'ordre naturel* qu'un théologien définit : « Ce qui est dû à la nature humaine : *Debitum naturæ humanæ* »[1]. Pour tout résumer en deux mots : l'homme, corps et âme, est créé pour connaître le vrai et faire le bien, il épanouit sa nature s'il y tâche, il la contredit ou la déprime, s'il n'y travaille pas et, cette poursuite du vrai et du bien, tels que, c'est simplement sa *vie naturelle.*

Mais il y a plus : nous sommes *esprit*, nous l'avons dit, et c'est en cela que nous sommes créés à l'image de Dieu. Or, il est commun à toutes les natures spirituelles qu'elles ne peuvent être renfermées dans des limites. Ce qui ne veut pas dire que le Tout-Puissant ne soit pas infini, ni que nous ne soyons pas finis. En Dieu l'absence de limites est quelque chose de

1. PALMIERI, *de Deo creante*, thes. XXXII.

positif : il est l'abîme de tout ce qui est. Les autres esprits sont sans limites en ce sens : qu'il leur est impossible d'atteindre une limite au-delà de laquelle ils ne peuvent voir, ou connaître ou avancer.

Être esprit, c'est être constamment actif, au point de ne subir jamais d'arrêt, d'être insatiable de science, d'avoir des aspirations sans bornes,il en est ainsi pour nous : sans le sentir nous pouvons nous en convaincre par la réflexion ; êtres spirituels nous devons comprendre que la sphère de la vie présente n'épuise pas notre destinée. Dieu s'impose à nous. Il est des hommes qui se disent heureux sans Lui. Cela peut être vrai et certains bonheurs naturels satisfont et contentent jusqu'à l'ivresse, mais il est encore plus vrai que ces bonheurs ne sont que partiels et temporaires. L'âme a une longue vie devant elle, une vie assez longue pour s'éveiller après chaque rêve et pour épuiser toute satisfaction finie ; elle peut se faire illusion ; l'illusion tombe et le besoin mystérieux subsiste.

La volonté de Dieu, en plaçant l'homme sur la terre, n'était pas de l'enfermer dans les limites de l'ordre naturel, mais de l'élever à un ordre bien supérieur. Comme *fin :* la participa-

tion à la vie divine qui consiste dans la vision immédiate de Dieu et dans le bonheur infini qui en résulte. Comme *moyens* : l'initiation, au cours de l'existence terrestre, à la vie divine, par la communication de la grâce, grâce allant en se développant, selon la correspondance fidèle de l'homme. Et après la vie terrestre, l'admission de l'homme à la vision béatifique proportionnée au degré de grâce réalisé ici-bas. Cet ordre, on le comprend sans peine, dépasse l'ordre naturel non seulement de l'homme mais celui de n'importe quelle créature, c'est l'*ordre surnaturel*, ordre tout divin, d'où vient la *vie surnaturelle* de l'homme.

Précisons la notion des deux vies : naturelle et surnaturelle. L'ordre naturel consiste en ce que l'homme poursuit une fin naturelle par la mise en œuvre des dons naturels qu'il a reçus selon la loi même de sa nature. L'ordre surnaturel consiste en ce que l'homme poursuit une fin surnaturelle par la mise en œuvre des dons surnaturels qu'il a reçus, selon la loi propre à cette vie surnaturelle.

Celle-ci doit-elle primer celle-là ? Poser la question, c'est la résoudre et, dès lors, peut se comprendre l'importance de cette étude. Ce sera comme une théologie de la vie spirituelle,

une philosophie de la vie surnaturelle. Il y a une science de la vie naturelle de l'âme, on l'appelle : Psychologie. Sans la crainte de paraître prétentieuse, cette *Étude* se serait intitulée : *Psychologie ascétique*, et peut-être justifierait-elle ce titre.

Mais pourquoi s'appelle-t-elle : « *Jésus vivant dans le chrétien* » ?

Comme certains théologiens ont donné de l'état de grâce des définitions équivoques, inclinant à croire qu'il serait une sorte de divinisation substantielle de l'homme, empruntons à d'autres une comparaison qui mette les choses au point. Il est entendu que la vie surnaturelle consiste en ce que Dieu admet l'homme à *participer* à la vie même dont il vit en lui donnant de quoi vivre de cette vie. Et cette *participation* gît en cela précisément que Dieu vient habiter dans l'âme, à l'instar d'un prince qui vient habiter dans son palais : la grâce, c'est avant tout Dieu venant dans l'âme. Mais, comme un prince qui vient habiter en un édifice, l'adapte aux exigences de sa personne, de même Dieu adapte l'âme aux exigences de sa divinité. Aussi, la vie surnaturelle consiste-t-elle en un double don qui est le don increé : Dieu lui-même, et le don créé : l'adaptation de l'âme à

Dieu. La grâce est l'action de Dieu en nous dans l'ordre surnaturel. Or, la grâce nous est donnée en vertu des mérites de Jésus ; elle reproduit sa ressemblance et nous unit à son corps mystique. Sa divinité y joue le rôle de cause *efficiente* ; son humanité, celui de cause *méritoire*, *exemplaire* et *finale*. Le chrétien qui vit de la grâce, c'est Jésus qui vit dans le chrétien. Telle l'explication du titre de « l'Etude », telle, condensée, l'idée qui y sera développée.

Deux parties principales divisent ce travail :

1° Principe de la vie surnaturelle.

2° Pratique de la vie surnaturelle.

Chapitre I

- Triple effusion de vie divine { anges
{ Adam - chute
{ J. Ch. restaurat. n. Adam

- Jésus vie du Chrétien
1) Le chrétien reçoit l'esprit de J. C. { esprit
{ Esprit de J. C

2) A quoi on reconnaît qu'on a l'Esprit de J. C.? 19
3) Pourquoi dit-on Esprit de Jésus et non Esprit S.t? 20
4) En quoi consiste cette présence : Présence d'action vitale 22
action mystérieuse ..
parole intérieure
5) Différence entre grâce actuelle et gr. habituelle 26
6) Rôle de notre volonté dans cette action de J. C. 29-30 C. Intre-

III Beauté de l'âme en état de grâce - laideur du péché 30
Craintes des âmes éprouvant mouv.ts désord. 35
IV. Conclusion Jésus principe d'action
Notre coopération - Recueillement. Discernement -

PREMIÈRE PARTIE

PRINCIPE DE LA VIE SURNATURELLE.

CHAPITRE PREMIER

NATURE DE LA VIE SURNATURELLE.

Pour étudier « la vie », il faut de toute nécessité remonter jusqu'à Dieu parce que seul Il la possède par Lui-même, et seul Il en est l'auteur pour tous les êtres. C'est la nature de Dieu, d'être par Lui-même, de n'être point engendré, point causé par une activité différente de la sienne, ce que la théologie appelle « l'aséité ». Dieu c'est l'Être, et Il l'est en plénitude de telle sorte que rien en dehors de Lui ne peut exister que par Lui. Le plus petit rayon du jour, le moindre atome de lumière, sont du soleil, l'être

le plus infime est de Dieu : « Seigneur, s'écrie saint Augustin, vous avez créé dans le ciel les anges, sur la terre les vermisseaux, et vous n'êtes point plus petit en ceux-ci, plus grand en ceux-là ». Dieu c'est l'Être, c'est la vie, ce qui Lui donne sur toute créature, quelle qu'elle soit, passée, présente ou seulement possible, intellectuelle, morale ou physique, un domaine essentiel, absolu, universel. Or, cette vie qu'Il est, Dieu l'a répandue hors de Lui, et la première effusion qu'Il en a faite, fit éclore les neuf chœurs des anges.

Remarquons, en passant, qu'il s'agit de la vie intellectuelle, de l'être spirituel de Dieu. La création matérielle vient bien aussi de Lui, elle découle de son être actif, mais d'une façon particulière, inférieure. Le spirituel est en Dieu formellement, c'est-à-dire que c'est son essence propre ; le matériel est en Dieu éminemment, c'est-à-dire qu'Il le cause, en est le maître, de façon transcendante. Je couvre une page de mots, de phrases, pour exprimer ma pensée. Cette page est bien de moi, à moi, mais ce n'est point le papier, l'encre, qui sont moi, c'est l'idée qui se dégage des mots et des phrases dont les caractères graphiques sont l'expression, la traduction. Comparaison pour conclure que parler

de vie en Dieu, de Dieu, c'est parler de vie spirituelle.

L'ange, le premier, reçoit donc la vie de Dieu, la vie divine, non point l'être de Dieu incommunicable, Dieu ne peut pas donner son être, au point qu'Il fasse un autre Dieu ; mais une sorte de participation mystérieuse aux dispositions qui Le constituent, à savoir : la pensée et l'amour. Et précisément, l'ambition de s'élever, de devenir Dieu en exaltant la possession de soi-même par la connaissance, la pensée, hante le premier des esprits bienheureux : Lucifer, le « porte-lumière » ; il se hausse, il se révolte et son Créateur le condamne sans rémission, avec la foule des autres : « la troisième partie, le tiers, des anges », — dit l'Écriture — qu'il a entraînés dans sa rébellion et qui le suivent dans sa chute.

Dieu a eu une sorte d'insuccès dans cette première effusion de sa vie, Il va essayer de compenser en faisant une seconde création intellectuelle. Celle-ci sera moins parfaite que la première, elle ne sera pas purement spirituelle ; pensée et amour, comme l'ange, l'homme est lié à la matière par le corps qui le véhicule, hors la vision de son auteur, dans ces rela-

tivités qui s'appellent le temps et l'espace. Adam apparaît « père des vivants », destiné à engendrer ces êtres qui, après une évolution mystérieuse, devront occuper les sièges laissés vacants dans le royaume éternel par la défection des démons : (expressions, images de réalités bien incompréhensibles !) Et voici que, Adam, à son tour, se révolte, sous l'influence du premier déchu : et toujours par la fascination de la même exaltation de l'être au-dessus du droit : « Si vous mangez de ce fruit, vos yeux s'ouvriront et vous deviendrez semblables à Dieu ! » De quelle nature était cette vie de justice et de sainteté que possédait le premier homme dans la pureté de sa création ? Cela est peu définissable. Peut-être est-il possible de le pressentir en prenant le contre-pied des défectuosités trop connues de la vie de l'homme déchu que nous sommes ? Quoi qu'il en soit, il est certain que Dieu condamna Adam, le fit descendre, mais pas irrémissiblement comme pour l'ange. Une nature plus parfaite est soumise à plus de rigueur, une nature plus infirme obtient plus de miséricorde. Dieu ne renonce pas à faire triompher son dessein éternel sur l'humanité. Il promet un Sauveur et à ce Sauveur, Il va donner la troisième

effusion de sa vie, afin qu'elle soit principe de résurrection.

Le nouvel Adam vient et se dresse à l'horizon du monde : c'est l'homme parfait, l'idéal à suivre. C'est le nouveau chef des vivants, destiné à informer tous les membres de son corps mystique : Jésus-Christ ! En Lui, il y a trois vies : la vie divine d'abord. Il est le Verbe, la Pensée éternelle de la Trinité sainte, la Parole intime : Dieu lui-même. L'union théandrique (mot qui signifie : union de la nature divine à la nature humaine) ne diminue en rien la divinité du Fils de Dieu fait homme. Puisqu'Il est homme il a, en second lieu, la vie naturelle. Par celle-ci, comme tout le monde, il naît, grandit, mange, boit, jouit, et meurt. Enfin, Il a, en plus, une troisième vie intermédiaire : celle qui informera l'homme à nouveau, lui infiltrera une sève de résurrection, celle à laquelle nous participerons. Il est, en effet, évident que nous n'avons pas à prendre la vie divine du Christ, telle qu'elle, cela est dit : l'essence de Dieu est incommunicable. Nous n'avons pas non plus à prendre sa vie naturelle, telle quelle : on ne peut naître à Bethléem, avoir le même régime extérieur que Jésus à Nazareth, que le Messie prêchant sa divinité, ni enfin, mourir crucifié.

Reste donc la vie intermédiaire, c'est *la vie surnaturelle*, une sorte de participation particulière à la vie divine, une élévation puissante de la vie naturelle, une vie d'âme.

Entrons dans le détail et citons pour nous aider, M. Olier, dans son « Catéchisme de la vie intérieure [1] », en faisant observer, au préalable, que vie surnaturelle, vie chrétienne, vie intérieure, sont trois expressions d'une même vérité. — « Qui est celui qui mérite d'être appelé chrétien ? — C'est celui qui a en soi l'Esprit de Jésus-Christ ».

« Qu'entendez-vous par l'Esprit de Jésus-Christ ? — Je n'entends pas son âme, mais le Saint-Esprit qui habitait en lui ».

L'esprit d'un homme, c'est la caractéristique de cet homme, sa physionomie et en même temps son principe impulsif, son facteur d'action. Il résulte d'un ensemble de pensées, de jugements, de vues, d'un autre ensemble d'affections, de vouloirs, qui forment, ou mieux, informent l'âme. On dit bien que tel a l'esprit patriotique, tel l'esprit de famille, tel l'esprit apostolique, tel l'esprit artistique, etc.

Jésus-Christ, comme homme, a eu l'âme informée par le Saint-Esprit, lequel Saint-Esprit

1. 1re Partie, leçon 1re.

fut l'inspirateur, le moteur de tous les mouvements de cette âme depuis le premier instant de sa création, au jour de l'Annonciation, de l'Incarnation, jusqu'au moment de sa mort : car au-delà, c'était la vie nouvelle de la résurrection éternelle.

En recevant la vie du Christ en vertu de laquelle il est chrétien, l'homme reçoit donc une information d'âme de la part du Saint-Esprit, du même Esprit qui a sanctifié l'intérieur merveilleux de Notre Seigneur. Et voilà pourquoi saint Paul prononce : « Si quelqu'un n'a pas *l'Esprit* du Christ, il ne Lui appartient pas ! » (Rom., VIII, 9). L'âme humaine de Jésus produisait des actes divins par l'opération du Saint-Esprit, l'âme du chrétien produit des actes divinisés par l'opération du Saint-Esprit, œuvres ici et là attribuables au même agent. Quelle première pensée magnifique, bien de nature à nous recueillir dans une adoration pleine de reconnaissante fierté : par la vie surnaturelle, le Christ et nous, avons même esprit. Mais la vue est encore trop générale, allons plus outre. « A quoi connaît-on qu'on a l'Esprit de Jésus-Christ ?

On le connaît aux inclinations qu'Il donne

semblables aux siennes et par suite desquelles on vit comme Lui ».

Il a une vie intérieure « qui consiste dans ses dispositions et ses sentiments intérieurs envers toutes choses : par exemple, dans sa religion envers Dieu, dans son amour envers le prochain, dans son anéantissement par rapport à soi-même, dans son horreur pour le péché, et dans sa condamnation du monde et de ses maximes ». Il a une vie extérieure « qui consiste dans ses actions sensibles et dans les pratiques visibles de ses vertus émanées de son divin intérieur ».

C'est maintenant très clair, la vie surnaturelle c'est la vie du nouvel Adam en nous, l'information de notre âme par le même Esprit saint qui a informé son âme, une impulsion, un principe d'activité qui nous portent à penser, à juger, à vouloir, à aimer comme Lui et à imprégner nos actes extérieurs du rayonnement de ces dispositions intimes, à tel point que, à l'instar du grand apôtre, nous puissions dire : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi ».

Mais si c'est l'Esprit de Jésus qui informe, pourquoi saint Paul ne dit-il pas : « L'Esprit

saint vit en moi ? » Pourquoi parle-t-on de la « vie de *Jésus* en nous ? »

Une précision théologique est ici nécessaire. Au point de vue de l'École, le même saint Paul emploie ailleurs une formule plus exacte : « La *grâce* de Dieu est ce que je suis ! »

La vie se définit : le principe intérieur des actes. Or, le principe intérieur de nos actes surnaturels est la grâce : c'est donc elle notre vie. Étant l'action de Dieu en nous dans l'ordre surnaturel, comme nous l'avons dit à la fin de *l'Introduction*, elle exige la toute-puissance et appartient en propre à la Divinité. Mais elle nous est donnée en vertu des mérites de Jésus, elle reproduit sa ressemblance et nous unit à son corps mystique. Si donc, la Divinité joue ici le rôle de cause *efficiente*, Jésus, Dieu-Homme, joue celui de cause *méritoire*, *exemplaire* et *finale*.

Cependant pour qu'Il soit vraiment notre vie, il faut qu'Il soit le principe *actif* de nos actes. Il l'est, en ce sens, qu'il est le maître et le dispensateur de toute grâce, droit qu'il a acquis par sa Rédemption à laquelle nous devons d'avoir retrouvé le pouvoir de redevenir fils de Dieu. Sans cesse occupé de nous, Il envoie à chaque âme et pour chacune de ses actions

surnaturelles, la lumière et le mouvement, comme la tête envoie la vie à tous les membres, et jusqu'à la cellule la plus lointaine. Il voit et Il veut chaque bien ; Il demande et Il obtient chaque grâce ; Il suit la marche de chaque âme et s'incorpore ses mérites. C'est là, en vérité, une action bien réelle, bien intime et vraiment prodigieuse, qu'Il n'exerce que par le moyen de sa Divinité.

Saint Paul parlait donc justement en disant : « Le *Christ* vit en moi ». L'Esprit saint n'est point, à proprement parler, l'auteur et le distributeur de la grâce : toute action extérieure relève de la *nature* divine et non des *personnes*. Si celle-ci lui est *attribuée*, c'est à cause du rôle qu'il joue dans les relations divines, rôle qu'il n'importe pas d'exposer ici ; disons simplement qu'*il est* la grâce et Jésus le donne. Alors qu'Il devait mourir, Il l'annonçait : « Il vous est expédient que je m'en aille, autrement l'Esprit ne viendrait pas... Je vous enverrai *un autre* Paraclet qui vous enseignera tout ». L'expression un *autre* Paraclet montre que Lui était le premier Paraclet, le premier agent. Entrons dans quelques éclaircissements sur cette vie de Jésus en nous.

Jésus est présent dans une âme par la vie

surnaturelle, non pas de cette présence réelle qui est le propre de la sainte communion. C'est une présence d'*action vitale*, celle — nous l'avons dit — de la tête sur les membres. Son rôle consiste à suivre, d'un regard aimant, ce qui se passe en nous, à inspirer secrètement chacun de nos actes surnaturels, à les soutenir, à les sanctifier : cette action, même accomplie à distance, est bien réelle.

Cependant, comme pour toute vie intime, ladite action demeure cachée à l'âme qui en est l'objet ; elle n'est consciente que de la part de Jésus. Les échanges vitaux s'accomplissent en silence, dans les profondeurs de nos tissus : le cep — comparaison du bon Maître Lui-Même — envoie mystérieusement sa sève et ses riches propriétés, au sarment qui ne sent pas ce qui se passe en lui. Du moins, nous, si nous ne sentons pas, nous *connaissons*. Comme les phénomènes intimes de la vie physique nous sont connus par la science, ainsi, ceux de la vie surnaturelle nous sont indiqués par la foi, et de façon assez claire et certaine pour que, de la notion que nous en avons, nous puissions faire le principe d'une haute éducation morale.

Hâtons-nous de dire que cette action mystérieuse n'entraîne pas une passivité d'âme qui,

fatalement, pourrait aboutir à l'illuminisme, au quiétisme. Ce serait ignorance, déviation d'intelligence, abus des notions données, que d'imaginer : « Jésus me parlera, son mouvement me saisira : je n'ai point à penser, à chercher, à vouloir. Ainsi faire, serait empiéter sur les droits de Jésus et me diminuer moi-même : j'attends ! consulter, obéir, serait demander à des intermédiaires sujets à l'erreur, ce que Jésus désire m'apprendre directement de sa bouche infaillible ! »

Non ; on ne demande pas à la grâce qu'elle parle et se fasse entendre. On écoute Jésus où Il parle, comme Il parle. La providence a mille voix pour manifester ses vouloirs. Jésus dirige par les causes secondes, son concours pénètre leur action prévue, sa puissance les assouplit de telle sorte que, tout en respectant les lois de notre libre arbitre, elle les fait aboutir à l'accomplissement de ses desseins.

Chercher la voix de Dieu dans les événements, dans l'obéissance, est une activité pratique nullement sujette aux illusions ou à l'erreur.

Mais, sans parler des modes extraordinaires d'action par lesquels Jésus interrompt parfois son silence habituel avec certaines âmes, ce qui

constitue les *états mystiques*, il y a pourtant un mode ordinaire d'interruption du silence par ce qu'on appelle « *la parole intérieure* ».

Toute vérité se formule avec des mots et nous pensons avec des mots. La parole c'est le mode de communication des hommes entre eux, c'est le mode de communication entre une idée et notre esprit. Dans l'ordre du divin les expressions manquent presque toujours ou disent trop peu. Parfois un mot intérieur jaillit soudain, comme un éclair et l'âme en retentit longtemps toute émue. Faisons entrer en ligne de compte, comme cause de ce phénomène, la délicatesse de l'intelligence, la spontanéité de l'imagination, la sensibilité du tempérament, oui, c'est peut-être la cause immédiate, mais la cause première en certains cas, est Dieu. L'humilité, la prudence, l'obéissance, préservent de l'illusion. C'est l'efficace du recueillement que préconisent nos Livres saints : » O ma fille, prête l'oreille, écoute ce que dira en toi le Seigneur ton Dieu » [1], recueillement base de ce qu'on nomme la fidélité aux inspirations de l'Esprit saint.

Quelle que soit la façon dont Jésus affirme qu'il vit en nous, c'est un fait qu'il a une action

1. *Audi filia et vide...* Ps., xliv, v. 11.

vivifiante, continue, sur notre âme par la grâce. Alors, il doit nous être doux de nous Le représenter nous envoyant toutes nos lumières, nous inspirant tous nos bons sentiments, nous dictant chacun de nos devoirs, se faisant ainsi l'âme de nos âmes. Sans doute, Il est en son ciel, bien haut et mystérieux, mais Il est tout près de moi aussi, ses yeux me regardent, son visage me sourit, son cœur envoie à mon cœur des palpitations secrètes, je L'ai à moi, je puis dire : « *Mon* Jésus ! » Le plus léger murmure de ma prière, un simple soupir Lui arrive et L'émeut : chacune des vibrations de mon âme naît et se prolonge sous l'influence de la sienne.

Après ces données sur la vie de Jésus en nous, il faudrait bien se garder d'établir une confusion entre la grâce habituelle et la grâce actuelle. La première c'est la vie, la seconde c'est l'usage de la vie : la première c'est la faculté d'agir, la seconde c'est l'action qui met en œuvre cette faculté. Un cadavre n'a ni vie, ni action : passe sur lui un souffle créateur, il s'anime, il a puissance de s'entretenir, de se développer, de se grandir : en usant de cette puissance, sous différentes impulsions, ne serait-ce que celle de l'instinct de conservation, de préservation, il produit des actes. Avant le

baptême, ou, ensuite du baptême après un péché grave, l'âme est morte, c'est le cadavre. Appelé par un sacrement ou un acte d'amour pur, l'Esprit de Jésus vient sur elle, en elle ; la vie revient, elle est là profonde, pure, ardente ; mais pour s'en servir il faut à tous les actes une impulsion active de cet Esprit de Jésus. Voilà les deux grâces : habituelle ou sanctifiante et actuelle : présence de Jésus, action de Jésus.

Sur ce point la lumière sera encore plus complète et plus précise, si nous distinguons trois sortes d'œuvres que peut produire l'âme : 1° Les œuvres *méritoires* du salut éternel, celles qui, par la miséricorde divine, nous donnent un *droit* au ciel ; 2° les œuvres *moralement bonnes* ; 3° les œuvres *salutaires*.

Pour les premières, il y a le concours des deux grâces : Jésus est là et Jésus agit. Oui, et c'est une pensée qui nous pénètre d'une humilité profonde et d'une reconnaissance sans bornes. Il ne nous suffit pas d'être en état de grâce ; constamment, pour les moindres détails, pour la plus petite action méritoire, intervient nécessairement une assistance spéciale de l'Esprit saint : illumination qui montre ce qu'il faut faire, inspiration qui pousse à l'ac-

complir, aide puissante qui préside à l'exécution. Cela est de foi, défini par le concile de Trente contre l'hérésie de Pélage prétendant que l'homme, par le simple usage de sa liberté, dès lors qu'il peine un peu, mérite par le fait même, sans qu'il soit besoin pour lui de l'assistance de la grâce. Erreur profonde ! Nous n'avons rien de bon qui soit de nous ; tout, absolument tout est l'œuvre de la grâce ; c'est même à elle qu'il faut attribuer notre simple permanence en l'état de justice où nous ont mis les sacrements ou la charité parfaite. « L'homme en état de grâce, dit le même concile de Trente, ne peut persévérer en cet état sans un *secours spécial* de Dieu ».

Les Pélagiens estimant que l'acte de la simple volonté bonne est méritoire, donnent trop de valeur à ladite volonté. Baïus par contre la méprise trop, en affirmant que cet acte de simple volonté bonne est coupable. Non, c'est une de ces œuvres qu'on appelle *moralement bonnes :* celles, par exemple, qu'accomplissent les pécheurs, conformément aux prescriptions de la droite raison, en vertu de leurs puissances naturelles, avec, bien entendu, le concours général de Dieu, nécessaire à l'existence de toute créature ; mais sans le secours

de la grâce. Faire l'aumône par compassion ou par tendresse naturelle, n'est certes pas une mauvaise action ; mais ce n'est ni une action méritoire, ni une action salutaire : c'est moralement bon.

Enfin, les œuvres *salutaires* sont celles qui tendent de quelque manière au salut et à la justification, comme les actes de foi, d'espérance, de repentir, etc., les jeûnes, les aumônes, quand ils sont faits pour un motif surnaturel, ordonnés à une fin surnaturelle. Une œuvre salutaire doit toujours procéder de la grâce actuelle, mais non nécessairement de la grâce habituelle. Un homme pécheur peut parfaitement produire des actes de foi, d'espérance, de contrition imparfaite, et tous autres actes préparatoires à la justification.

A quel point et comment Jésus vit en nous, nous le comprenons maintenant avec plus de netteté, comme aussi, nous avons une intelligence plus lucide du mot de l'apôtre : « La grâce de Dieu est ce que je suis » Mais alors et pour ne la signaler qu'en passant, une question peut se poser ici. Si tout bien en nous vient de Dieu, Dieu absorbe notre activité, celle-ci n'a plus de valeur, que devient notre volonté ? Elle n'est donc cause de rien ?

Avec saint Thomas, disons que notre volonté est cause du bien que nous produisons, à titre d'instrument : c'est une cause réelle, nécessaire, mais secondaire. Une statue est produite par le sculpteur et par son burin comme par deux causes totales et subordonnées, mais d'ordres différents. Ainsi, notre bien est produit par Dieu comme artiste, ayant notre volonté entre ses mains comme burin. Le divin Maître Lui-même enseignait cette vérité lorsqu'Il disait : « C'est mon Père, en moi, qui fait toutes mes œuvres »[1].

Nous pouvons maintenant conclure que rien n'est beau comme une âme qui possède la vie surnaturelle : « Rien, dit M. Olier, n'est plus grand, plus auguste et plus magnifique, qu'un chrétien : c'est un Jésus-Christ vivant sur terre ». Sainte Catherine de Sienne eut un jour la vision d'une âme en état de grâce : cette âme lui parut un être si magnifique qu'elle allait se prosterner pour l'adorer, la prenant pour Dieu, si son ange gardien ne l'avait arrêtée et informée de son erreur. On comprend dès lors la recommandation de saint Augustin à ses fidèles : « Faites donc attention à votre dignité ! *Agnosce, o christiane, dignitatem tuam !* » Rien de plus

1. Joann., xiv, 10.

important pour nous maintenir et nous faire monter, que le sentiment de notre noblesse surnaturelle. Être orgueilleux est sottise, être fier est grandeur d'âme. La fierté exclut toute pensée, tout sentiment, toute affection, tout désir, qui ne seraient point élevés, purs et forts. « Mon Dieu, pense le chrétien, que je suis grand puisque je vous porte en moi, votre esprit dans mon esprit, votre amour dans mon amour ! Vous agissez en moi, vous parlez en moi ! Si je respecte le tabernacle qui n'est que matière, est-ce que je ne me respecterai pas, moi qui sens et qui veux. Si le ciboire est d'or, est-ce que je ne dois pas me faire un être merveilleux par l'exclusion de toute bassesse, de toute déchéance, de toute petitesse, de toute mesquinerie ; par, au contraire, un *sursum corda !* perpétuel de volonté ».

« Si nous connaissions le *don de Dieu* ! » Dieu en nous !... Quelle beauté ! N'était-ce pas celle qui arrachait à Dieu Lui-même, au dire de l'écrivain sacré, un cri d'admiration alors qu'Il avait mis à sa création le cachet final et magnifique, en faisant l'homme et en l'en constituant le Roi ! « *Vidit Deus cuncta quæ fecerat et erant valde bona !* [1] » N'était-ce

1. Gen., I, 31.

pas celle au culte de laquelle se livraient les grands des temps anciens, ces austères, ces « riches en vertus » dont parle l'Esprit saint au livre de l'Ecclésiastique : « *Homines divites in virtute, pulchritudinis studium habentes* »[1]. Les grands penseurs de l'antiquité païenne avaient le pressentiment de ces mystères intimes, quand ils cherchaient à unir tous les êtres dans une seule essence, les considérant tous et chacun comme les éléments différents d'une substance unique. C'était le panthéisme, erreur sublime ! Erreur qui devient, d'une façon particulière, vérité splendide dans le Christ. Tous les chrétiens n'ont qu'un être avec leur chef. Nous avons tous et chacun notre personnalité, mais toutes nos âmes, par la grâce, n'ont qu'un même principe de vie, qu'une même vie : Jésus ! Lequel Jésus professe et enseigne cette merveille lorsque dans sa Prière après la Cène, Il demande à son Père : « Qu'ils soient Un, comme Vous et Moi nous sommes Un !... Que l'amour dont Vous M'avez aimé soit en eux et que Moi-même Je sois en eux ![2] »

Si nous avons conclu à la beauté de l'âme pure, par conséquence contraire, nous pouvons

1. Ecli., xliv, 6.
2. Joann., xvii, 21, 6.

déduire la malice du péché et la laideur de l'âme qui le commet. Le péché c'est la privation de la vie. Nous sommes nés en lui, dans la mort, Dieu nous en tire par le baptême, celui qui ensuite pèche, « commet, dit le *Catéchisme Chrétien* [1], une ingratitude étrange, en foulant aux pieds le sang de Jésus-Christ et en étouffant le don du Saint-Esprit reçu par le baptême ».

Développons ces pensées en citant intégralement la suite de cette leçon du petit livre.

« Celui qui, après le baptême offense Dieu par un péché mortel, foule aux pieds le sang de Jésus-Christ : 1° Parce qu'il fait outrage aux mérites et au sang de Jésus-Christ, qui lui ont acquis le Saint-Esprit et toutes ses grâces ; 2° Parce que celui qui commet un péché mortel devient un même esprit avec le démon, lequel foule aux pieds Jésus-Christ dans l'âme du pécheur, et triomphe de Notre-Seigneur en son propre trône ».

« Il crucifie en lui-même Jésus-Christ, comme parle saint Paul. En effet, ainsi que les Juifs, mus par la rage des démons, garrottaient, clouaient et cramponnaient Jésus-Christ sur l'arbre de la croix, en sorte qu'il n'avait aucun

1. Ire Partie, IIe Leçon.

usage de ses membres, et qu'il ne lui restait aucune liberté d'agir ; de même par le péché on lie et on garrotte Notre-Seigneur, et on le réduit dans l'impuissance d'agir en nous ».

« Notre avarice cloue sa charité, notre colère sa douceur, notre impatience sa patience, notre orgueil son humilité : et ainsi par nos vices nous tenaillons, nous garrottons et nous mettons en pièces Jésus-Christ habitant en nous ».

Sans doute, le réalisme descriptif du pieux auteur, exprime une malice métaphysique du mal, à laquelle le pécheur ne pense pas. N'empêche que ce soit une réalité et que l'acte mauvais produise cet effet aux yeux de Dieu et de la conscience qui réfléchit. C'est un fait terrifiant que le péché, l'homme peut se tourner contre Dieu ; c'est un fait terrible, parce que c'est une chute d'un lieu élevé au possible ; c'est un fait stupéfiant, l'âme nie ses grandeurs, ternit sa noblesse, salit sa beauté, refoule la vie, boit la mort. Les Prophètes nous ont laissé des peintures de ce jour de malheur où le chrétien se révolte gravement contre l'amour de Jésus : « Un jour de ténèbres et de deuil, un jour de tempête. En avant, un feu dévorant, par derrière, des flammes brûlantes : le pays

était auparavant un jardin de plaisance : et maintenant c'est une solitude désolée ! [1] » —

Avant d'aller plus loin, donnons ici une lumière à certaines personnes tentées ou éprouvées, qui pourraient ainsi exprimer leurs craintes ou formuler leurs plaintes. « Puisque la vie de la grâce c'est Jésus en nous, nous communiquant ses sentiments, ses inclinations, ses vertus, je n'ai pas cette vie en moi, je suis maudite, ayant perpétuellement des sentiments pervers, des inclinations mauvaises, des tendances néfastes. Si Jésus était en moi, toutes ces agitations malheureuses existeraient-elles ? C'est le péché qui est en moi, j'en ai comme la sensation...»

Qu'une âme de ce genre veuille bien réfléchir : ces dispositions douloureuses dont elle parle, dépendent-elles de sa libre volonté ? Non : elles se glissent subtilement ou fondent avec impétuosité sans que sa liberté ait été consultée. Ce qui est encore plus fort, elles persévèrent en elle malgré sa volonté qui voudrait s'en débarrasser et qui emploie toutes sortes de moyens pour les éloigner. Elles ne prouvent donc rien, elles ne décident rien contre le bon état de l'âme et la présence de Jésus en elle. S'Il ne

1. Joel, ii, 2.

fait pas cesser toute agitation pénible, c'est qu'Il sait que l'âme en tire profit. N'a-t-Il pas répondu à saint Paul qui se plaignait de ses tentations : « Ma grâce te suffit, la vertu se perfectionne dans la lutte ». N'a-t-Il pas répondu à sainte Gertrude qui, après une longue et terrible tentation, Lui demandait où Il avait été pendant ce temps : « Dans ton cœur !... » L'âme ainsi agitée, troublée, souffre de sa complexion physique, de son tempérament moral, de son impressionnabilité maladive : le Maître exploite cette cause-ci ou cette cause-là pour éprouver, faire mériter, mais il faut croire, malgré tout, qu'Il est là. C'est l'histoire de la tempête apaisée, les flots allaient submerger la barque, les apôtres s'agitaient, Jésus dormait. Oui, Il dormait et quand même Il conduisait tout. Saint Hugues de Grenoble qui aida saint Bruno à fonder la grande Chartreuse, fut pendant cinquante-deux ans obsédé par une tentation de blasphème ; il pensait sans cesse crier à Dieu des mots de haine : et c'était un grand saint (1053-1132). Qu'on soit calme : une *impression* contraire n'infirme pas que Jésus ne soit là, dès lors qu'on Le veut, par une volonté raisonnable et raisonnante... Nous sommes loin du péché, qui se révolte positive-

ment, nettement, contre Dieu ; nous sommes au contraire dans la peur de la révolte. En dépit de ce qu'elle n'en sent point l'effet, l'âme éprouvée possède bel et bien la vie surnaturelle. Elle ressemble à une maison enveloppée de toutes parts par le soleil, baignée dans la lumière, mais ayant ses volets hermétiquement clos. Ceux qui sont à l'intérieur se tromperaient étrangement s'ils niaient que ladite maison soit environnée de clarté et pourtant, eux, sont dans les ténèbres. Si quelqu'un ouvrait les volets, ils verraient et seraient éblouis. Par suite de tentation, de scrupule, d'impression, tout est obscur en vous : gardez quand même la paix, ayez foi à la vie de Jésus en vous ; Lui, ouvrira les volets quand bon Lui semblera et alors vous verrez et vous serez ébloui.

Avant de terminer ce chapitre, certaines conclusions pratiques s'imposent qu'il nous est utile de préciser. Il est évident que la vie chrétienne consistant dans la présence de Jésus en nous, n'est pas seulement une beauté à contempler, mais encore un principe d'action. Nous verrons au chapitre IIIe la coopération directrice de notre volonté à ce principe, ou ses résultats, dans le « Développement de la vie surnaturelle ». Mais il y a une coopération quasi

instinctive, dont il importe de nous rendre compte immédiatement et qu'apportent deux attitudes : celle du recueillement, celle du discernement.

Le *recueillement* est la caractéristique de tous les saints ; on admet universellement qu'il est la base de toute vie intérieure. Recueillir, cela veut dire réunir les fractions dispersées d'un tout ; se recueillir, pour l'âme, cela veut dire réunir ses puissances sous une énergie directe centrale, unique. Aussi bien, le recueillement est-il la grande force parce que la grande cohésion des éléments d'activité. C'est l'apaisement imposé aux obsessions d'ici-bas ; c'est la sérénité qui ouvre à la lumière sa route aérienne ; c'est le silence qui écoute, la passivité qui se laisse faire. N'allons pas cependant croire cette passivité inactive, elle a son travail propre qui pour être latent n'en est pas moins efficace et profond. Nos facultés recueillies donnent toute leur mesure ; mille pensées enfouies dans les profondeurs de la mémoire reviennent à la surface, mille sentiments presque éteints ressuscitent : le recueillement est le nid des éclosions saintes. Elle le pratique naturellement, l'âme que saisit cette pensée : Jésus veut me communiquer ses vues, me faire com-

prendre ses intentions, m'incliner à ses sentiments, m'emporter dans le grand mouvement de son amour, réalisant ainsi cette grande parole : « Le royaume de Dieu est au dedans de vous. *Regnum Dei intra vos est* ».

Ensuite de cette disposition vient la seconde de *discernement*. C'est l'attitude qui s'incline plus immédiatement, plus pratiquement à l'influence de Jésus. Saint Jean de la Croix, avec beaucoup d'autres saints, en donne l'exemple dans cette habitude qu'il avait de se demander à chaque instant : « Que ferait le Maître à ma place, que penserait-Il, comment agirait-Il ? » On lit dans la vie de saint Vincent de Paul que, possesseur d'une lettre importante, il allait la lire devant le tabernacle et écoutait la réponse dans le silence. Puisque Jésus est en nous, sans doute, nous nous tenons unis à Lui, recueillis en Lui ; mais encore, puisqu'Il vit en nous, nous favorisons son action en essayant au préalable de la connaître. Il y a grande lumière dans cette question posée sans cesse : « Que préfère Jésus ? Que veut-Il de moi à cette heure ? Que me propose-t-Il de faire ensemble ? » N'est-ce pas remonter à la vérité pure pour la saisir à sa source et la rapporter rayonnante !

Et quand nous nous disons : « Jésus va faire cette action avec moi, nous serons de moitié dans sa valeur, dans ses effets, dans sa beauté morale ! » Pouvons-nous vraiment nous déterminer à un choix qui ne serait pas le meilleur ? Oserions-nous inviter ce bon Maître à nous suivre dans une recherche d'amour propre, dans une curiosité vaine... Sans doute nous gardons le triste pouvoir de mal interpréter sa pensée, nous pouvons nous tromper, mais l'erreur deviendra d'autant plus rare que nous connaîtrons mieux Jésus, et nous Le connaîtrons d'autant mieux que nous L'interrogerons plus souvent, par là nous nous transportons au milieu de la lumière. L'âme qui s'efforce à bien connaître Jésus, ses goûts, ses préférences, en arrive à discerner par un simple regard le bien et le mal, le parfait et l'imparfait. Et d'ailleurs, trouve toujours, dans une sâge obéissance, le contrôle de ses jugements.

Et nous pouvons bien conclure ce chapitre en affirmant que, soit dans sa notion dogmatique, soit dans ses conséquences immédiatement pratiques, la nature de la vie surnaturelle nous est une vision de beauté.

CHAPITRE II

CONDITION DE LA VIE SURNATURELLE.

Au cours de notre précédent chapitre nous avons dit que la nature de la vie de justice et de sainteté que possédait le premier homme dans la pureté de sa création, est peu définissable, mais qu'on peut la pressentir. Essayons cependant d'arriver à quelques précisions.

La vie chrétienne étant une vie réparée, refaite, ressuscitée, pour en connaître la condition il faut comprendre les ruines qu'elle doit réédifier, la mort qu'elle doit détruire, mais pour bien apprécier ruines et mort, il importe de contempler l'édifice primitif, la vie primordiale. Quels étaient, avant la chute, les privilèges, la dignité d'Adam, c'est la question qui s'impose. Si nous avons, en effet, l'intelligence de la place qu'occupait l'humanité, dans le

plan divin, comme nous savons où elle est tombée, nous conclurons logiquement au chemin qu'elle doit suivre pour retrouver ce qu'elle a perdu.

Le concile du Vatican (sess. III, c. II, 2) résume tout par un mot qui nous découvre à lui seul un immense horizon de splendeurs. « Dieu, en son infinie bonté, a ordonné l'homme à une fin surnaturelle, c'est-à-dire, *à la participation des biens divins* ». Les biens divins sont sans nombre et sans limite ; y participer, pour l'homme, devait être l'épanouissement plénier de toutes ses facultés physiques et morales. L'âme d'Adam était dans un état de grâce parfaite, ce qui veut dire que, uniquement et totalement, Dieu était la vie de cette âme, l'âme de l'âme. Le texte connu de la Genèse (I, 26) l'indique : « Faisons l'homme à notre image et ressemblance », texte que saint Ambroise (*De dign. cond. hum. c. 2 et 3*) explique ainsi : « Le mot : *notre image* marque que l'âme humaine, en tant qu'elle est spirituelle, imite la nature divine ; le mot : *ressemblance*, marque une représentation plus parfaite, plus intime de la nature divine par la grâce ». Avec cette grâce, Adam possédait tout ce qui en découle : les dons, les vertus, ces

énergies qui, se trouvant en une volonté à l'état habituel de triomphe et d'ordre, produisent une paix profonde, une joie ineffable.

L'intelligence d'Adam possédait une parfaite lumière. Elle avait une science infuse et naturelle de tous les êtres créés. Le livre inspiré ne rapporte-t-il pas que, peu après sa création, l'homme vit passer devant lui, tous les animaux, pour qu'il leur impose un nom et que le nom qui tombait de ses lèvres était le vrai? Comme un nom définit une chose, il faut la bien connaître pour la bien nommer. Et non seulement la science humaine de l'état d'innocence s'appliquait aux objets visibles, mais ainsi que le dit saint Thomas d'Aquin, elle embrassait tout ce qui se peut connaître. Adam savait tout ce que l'on peut savoir (I q. 94, a. 3). Comme la lumière est le bonheur de l'esprit, il avait, là encore, paix profonde, joie ineffable.

La conséquence de cette plénitude de clarté était la quiétude de toutes ses puissances, la béatification de toutes ses facultés.

Les sens mêmes d'Adam participaient à ces jouissances parfaites par leur impassibilité et par l'usage qu'ils faisaient des biens créés, à leur portée.

Maître de la création, ayant l'âme dilatée,

toutes ses puissances tenues en une discipline parfaite, le premier homme vivait de joie; d'une joie qu'il puisait dans les créatures, selon le mot inspiré : « Le Seigneur Dieu plaça l'homme dans un paradis de jouissance afin qu'il le travaille et le conserve (Gen. ii, 15) ». Saint Augustin, expliquant ce texte (lib. viii, 8), nous fait bien remarquer que : *travail*, n'est pas ici synonyme d'effort, de peine. « Ce n'était point un travail pénible, mais un exercice volontaire, pour l'homme, que de faire produire au sol, par un travail plein de charmes et de succès, des fruits plus abondants, qui le portaient à louer davantage le Créateur d'avoir donné à son âme placée dans un corps animal, la raison et la faculté de se livrer au travail autant que cela lui était agréable, non pas autant que l'exigeaient les besoins du corps ».

Le grand docteur précise les données de la foi. Adam dans son état d'innocence, s'assimilait les créatures, en usant autant qu'il le voulait, et par cet usage, il faisait son devoir, il remplissait sa fonction royale, il glorifiait son Créateur. « Il était créé, dit M. Olier, pour être semblable à Dieu en ses richesses, en son honneur et en sa béatitude ; de là vient qu'il est

né dans le paradis terrestre, roi de tout le monde[1] ».

Mais il y avait un ordre dans cette fonction de jouir. L'usage des créatures était limité relativement à « l'arbre de la science du bien et du mal ». Sous la suggestion de l'esprit de ténèbres, Adam transgresse la défense divine ; il veut goûter, il trouve le fruit délectable, il se procure un plaisir contre l'ordre de Dieu. Sa chute est un usage prohibé de jouissance, donc un *abus* de jouissance.

La conséquence immédiate fut la perversion de l'ordre providentiel, l'équilibre intérieur de l'homme fut détruit, ses facultés inférieures eurent des exigences qui contrariaient ses puissances supérieures. Détaché de Dieu, il retombait sur lui-même et sur les créatures. Ses inclinations à monter furent paralysées dans leur impulsion instinctive, portées au contraire à descendre. Le pauvre coupable sentit que pour retrouver Dieu, il lui était nécessaire de s'arracher à lui-même, de s'abstraire des créatures, de ne plus en jouir ; c'était la loi de la souffrance qu'il percevait, loi que proclama avec une sévérité mêlée de miséricorde, la condam-

1. Catéchisme, leçon IV.

nation à mort, tempérée par la promesse d'un Sauveur.

Nous sommes au cœur de la question. L'état d'innocence primitive c'est la jouissance. La chute de cet état c'est l'abus de la jouissance. La récupération de cet état, ce doit être la privation de la jouissance : la souffrance.

« Que doivent faire les chrétiens — dit le *catéchisme* — qui sentent en eux les inclinations de se lier et de s'unir aux créatures? — Il faut qu'ils mortifient ces inclinations; il faut qu'ils y renoncent, puisqu'elles viennent de la chair, et qu'ils ne sont plus redevables à leur chair, pour vivre selon ses inclinations ».

Saint Paul insiste sur ce renoncement aux inclinations de la chair. « Si vous vivez selon la chair vous mourrez (Rom. viii, 13). Ceux qui sont du Christ ont crucifié leur chair avec leurs vices et leurs convoitises (Gal. v, 28) ». Entendons bien, avec notre mystique auteur, la signification du mot *chair*; lisons simplement son petit livre (leçon V).

« Que veut dire : notre chair? — C'est dire toute la vieille créature en nous; tout l'homme, en tant qu'il n'est point régénéré, et qu'il est opposé au Saint-Esprit que nous recevons dans le baptême ».

« Eh quoi! notre âme en nous, et notre esprit sont-ils chair avant que nous soyons baptisés? — Oui ».

« Mais pourquoi appelez-vous notre âme chair? — C'est parce qu'étant répandue et noyée dans la chair, elle est rendue participante de toutes ses inclinations malignes; en sorte que, si la grâce ne l'en sépare, elle devient une même chose avec elle; et ainsi elle est appelée chair ».

« Est-ce pour cela que Notre Seigneur dit qu'il faut haïr notre âme? — Oui, car, en tant que notre âme est une même chose avec la chair, et qu'elle anime et vivifie son impureté et sa corruption, elle est ennemie de Dieu, et digne de toute haine ».

« La chair toute seule pourrait-elle pécher? — Non, puisque même elle ne peut vivre sans l'âme. L'âme en même temps qu'elle anime la chair, cherche avec elle le mal et se rend participante de toute sa perversion ».

« Notre esprit est-il aussi nommé chair? — Oui, quand il a des pensées conformes aux sentiments de la chair; d'où vient que saint Paul dit (Rom., viii, 6), que la prudence de la chair est une mort ».

« Qu'est-ce à dire la prudence de la chair? —

Ce sont les pensées et les desseins que nous formons dans notre esprit pour parvenir aux fins de la chair, qui sont les voluptés, les honneurs et les richesses ».

« Cette chair est donc bien préjudiciable à l'homme ? — Oui : c'est pourquoi il faut la haïr, la crucifier et la faire mourir ».

« Est-ce pour cela que Notre Seigneur a été crucifié et mis à mort, et qu'il a même été enseveli ? — Oui : ç'a été pour nous apprendre qu'il faut nous crucifier nous-mêmes en notre chair ; et que, s'il n'a pas voulu épargner sa chair innocente et qui avait seulement la ressemblance du péché, nous devons bien plus crucifier la nôtre, qui est véritablement pécheresse et toute remplie de malignité ».

Voilà qui est clair. La déchéance de l'homme est profonde et Dieu, pour des raisons dont la souveraine équité échappe à nos faibles lumières, voulut punir le premier père dans toute sa postérité : il ne voulut pas qu'il pût transmettre à ses descendants une vie qu'il avait perdue. Tous nous naissons déchus, tous pour nous remettre dans la vie nous devons nous renoncer, faire effort, souffrir, aller contre les tendances déréglées que nous a transmises

notre génération d'Adam, contre cette nature nouvelle, de désordre, créée par le péché.

Et comme il s'agit d'aller contre la nature, nous ne le pouvons pas sans une grâce de *surnature*, pour ainsi dire, une énergie que nous donne le baptême en nous engendrant de nouveau dans l'Esprit de Dieu. Ce sacrement nous donne, en germe, des inclinations, des impressions nouvelles qui, si l'âme y correspond, nous portent à l'amour de Dieu, à la séparation des créatures et à la recherche des choses du ciel. Dieu y redevient notre père, nous y communique son esprit et sa vie. Là, la loi de la souffrance devient la grâce de la souffrance; c'est Notre Seigneur, le nouvel Adam, qui nous la mérite. Le premier Adam a causé une vie de mort; le second, par la mort, redonne la vie. Rien de lumineux, sur ce point, comme le VI[e] chapitre de l'épître aux Romains : « Ne savez-vous pas que nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, c'est en sa mort que nous avons été baptisés? Nous avons donc été ensevelis avec Lui par le baptême en sa mort, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous aussi nous marchions dans une vie nouvelle. Si, en effet, nous avons été greffés sur Lui, par la ressemblance de sa

mort, nous le serons aussi par celle de sa résurrection ».

Souffrir avec le Christ, en Lui, voilà la condition de la vie en Lui, la condition de la vie chrétienne.

De cette souffrance nécessaire, Jésus est modèle, Jésus est docteur. Le prophète Isaïe L'avait prédit tel (LIII, 3). « L'homme des douleurs connaissant l'infirmité », c'est-à-dire devant expérimenter toute peine, épuiser toute souffrance. Le tableau prophétique de Jésus souffrant est poignant. Sans doute, c'est une peinture anticipée de la Passion, mais c'est aussi la peinture de la vie tout entière du Christ. Ses dernières heures d'existence terrestre laborieuse, n'ont été qu'un résultat, qu'une accumulation de toutes ses dispositions habituelles, qu'un résumé sanglant des immolations dont Il faisait son pain quotidien, que l'éclosion effrayante d'une semence de sacrifice réchauffée trente-trois ans dans le feu de sa volonté humaine. Qu'est-Il, en effet, dans sa Passion? Un grand séparé, un grand écrasé, tout Lui manque, Il se manque à Lui-même et Il meurt: « *Cor meum dereliquit me*; ma propre vie m'a abandonné [1] ». Mais cette vie quand Il la vivait,

1. Ps., XXXIX, v. 13.

l'apôtre nous la montre faite d'abnégation perpétuelle, absolue : « *Christus sibi non placuit. Le Christ ne s'est complu en rien*[1] ». C'est une affirmation formidable. Réfléchissons-y ! Une complaisance est si vite prise ! Ne serait-ce que celle de se rafraîchir la langue avec une goutte d'eau quand on meurt de soif ; ne serait-ce que celle de s'asseoir quand on tombe de fatigue ensuite d'une longue course. Le Maître n'a pas pris, en quoi que ce soit, une ombre de complaisance, Il n'a pas joui, une seconde, des créatures. Venu pour réparer la chute, celle-ci ayant été produite par l'abus, la perversion de l'usage des créatures, Lui s'en est privé absolument. La lecture de l'Évangile donne sur ce point une conviction inébranlable. Aussi bien, avec un tel mode de vivre, Il avait une autorité écrasante en se constituant le docteur de la souffrance. Il est formel : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. — Si tu veux être parfait, renonce à tout ce que tu possèdes. — Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, porte sa croix et me suive ». Cette dernière parole est comme le résumé de son enseignement. C'est la condition très nette de la vie. Vivre, en effet, c'est suivre le Christ « voie,

1. Rom., xv, 3.

vérité, vie ». Et, pour ce faire, une double tactique est imposée. Une tactique négative : *se renoncer* ; se séparer des créatures, des joies qu'elles donnent, des plaisirs qu'elles procurent, contre-pied de cette attache à ces mêmes créatures, d'où est venu le mal ; pour dire plus juste, se séparer de soi-même, « l'abnégation », car c'est toujours et uniquement soi qu'on recherche, qu'on trouve en une joie poursuivie, à quelque ordre qu'elle appartienne. La séparation de Dieu a fait retomber l'homme sur lui-même, et il ne tient qu'à lui-même, il est instinctivement son monde, sa fin ; c'est le désordre, contre lequel s'impose le renoncement. Ensuite, une tactique positive : *porter sa croix* ; accepter l'épreuve providentielle, s'imposer de réelles souffrances, se faire une atmosphère d'austérité, un être d'expiation. Voilà le code chrétien, l'esprit chrétien, le souffle de la vie chrétienne, sans ménagement mais aussi sans exagération : la souffrance. Aussi bien, M. Olier affirme, puisque c'est le baptême qui fait l'homme chrétien : « C'est par un trait de la justice de Dieu que, dans le baptême, l'amour du mépris, l'amour des souffrances, et l'amour de la pauvreté, sont imprimés dans le cœur de l'homme. Les cérémonies du sacrement l'ex-

priment, car on y fait deux croix avec l'huile sainte; l'une sur le cœur, et l'autre sur les épaules, pour nous marquer l'effet du Saint-Esprit ».

Nous avons montré que la souffrance est la condition de la vie chrétienne, d'où s'impose la conclusion que : le plaisir n'est pas chrétien. Cette affirmation, dans sa teneur absolue, peut paraître exagérée. Il y a bien des plaisirs nécessaires : manger quand on a faim, boire quand on a soif, aimer sa famille et ses amis, lire une belle page, contempler un chef-d'œuvre... plaisirs des sens, du cœur, de l'esprit. Si cela n'est pas chrétien, si l'absence de toute complaisance est d'une nécessité impitoyable, nous aboutissons au suicide physique ou moral ; et dans la vie des saints, d'une certaine école, on trouve la mise en œuvre de conséquences aussi rigoristes. Tel se laisse presque mourir de faim, ayant tellement peur de donner plus que l'utile à son corps, qu'il ne lui donne même pas le nécessaire. Tel ne regarde jamais sa mère, s'isole en crainte farouche de la société de ses semblables, ayant tellement peur de procurer à son cœur une jouissance imparfaite, qu'il en atrophie le sentiment. Tel se condamnera à une ignorance volontaire, refusant systématique-

ment de développer ses facultés scientifiques, littéraires ou artistiques, ayant tellement peur de leur imperfection surnaturelle qu'il leur donne la mort naturelle. Ne blâmons pas les saints, admirons-les : mais, ce faisant, il nous est bien permis de nous étonner. Saint Paul, l'ardent saint Paul nous recommande une soumission raisonnable, « *rationabile obsequium vestrum* » (Rom., xii, 1). Le suicide est toujours irraisonnable, et nos adversaires ont beau jeu de qualifier notre doctrine d'inhumaine, de rétrograde, d'opposée à la grande loi du progrès, laquelle pour se réaliser, se développer, exige précisément une bienfaisante culture du sentiment et de la pensée. Rationalistes et positivistes nous accusent : avec votre thèse de la souffrance ici-bas, des espérances de joies éternelles, vous oubliez vos devoirs terrestres, vous méprisez la question sociale, nous ne pouvons être avec vous, nous ne nous entendons pas. S'entendre signifie se comprendre ; exposons donc les principes fondamentaux qui peuvent mettre les choses au point, et ainsi nous aurons nettement résolu l'objection.

D'abord, nous admettrons bien que, dans l'ensemble, l'hagiographie ne nous montre pas une interprétation trop radicale de la loi de la

souffrance. Les saints qui furent des exaltés de l'austérité ne sont pas tous les saints. Les individualités, les grâces particulières ne font pas la loi générale. Celle-ci demande une orientation fixe vers l'absence de complaisance, mais n'impose pas l'arrivée et le stationnement au but extrême. Puis, sachons-le bien, toute la question est question d'éducation de la volonté. Le Maître l'a clairement laissé à entendre, devant les pharisiens hypocrites, aux pratiques rigoristes, Il disait : « C'est du cœur que vient le mal » (Matt., xv, 19). En soi, jouir n'est pas un mal, les créatures ne sont pas mauvaises, Dieu les a faites bonnes. Il les a mises à la disposition de l'homme afin qu'il s'en serve d'échelon pour s'élever jusqu'au Créateur, par reconnaissance, admiration, amour. Le danger est que, nonobstant cette fin prévue, l'homme s'arrête là, dans sa jouissance, sans monter, sans s'élever. On le conçoit, la volonté seule peut être la pierre d'achoppement. Elle doit donc être travaillée, formée, surnaturalisée : elle doit s'exercer, s'habituer, à user des créatures en s'en dégageant. Concrétisons : j'aime les roses, j'ai quelque plaisir à en contempler la forme, l'éclat, à en respirer le délicieux parfum. Ce plaisir est-il un mal, dois-je m'en pri-

ver ? Non : les roses viennent de Dieu, tout ce qui vient de Dieu est bon, y trouver ma satisfaction ne peut être un mal que dans la manière dont je cherche cette satisfaction. Si je me sers de mon plaisir pour glorifier l'auteur de toute beauté, de toute suavité, c'est bien : si je m'en sers pour jouir brutalement, c'est mal. « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, dit l'apôtre, faites tout pour la gloire de Dieu ». Il ne défend pas de boire, ni de manger, mais il ordonne de le faire, « pour la gloire de Dieu ». Se proposer d'atteindre Dieu, voir en tout, Dieu ; ne vouloir en tout, que Dieu : voilà l'austérité, voilà la négation de complaisance exigée par la loi. Qu'on y réfléchisse, cela est immense. Surveillance de tous les mouvements du cœur, impulsion à toutes les pensées, mise en garde contre les réclamations des sens, pour que Dieu soit toujours principe et fin, est un programme où le *naturel* n'a qu'à perdre du terrain, où le *surnaturel* grandit sur des immolations, des renoncements perpétuels. Ce n'est ni le suicide moral, ni le suicide physique, c'est le développement raisonnable des énergies humaines. Rationalistes et positivistes ne le nieront pas, le meilleur artisan du progrès c'est l'effort, c'est le sacrifice. Tout se transfigure,

s'élève par la douleur. Et en définitive, nous ne méprisons pas la terre en nous efforçant de redonner à Dieu ce que Dieu y a mis pour nous. Nous en faisons, au contraire, l'usage le meilleur, lui redonnant cette virginité première qu'elle a reçue du Créateur, et qu'elle possédait naturellement avant la chute, d'être pour l'homme, seulement le reflet des beautés et des bontés de Dieu. L'artiste s'épanouit dans l'idéal, l'intelligence de l'idéal des choses ne va pas sans une jouissance *détachée* de ces mêmes choses, jouissance qui s'abstrait du matériel de la forme pour ne point s'en laisser alourdir, déprimer. L'homme dévoué est celui qui aime, mais qui aime avec détachement ; s'il se recherche, s'il a peur du sacrifice, il s'aime lui-même, il n'aime pas, il est égoïste. Aussi bien est-ce un fait, que le christianisme avec ses saints, mortifiés, détachés, a été le vrai moteur du progrès, le seul qui pourrait résoudre la question sociale.

C'est donc bien entendu : le plaisir n'est pas chrétien, quand on recherche le plaisir pour le plaisir : le plaisir est chrétien, quand on ne s'en sert que pour se rapprocher de Dieu, ce qui suppose austérité très forte de la volonté.

C'est là précisément qu'il peut y avoir des

différences de degrés et qu'interviennent les grâces particulières. Il y a une austérité essentielle, nécessaire : celle qui s'oppose à cette jouissance des créatures qui constitue le péché mortel. Au-dessus, une austérité plus parfaite s'opposant aux jouissances qui constituent le péché véniel. Au-dessus, l'austérité qui va contre la simple imperfection. Enfin, comme l'acheminement à la perfection a eu comme condition négative un détachement de plus en plus grand des créatures, dans cette voie le progrès est indéfini et sous l'influence de certaines motions du Saint-Esprit on peut aller jusqu'à la mort. Ainsi a fait le modèle idéal et suprême, notre Maître adoré : « *Usque ad mortem* », jusqu'à la mort, mais saint Paul dans son texte ajoute, « *mortem autem crucis* » (Philip., ii, 8), la mort de la croix, voilà le détail de la souffrance.

La croix ! c'est le grand mot, c'est la grande chose, c'est tout l'Évangile. La croix c'est la victoire du Christ sur le mal ; aussi bien, ceux qui sont du Christ, en recevant son caractère dans le baptême, reçoivent celui de la Croix, l'amour de la Croix : non pas un amour sensible mais une inclination de volonté à accepter la croix.

Le mal a son résumé dans la triple concupiscence. C'est cette concupiscence qui met le désordre dans l'usage des créatures. Depuis la chute originelle nous naissons tous avec une tendance à vouloir désordonnément la possession des biens extérieurs, c'est « la concupiscence des yeux », à vouloir désordonnément les plaisirs des sens, c'est « la concupiscence de la chair » et tout cela a son point de départ dans l'amour désordonné de nous-mêmes, c'est l'orgueil, « la superbe de la vie ». L'expiation du mal, le redressement du désordre, impliquera logiquement une triple opposition à la concupiscence. De là les trois branches de la Croix : la grande branche à l'encontre de la source de tout le mal, cette branche verticale qui semble relier le ciel et la terre, *l'Humilité* ; celle-ci, supportant les deux autres, *la Chasteté*, contre la concupiscence de la chair, *la Pauvreté*, contre la concupiscence des yeux. Le programme est précis, étudions-le point par point.

1re BRANCHE DE LA CROIX. — L'HUMILITÉ.

Puisque l'orgueil est la source de tout péché, l'humilité sera la source de toute vertu et ce n'est point inopportunément que nous

l'appelons : la grande branche de la croix. Toute la question de la vie est une question de vérité, Notre Seigneur ne sépare point ces deux choses : la vie et la vérité : « *Ego sum via, veritas et vita* ». Et précisément, toute la question de l'humilité est aussi question de vérité, comme nous allons le voir, d'où nous pouvons affirmer l'équation des deux termes : humilité et vie.

Saint Paul, avec une logique concise, établit nettement les principes : « Qu'as-tu que tu n'aies pas reçu ? Et si tu as tout reçu, pourquoi t'enorgueillir, comme si tu n'avais rien reçu ? » (I Cor., xv, 7.) « Si quelqu'un pense être quelque chose, comme il n'est *rien*, il est dans l'illusion » (Gal., vi, 3). Voilà qui est précis. Réfléchissons : l'homme est créé, cela veut dire, fait de rien, il a le néant comme origine. Or, le rien ne mérite pas d'attirer l'attention, c'est le vide, c'est l'absence d'être, on ne s'en occupe pas. Tout ce qui fait l'homme, son corps et son âme, est l'œuvre de Dieu : ce n'est pas précisément la propriété de l'homme, il n'a pas le droit de s'en rien attribuer ; il a la liberté d'en user pour le rapporter à son auteur et Maître ; s'il agit autrement, il abuse, il commet une injustice. L'homme qui désire pour lui, l'honneur, désire le bien de Dieu, « il est larron », dit l'apôtre

(PHILIP., II, 6) ; il dérobe sur l'autel de Dieu et Lui arrache ce qu'Il déclare ne vouloir céder à personne : « *Gloriam meam alteri non dabo* ». (Is., XLII, 8). Aussi, est-ce un grand péché que l'orgueil. On peut comprendre même que c'est *le péché*. Voilà pourquoi Dieu l'a puni si rigoureusement dans les anges, si terriblement dans l'homme. Il est écrit que « Dieu résiste aux superbes » (JACOB., IV, 6). Cela va de soi, l'orgueil est une opposition à Dieu : Maître absolu, Il doit résister à ce qui Lui résiste. « A Dieu seul, dit encore l'apôtre, tout honneur et toute gloire » (I TIM., I, 17) et c'est justice, car Dieu seul est parfait en lui-même. Notre Seigneur l'a dit formellement : « Personne n'est bon que Dieu » (LUC., XVIII, 19). Tout bien en dehors de Dieu, n'est que le bien de Dieu ; le bon Maître l'affirme encore, même en ce qui concerne son œuvre, divino-humaine : « Ma doctrine n'est pas à moi, ni de moi, mais de Lui qui m'a envoyé » (JOANN., VII, 16). Lors donc qu'on honore les saints c'est Dieu qu'on honore en eux, l'œuvre de son Saint-Esprit qui les a justifiés, qui leur a donné la grâce et la vertu d'être fidèles jusqu'à la fin. « Dieu est admirable dans ses saints », dit le Prophète (Ps., XVII, 36), et Jésus Lui-même a voulu que son Père seul fût

honoré en Lui. « J'honore mon Père, répondait-Il aux Juifs insolents, je ne cherche pas ma gloire... Si je me glorifiais, ma gloire serait un néant... » (Joann., viii, 49, 50, 54). Et Il s'était fait prédire, se regardait, agissait, comme : « l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple » (Ps., xxi, 7).

Voilà, placé bien haut, exprimé, enseigné de façon indiscutable, le grand principe de l'humilité. Ce n'était point inutile, car rien n'est si humain que l'orgueil, conforme aux tendances naturelles de toute âme. Il n'y a presque personne, s'il n'y prend garde, qui ne trouve dans ses pensées, ses paroles, ses actes, le subtil venin du désir de l'estime, du désir de l'affection, alors qu'en toute vérité on ne mérite que l'oubli et le mépris. « Nous sommes, dit M. Olier[1], tous remplis dans notre chair des désirs du démon, qu'il nous a inspirés par le péché d'Adam : de sorte que notre chair nous porte à vouloir, comme lui, tenir la place de Dieu dans le monde : et au lieu qu'autrefois l'homme devait être honoré comme l'image de Dieu, et recevoir des créatures tous leurs hommages et tous leurs devoirs pour les porter à Dieu ; depuis le péché, il a voulu les recevoir

1. Catéchisme 1re partie, leçon XIII.

pour se les appliquer à lui-même, et pour être idolâtré et adoré à la place de Dieu ».

L'humilité s'impose, c'est la base nécessaire de la vie surnaturelle, et quiconque veut être chrétien doit mettre en sa volonté une décision catégorique de lutter contre l'amour-propre, de renoncer à la volonté propre ; abnégation morale qui, vidant l'âme d'elle-même, lui permet de se fortifier en donnant à l'Esprit de Notre Seigneur libre champ d'action. Cet Esprit est en nous depuis le baptême, nous le savons, laissons-Le faire nos œuvres avec nous, afin qu'elles soient les œuvres de Jésus et non celles de l'homme, les œuvres de l'Esprit et non celles de la chair ; afin, qu'en toutes choses Dieu soit glorifié en nous par son fils Jésus-Christ. « Si quelqu'un parle, dit saint Pierre (I Petr., iv, 11), qu'il parle le langage de Dieu ; si quelqu'un rend service suivant son ministère, qu'il serve en la vertu de Dieu ; afin qu'en tout, la sainteté et la majesté de Dieu soient honorées par Jésus-Christ ».

Ce texte est précis et en même temps magnifique ; c'est le grand jour sur cette humilité qui, vue dans sa réalisation en Notre Seigneur et ses saints, peut sembler effrayante, étouffante. Effrayante, elle ne l'est pas, puisque

c'est la vérité, la justice : le rien de l'homme, le tout de Dieu : un fait existant, réel, ne surprend pas lorsqu'on s'en rend compte avec calme, intelligence. Étouffante, elle est loin de l'être puisqu'elle fait vivre Dieu seul dans l'homme ; Dieu grandit, élève tout, et les pensées, les sentiments de l'humble étant mus par Dieu, étant pensées et sentiments de Dieu, planent dans l'infini de la lumière et de l'amour.

Pour être chrétien, il faut être humble ; et pour être humble, il faut prier et vouloir. Vouloir n'indique pas qu'on dise du mal de soi, qu'on fasse des actes directement dans l'intention de s'attirer du mépris. Il y a là prise à un orgueil raffiné et désastreux. La volonté, en l'acte de l'humilité, est quelque chose de très simple, mais en même temps de très fort. Établissons une surveillance de tout notre être intérieur et extérieur et créons une habitude qui aboutisse à cela : dans nos pensées, nous oublier ; dans nos sentiments, ne pas nous préoccuper de nous ; dans nos paroles, nous taire sur nous ; dans nos actes, chercher à passer inaperçus. Voilà le programme, que nous ne développons pas. Cela serait le propre d'un traité *ex professo* sur la vertu qui nous occupe : nous n'avions qu'à établir le principe.

Ainsi allons-nous faire pour les deux autres branches de la croix.

2e BRANCHE DE LA CROIX. — LA CHASTETÉ.

L'homme a été créé esprit et corps, mais de telle façon que celui-ci fût entièrement soumis à celui-là. Baignée dans la lumière du Verbe en qui tout a été fait, rayonnante des dons du Saint-Esprit, l'âme d'Adam, libre et maîtresse d'elle-même, mettait son bonheur à rester dépendante de la divinité. Comme elle était soumise à Dieu, ainsi son corps lui était docile, pur et chaste instrument d'une volonté toujours raisonnable et paisible. La chute ayant atteint l'esprit devait atteindre la chair : et comme l'âme s'était révoltée contre Dieu, le corps se révolta contre l'âme. L'orgueil de l'esprit amena l'orgueil de la chair ; ce qui fut, ce qui est, hélas ! à la fois chute et châtiment, car, quoi de plus honteux et de plus douloureux qu'un roi dominé par les plus bas de ses sujets ! Rien de bas comme la chair, boue et poussière. Job (XVII, 14) l'exprimait, avec un réalisme saisissant, au milieu de ses plaintes : « J'ai dit à la pourriture : tu es mon père ; aux vers : vous

êtes ma mère et mes sœurs !... » Quoi, alors, de plus honteux et de plus douloureux que l'âme dominée par les instincts vils qui viennent d'un être de corruption et de bassesse ! C'est pourtant le grand désordre de l'humanité. Monter, n'est pas le propre de tout le monde, et l'orgueil de l'esprit suppose un effort de personnalité dont peu sont capables pour commettre, par lui, un péché grave, en venir à une révolte absolue contre Dieu. Mais descendre, est facile, on n'a qu'à se laisser glisser, tout le monde peut le faire et l'histoire humaine est, de ce phénomène, une preuve expérimentale lamentable. Pour montrer la force de ce désordre, l'auteur inspiré, en une expression d'une énergie étrange dit, que « l'homme était devenu chair, et que, à cause de cela, l'Esprit du Seigneur ne resta pas sur lui » (Gen., vi, 5). L'esprit devenu chair, ce sont les pensées de l'homme rabaissées, ses désirs brutalisés, ses sentiments dépravés, ses volontés rendues grossières. Quelle déchéance ! pour ce roi de l'univers, ce pontife de la création : sorti du cœur de Dieu, du souffle de Dieu : « *Spiraculum vitæ* ! » Il glisse sur les pentes obscures de sa propre raison, il est blessé, son regard est terni, sa volonté énervée, sa liberté compro-

mise, son amour égaré à tel point que ce fils de l'Esprit qui « devait être spirituel jusque dans sa chair, est devenu — dit saint Augustin — charnel jusque dans son esprit ».

La chasteté s'impose : habitude royale qui fera que l'esprit domine le corps et ses moindres mouvements. Le Christ l'a apportée, et dans la régénération en nous inoculée par la participation à sa vie, l'âme reprend sa place, sa force, ses droits. Mais, elle ne recouvre pas la rectitude et la paix originelles. Désormais, c'est la guerre à l'état permanent : « La chair convoite contre l'esprit, et l'esprit contre la chair » (Galat., v, 17). Le « vieil homme » est instinctivement orienté du côté de la terre, avide de plaisirs sensuels, affamé de jouissances naturelles. Contre lui se dresse la seconde branche de la croix : la chasteté, c'est une forme de la souffrance, qui est nécessaire : question de justice, question d'honneur, question d'amour de Dieu.

De justice puisqu'elle redonne à chacun ce qui lui est dû : à l'âme la domination, au corps la soumission.

D'honneur puisqu'elle met, à nouveau, sur l'homme, le reflet de Dieu, l'aspiration à la vie haute, la volonté d'ascensions sans fin, la fixité

dans l'idéal des pensées, des sentiments. Aussi, on l'appelle : « la belle vertu », voire même : « l'angélique vertu ». Et ne l'est-elle pas, cette disposition, cette habitude qui fait que tout l'homme s'oriente invinciblement vers Dieu comme l'aiguille aimantée vers le pôle ? Le chérubin, le séraphin, dans les splendeurs des cieux, ont cette attitude perpétuelle : Dieu est leur vision, leur respiration, leur amour ; ainsi de l'âme chaste.

Question, enfin, d'amour de Dieu. Rien de violent comme les revendications des esclaves : rien de violent comme les réclamations des sens, on les appelle : « le feu » des passions. Pour dominer la violence, il faut quelque chose de fort, et quand cette violence est innée en l'homme, fait partie de son être, il lui faut un pouvoir dominateur plus fort que lui-même : il n'y a que l'amour de Dieu qui soit au-dessus de l'homme. L'âme chaste aime Dieu de toutes ses puissances : pensées, paroles, regards, actions, tout en elle, tout d'elle, est à Dieu, est pour Dieu ; aussi, elle possède : « la sainte vertu », celle qui fait les saints.

Et, ce que nous venons de dire, est le programme pratique de cette seconde branche de la croix : par une prière assidue, humble,

créant l'atmosphère vivifiante ; par une austérité large, constante, créant la force calme ; par une volonté généreuse, déterminée, créant la délicatesse attentive ; l'âme prend en elle l'esprit de Jésus qui, fièrement, pouvait lancer à la foule de ses accusateurs ce défi superbe : « Qui d'entre vous pourrait m'accuser de péché ! » En face de cette âme, le démon recule, vaincu, terrassé, s'écriant comme en face du Christ : « *Ah ! je sais qui tu es : le Saint de Dieu ! Scio te quis sis Sanctus Dei !* » En face de cette âme, entrevue dans le lointain des âges sous le jour fulgurant de l'éternité, l'écrivain sacré a laissé tomber de sa plume cette enthousiaste exclamation, cantique sans fin à la gloire des purs, louange de l'Esprit saint lui-même : « Oh ! qu'elle est belle et pleine de clartés la race des chastes : elle est immortelle dans la mémoire de Dieu et dans celle des hommes » (Sap., iv, 1). « Bienheureux, disait le Maître, le cœur pur, parce qu'il verra Dieu ! » Oui, quand l'esprit domine et commande, l'Esprit de Jésus, l'Esprit de vie, c'est la vision de Dieu pour l'âme. Dans la région des ténèbres, elle voit Dieu sans que les ténèbres le lui obscurcissent : « *Invisibilem tanquam videns sustinuit* ». Et la vie de l'éternité,

n'étant que le développement, dans la gloire, de celle du temps, sa vision de Dieu y est magnifique. C'est sans doute le sens de cette promesse de l'apocalypse : « Ceux-ci sont vierges, ils suivent l'agneau partout où il va !...» *L'agneau*, c'est le Verbe, la pensée du Père, la splendeur de sa gloire, la figure de sa substance. Le suivre, ce sera entrer en une communication plus intime des manifestations de Dieu aux élus !

3e BRANCHE DE LA CROIX. — LA PAUVRETÉ.

Par l'humilité, l'homme se détache du plus intime de lui-même, il renonce à l'amour-propre, à la volonté propre ; par la chasteté, il se détache du plus infime de lui-même, il renonce aux voluptés sensuelles ; mais son corps est encore de lui-même : pour que le détachement soit complet, il doit aller jusqu'au renoncement aux biens en dehors de lui-même : c'est le travail de la pauvreté.

La conséquence de la chute originelle a été de river plus fortement que de justice, l'homme aux choses temporelles. La concupiscence des yeux est un châtiment très humiliant. L'homme

s'est séparé de Dieu son vrai bien et il va maintenant se lier aux biens caducs, fascinateurs et trompeurs d'ici-bas. Il n'en a pas le droit. Sans doute, ces biens ont été créés pour lui, mais dans l'intention du Créateur, ils ne doivent servir que de moyen et non pas de fin, le bienfait que l'homme y trouve doit le rapprocher de Dieu en l'élevant. Le péché a perverti cet ordre qu'Adam observait fidèlement avant la chute, et c'est le contraire du plan divin qui s'exécute. C'est donc justice qu'une vertu spéciale restaure ce plan par l'abstraction des créatures : c'est la pauvreté.

En droit, elle devrait même être absolue, ainsi du moins l'enseigne la justice humaine. Quand un souverain a convaincu un homme du crime de lèse-majesté, il le prive de tous ses biens, le dépouille de tous ses droits dans l'État, lui et tous ses descendants. C'est ainsi que Dieu a chassé Adam du paradis terrestre et l'a privé de tout bonheur : la terre lui demeurera féconde, mais à condition qu'il l'ensemence au prix de ses sueurs, et ce travail nécessaire est une affirmation de son dénûment radical, il faut qu'il paie d'un labeur, d'une peine, le pain que Dieu lui permet de manger.

Une fois de plus, nous comprenons que jouir

est contre l'ordre : et c'est pourtant le grand effort de l'humanité. Les guerres fratricides, les haines de nations, les meurtres, le sang répandu, ce qui, hélas ! remplit les pages de l'histoire d'un peuple, a son explication dans le besoin effréné de posséder. L'argent est le roi du monde, il en est le bourreau. Tout plie devant lui et la famille, l'honneur, la conscience, les choses les plus sacrées lui sont immolées : on peut dire qu'il est le mal, tellement à cause de lui, par lui, se perpètrent de crimes, se consomment de trahisons, s'accomplissent de lâches, d'immondes bassesses.

Sur ce monde sanguinaire parce qu'assoiffé d'or, est tombée, péremptoire, la parole du Christ : « Bienheureux les pauvres... — Malheur aux riches... » C'est la parole de vérité et de lumière, de justice et de salut.

Humainement parlant, il avait bien le droit de la prononcer, ce Dieu né dans une étable d'emprunt ; ce Dieu ouvrier obligé de travailler pour gagner son pain de chaque jour ; ce Dieu apôtre qui, alors que les oiseaux du ciel ont un nid, les loups des forêts une tanière, n'avait pas une pierre pour reposer sa tête ; ce Dieu rédempteur qui, mourant, donne sa mère, seul bien qui lui reste ; qui, mort, veut que son

Cœur soit ouvert pour que pas une goutte de sang, richesse de l'âme, n'y demeure, veut qu'on lui prête encore linceul et sépulcre.

Divinement parlant, la parole de pauvreté était un verdict logique : Dieu est Dieu, l'Absolu, l'Éternel, Il a seul tous les droits, sa créature n'a que des devoirs.

Être pauvre, cela s'entend d'une disposition d'esprit et de volonté. La conception de la pauvreté effective, à la saint François d'Assise, ne peut pas être la norme commune. Autrement, c'en serait fait du progrès intellectuel, artistique et matériel. Et, de ce progrès, la loi n'est pas abrogée. En disant à l'homme : « Domine et commande sur toute créature », l'auteur de tout être nous conférait le devoir d'user d'une puissance capable d'arracher à la nature ses secrets, d'en utiliser les énergies mystérieuses, d'en admirer les beautés pour que, cachet divin sur nos pensées, nos sentiments, qu'elles impressionnent, elles nous dilatent en nous élevant.

L'homme, âme de la création, demeure pauvre, lorsqu'il use des biens à sa portée, dans l'exacte mesure des besoins de sa vie physique, morale, intellectuelle ; besoins appréciés sous le regard de Dieu, besoins spécifiés et limités

par son devoir de se rapprocher de Dieu, d'aimer Dieu ; besoins augmentés sur certains points, par ses obligations d'entraîner les autres à sa suite.

User avec mesure, user avec orientation haute de volonté, c'est toute la pauvreté, la pauvreté belle, attirante, mais la pauvreté difficile : « Combien difficilement entreront au ciel, disait le bon Maître, ceux qui ont de l'argent ! » Aussi, on comprend que la pauvreté effective ait séduit tant d'âmes : âmes de saints, âmes de religieux. Pour autant sont-elles moins généreuses ? non sans doute, parce qu'on ne s'habitue jamais totalement au manque de toutes les commodités de la vie. Peut-être sont-elles plus intelligentes, parce que moins une âme tient aux choses, plus Dieu tient à cette âme et certes, ambitionner les faveurs de Dieu, c'est bien bonne tactique. Notre Seigneur a dit : « Bienheureux les pauvres ! » La parole est profonde comme tout ce qui est divin : qu'on soit pauvre par détachement réel, pauvre par détachement de volonté, on allège toujours le fardeau de l'existence, et il demeure constant que : vivre pauvrement c'est vivre heureusement.

Nous pouvons maintenant conclure ce cha-

pitre, la souffrance est la condition de la vie surnaturelle, condition nécessaire, absolue. Avoir l'esprit surnaturel, l'esprit chrétien, c'est avoir l'esprit de la souffrance, cela veut dire, tout à la fois, l'intelligence et la volonté, par grâce, de la souffrance. C'est l'esprit dans lequel est né Notre Seigneur, tout différent de l'esprit que reçurent les Anges et Adam innocent ; ceux-ci, en effet, n'avaient pas mission de payer une dette qui n'existait pas encore. Jésus fut créé, réparateur, rédempteur et comme c'est Lui qui est le nouvel Adam, le restaurateur de la vie, l'informateur des âmes régénérées, dire qu'on a l'esprit du Christ, c'est dire qu'on a l'esprit de la souffrance. Tous les saints sont caractérisés par cet esprit, même ceux de l'Ancien Testament, même la Très Sainte Vierge ; car il faut bien le remarquer, toute œuvre de sainteté est due au Christ, toute grâce de sanctification s'appuie sur ses mérites, ou en prévision ou comme conséquence. Donc le saint de l'ancienne Loi, pour être saint, devait souffrir. Alléguerons-nous pour Marie, son privilège de Conception Immaculée ? Il ne l'exemptait pas de la loi commune de la souffrance. Elle ne fut pas purifiée de la chute originelle, comme les autres enfants d'Adam

le sont par le baptême ; elle fut préservée par un miracle de la bonté, de la sainteté de Dieu, mais cette préservation fut,comme toute grâce, méritée par les expiations du Sauveur ; c'est à Lui Sauveur, Rédempteur, Réparateur, que sa Mère devait d'être ce qu'elle était, c'est Lui qui informait son âme, laquelle, par avance, vivait des fruits de la Passion, en bénéficiait magnifiquement, et y participait par sa vie d'immolations effrayantes.

Plus d'illusion donc pour le chrétien, plus de temps à perdre. « Pour nous, disait saint Paul (I Cor., ii, 16) nous avons la pensée du Christ ». Celui qui ne consent pas l'immolation à laquelle, maternellement, la Providence conduit chaque âme, refuse la vie, renie la sainteté, repousse l'amour.

CHAPITRE III

DÉVELOPPEMENT DE LA VIE SURNATURELLE.

La vie est un principe d'activité, de progrès, d'expansion et d'extension. Elle ne se concentre pas en un point précis dans un être, mais en saisit toutes les parties constitutives. Physiquement, moralement, la vie se développe. L'âme humaine, principe simple, accuse et exerce sa vie, au moyen de ses facultés. Si l'une d'elles est atrophiée, la vie de l'âme n'est point complète. Notre Seigneur Jésus-Christ a développé en Lui sa vie, Il l'a fait rayonner autour de Lui : il y a eu, pour ainsi dire, le développement intime, le développement externe ; le premier par les vertus surnaturelles qu'il a pratiquées, en tant qu'homme ; le second par les mystères successifs de son existence, qui

montraient chacun une disposition spéciale de son âme. Le chrétien doit participer à toute la vie du Christ, il en suivra donc le développement, il en prendra une impulsion particulière qu'il nous faut étudier.

Article premier. — Esprit intime.

La première faculté est l'intelligence, l'agent de la connaissance. Dieu se connaît Lui-même, c'est par cette connaissance qu'Il se possède d'abord et cette connaissance, c'est son Verbe. Le Christ comme homme devait s'unir à son Père par son intelligence.

Quand un homme donne à un autre l'adhésion de son intelligence, on dit qu'il a foi en cet autre. On ne peut pas dire que Notre Seigneur ait eu la foi. Saint Paul marque nettement (Hebr., xi, 1) que « la foi est la conviction de choses qu'on ne voit pas : *argumentum non apparentium* » un objet de foi est un objet invisible, dans le langage théologique. Or Jésus, dès le premier instant de sa conception, vit Dieu pleinement par son essence : s'il ne bénéficia pas, dans sa nature humaine, de la douceur qui résulte de la vision béatifique, il ne fut pas, un seul instant, privé de cette vi-

sion. Il n'avait donc pas la foi, mais son intelligence, illuminée des clartés de la vision, était unie à son Père, donnée à son Père.

Ainsi doit premièrement faire le chrétien, il vit en tenant à Dieu par son intelligence, et comme il est privé de vision, cette union intellectuelle à Dieu, c'est pour lui, la foi. Saint Paul le dit nettement : « Le juste vit de la foi » (Hebr., x, 38). Lorsque le catéchumène vient demander à l'Église, avec le baptême, l'esprit chrétien qui lui communiquera la vie divine, à la question : « Que demandez-vous à l'Église de Dieu ? » il répond : « La Foi ! » On exige, sans doute, de lui qu'il ait la foi avant de l'admettre au baptême, mais ce n'est pas la foi infuse, c'est comme une disposition qui le prépare à recevoir celle-ci. La foi infuse est la vraie foi, c'est celle que donne le Baptême : une sorte de germe vigoureux qui donne aux puissances naturelles de la raison de pouvoir adhérer sans hésitation à l'incompréhensible, de croire sans trouble au mystère. Cela n'est point naturel. L'esprit humain veut voir pour admettre. On saisit dès lors l'importance du don de la foi, avec quelle délicatesse il est nécessaire de le garder, de le développer. Son bon terrain est l'humilité, son atmosphère la prière, sa lumière

la chasteté : manque une de ces conditions, on court le risque de l'annihiler ; qu'elles existent fidèles, le don plonge ses racines plus vigoureuses au fond de l'âme, et les épanouit plus fécondes. Peu à peu les pensées de Jésus prennentpossession des nôtres et c'est vraiment la *vie de la foi*, le don qui fructifie, dernier élément obligatoire : un germe improductif est un germe nul, un germe mort. Par la foi active, vraie, vivante, le chrétien apprécie selon les principes de l'Évangile, juge avec des vues surnaturelles, envisage les gens et les choses sous le jour que leur donnent les clartés de l'éternité, sur tout il voit sans cesse Dieu irradiant sa lumière.

La seconde faculté est le cœur, ce que, en langage philosophique, on appelle : « Appétit intellectuel ou volonté ». Il n'est peut-être pas inutile sur ce point de préciser les données de la pure science avant d'aller plus loin. Ce sera une lumière qui dissipera les illusions de ceux qui prennent les émotions de l'organe cœur, les impressions de leurs nerfs, pour de la ferveur ; qui rassurera les craintes de ceux qui malgré leur fidélité généreuse, ne *sentent* rien, au service du bon Dieu.

Il y a harmonie parfaite entre la vie maté-

rielle de l'homme et sa vie spirituelle. Il exerce la première par ses sens : au moyen de ceux-ci, il expérimente la valeur des objets à sa portée, il en acquiert la connaissance expérimentale par les sensations qu'il éprouve, et selon que ces sensations sont agréables ou pénibles, il s'approche des objets ou s'en éloigne : c'est la connaissance sensible, et l'acte de l'appétit sensitif ; ce mot appétit, veut dire, tendance, impulsion vers quelque chose.

Mêmes phénomènes à observer, mais d'ordre complètement différent, pour la vie spirituelle. L'intelligence connaît, elle possède par la lumière. L'âme ne demeure pas dans la contemplation, elle s'incline vers la beauté entrevue, commence par la désirer, y tend de toutes ses forces et la possédant, s'y repose. Ces actes de désirer, de tendre, de se reposer, relèvent de la seconde faculté spirituelle, de la volonté. L'exercice, on le voit, n'en est pas simple : il est fait, pour ainsi dire, du voyage et de l'arrivée, de désir et de possession, d'espérance et d'amour.

Comme le Christ possède son Père, est uni à son Père, par toutes ses puissances divines et humaines, ainsi le chrétien, qui a son Esprit, doit tenir à Dieu par toute son âme. L'esprit de

foi lie son intelligence, son cœur devra à son tour être mû et d'abord par l'espérance, puisque c'en est le premier acte, le premier mouvement.

Ce que nous avons dit de la foi, vertu théologale, s'applique à l'espérance. Comme telle, cette vertu n'appartient pas à Notre Seigneur. De même que la foi se dit d'un assentiment à ce qu'on ne voit, ni ne comprend pas, et que par suite, Jésus possédant la vision béatifique, n'avait pas besoin de foi ; de même, l'espérance se dit d'une attente de ce que l'on n'a pas encore. L'objet de l'espérance est Dieu ; dès le premier instant de sa conception, Jésus Le possédant, Il n'avait pas à L'espérer.

Pourtant une remarque nous fait saisir une différence entre ces deux premières vertus. Avoir la foi c'est croire en Dieu et à toute vérité venant de Lui. Comme Il est la vérité absolue et universelle, la vision donne la science complète, et par elle, l'intelligence de Jésus possédait absolument toute notion de connaissance. Dieu est aussi le bien absolu et universel, jouir de lui totalement dépasse la puissance humaine, même ici-bas dans ce qui lui est adaptable ; car, il va sans dire que l'infini distance éternellement le fini et le mystère de

la béatitude c'est la contemplation inlassable de cette « Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle » (S. Aug.). Il y avait donc des biens que, comme homme, Jésus ne possédait pas, qu'Il attendait, vis-à-vis desquels Il *espérait* ; par exemple : l'immortalité, l'impassibilité, la gloire de son corps. C'est en ce sens que le Psalmiste met sur ses lèvres : « Seigneur, j'ai espéré en vous, je ne serai pas confondu à jamais » (Ps., xxx, 1). Après la Cène, en sa sublime prière, Il manifeste Lui-même, l'espoir dont son cœur sacré est rempli : « Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que vous m'avez donné à faire. Et maintenant, à vous, Père, glorifiez-moi auprès de vous » (Joann., xvii, 4, 5).

L'Esprit de Jésus met donc l'espérance dans l'âme du chrétien : la foi qu'il possède aboutit là logiquement, « elle est, dit saint Paul, la substance des choses à espérer » (Hebr., xi, 1). Et ces « choses à espérer », c'est Dieu, c'est la gloire du ciel, comme récompense de nos efforts ; ce sont, encore et en même temps, les moyens d'atteindre ce bonheur infini qu'est Dieu pour l'âme.

Par ce côté déjà, s'ensoleille cette vie surnaturelle que nous avons vue durement en-

châssée dans la souffrance. Et qu'on ne dise pas que cet intérêt suprême qu'on fait planer au-dessus d'elle, en déprécie la valeur, en diminue la hauteur : tout au contraire, c'en est le ressort, et ressort nécessaire.

Il est bien certain que tout le monde espère : les stoïques sont des déséquilibrés, les théories du devoir pour le devoir sont des jongleries de mots. On poursuit toujours un bien, une beauté : atteindre ce bien, cette beauté, est nécessairement une joie, et dans la vertu pour la vertu, il y a un plaisir dont l'âme ne se peut déprendre, la rencontre ou tout au moins la proximité, du bien objectif, essentiel : Dieu, félicité suprême.

Plus généralement, on admet que l'un de nos plus grands devoirs, est de donner satisfaction aux plus légitimes, aux plus impérieuses, aux plus nobles aspirations de notre nature. Or, cette nature tend par une force innée, à la béatification de toutes les facultés, et les plus fortes, les plus pures, débordent, par leurs désirs, tous les biens que la vie présente met à notre portée. D'où il suit que la vraie sagesse élève le regard de l'homme, dirige ses ambitions vers des régions plus hautes et plus vastes que ce monde visible, appelé si justement et fortement, *ici-bas* ! L'espérance

est donc apparemment une vertu raisonnable et rationnelle. Comme pour le chrétien, elle place son terme dans l'inconnu, on conçoit qu'elle lui doive une assistance, une grâce, et c'est en quoi elle est vertu théologale, don de l'âme du Christ à l'âme du baptisé.

Celui qui n'a pas la vertu, assistance d'en haut, est peut-être excusable de s'attarder aux espoirs inférieurs : désirer le mystère n'est point proportionné aux forces naturelles de l'âme : mais surtout, combien celui-là est à plaindre ! Il aura beau vouloir, il atteindra peu. Pour faire quelque chose, et pour faire beaucoup, il faut attendre encore davantage. Saint Augustin dit bellement : « L'espérance va déjà boire aux sources de la vie bienheureuse, d'où s'épanche sur la vie humaine une force mystérieuse qui engendre toutes les vertus ». C'est à cause de ce qu'il espère que le chrétien préserve sa vie de l'invasion du mal et de la tyrannie des passions, la dispose au respect de tous les droits, à l'accomplissement de tous les devoirs, la remplit d'œuvres de justice qui accroissent la divine beauté de son âme et multiplient ses mérites, lui donne, en un mot, l'impulsion du plus noble, du plus fécond, du plus durable de tous les progrès.

L'Espérance n'est pas le dernier acte du cœur ; nous l'avons vu, ensuite du bien désiré, attendu, vient la possession de ce bien, le repos en lui, l'union : c'est l'amour. Saint Denys l'Aréopagite (*de Divin. nom. IV, 12,* dit que « l'amour est le mouvement de l'être vers la beauté et la bonté ». La beauté ravit, la bonté attire, l'amour unit ; c'est cette force vivante et bienfaisante qui de plusieurs êtres n'en fait qu'un. Très justement, d'après cette donnée, saint Jean définit Dieu : amour ! Le Père, le Fils, l'Esprit, se complaisent l'un dans l'autre en s'y contemplant, s'attirent mutuellement, subsistent distinctement sans jamais ni se séparer, ni se confondre, ils sont un seul et unique Dieu.

Le Christ, en son cœur humain, tenait à son Père par un mystérieux et magnifique amour dont la méditation fait écrire à l'apôtre saint Paul, sa plus belle page ; page qui résume tout ce développement de l'Esprit intime de Jésus dans l'âme du chrétien, elle est du 3e chap. de l'épître aux Ephésiens (vers. 14-20) : « Je fléchis le genou devant le Père, afin qu'Il vous donne selon les trésors de sa gloire, d'être puissamment fortifiés par son Esprit en vue de l'homme intérieur, et que le Christ habite dans vos

cœurs par la foi, de sorte que, étant enracinés et fondés dans la charité, vous deveniez capables de comprendre avec tous les saints, quelle est la largeur, la longueur, la profondeur et la hauteur, même de connaître l'amour du Christ, qui surpasse toute connaissance, en sorte que vous soyez remplis de toute la plénitude de Dieu ». Être rempli de la plénitude de Dieu : c'est bien participer à toute la vie du Christ, cette vie intérieure, cette vie d'âme qui commence par la foi, se fonde, s'enracine par l'union de l'intelligence aux surnaturelles vérités, mais aboutit à la charité, à l'amour.

Le Christ aimait son Père, Il était venu ici-bas pour cela, uniquement pour cela. Le péché dans son essence est une haine, une séparation ; le rédempteur apportait l'amour, l'union, et lorsque, au-dessus de la crèche de Bethléem, les anges chantaient leur : *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis !* ils chantaient, enfin, l'amour sur la terre. L'Incarnation a fait qu'un cœur humain aimait Dieu autant que Dieu mérite d'être aimé, et ainsi, sur toutes les éclipses de gloire extérieure que lui avait causées le péché, brillait, d'infinies clartés, l'éternel et immuable soleil d'une glorification victorieuse à tout jamais des ré-

voltes des anges et des hommes : *Gloria in excelsis Deo !* L'Incarnation a fait qu'un cœur humain aimait Dieu, autant que toute l'humanité peut et doit aimer, et ainsi, toute âme participant à cet amour, accomplissant tout son devoir, reçoit le pardon, la justification, la paix : *Pax hominibus bonœ voluntatis !*

L'homme vit par sa volonté, la volonté bonne c'est l'amour de Dieu, et cet amour qui déborde du Cœur de Jésus est le troisième trait de participation à la vie intime de son âme : c'est le trait suprême. Le divin Maître a proclamé solennellement que le grand commandement, résumé de la Loi et des Prophètes, c'est l'amour du bon Dieu : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu ! »

De même que la Foi et l'Espérance sont grâces, vertus, communiquées à l'âme du baptisé par l'âme du Christ, ainsi la charité est un don du sacrement de la régénération. Croire ce qu'on ne voit pas, espérer ce qu'on ne comprend pas est l'effet d'une assistance surnaturelle, plus encore cette assistance est nécessaire pour aimer l'inconnu et l'incompréhensible.

Bien plus, l'âme de Jésus est non seulement la source de l'amour, elle en est encore le mo-

dèle, et ce point demande attention : le chrétien aimera Dieu, mais comment L'aimera-t-Il ? L'affection conçue pour les créatures, êtres visibles, tangibles, sensibles, a une genèse différente, un mode particulier, genèse et mode inapplicables à l'égard de l'Esprit pur. Les créatures impressionnent, frappent, elles produisent émotion, sentiment : remplissant l'imagination, la mémoire, faisant battre le cœur, il paraît qu'elles absorbent tout l'être. Et Dieu, et Dieu ?... Regardons le Christ, et aux traits de son amour pour son Père, nous pourrons éprouver et former et rassurer le nôtre.

Trois caractères distinguent la charité de Jésus-Christ. Nous avons dit et compris que l'essence de l'amour c'est l'union, aussi bien le divin Maître manifeste à chaque instant la permanence de son être en l'Être de son Père : « Je ne suis jamais seul, mon Père qui m'a envoyé est avec moi (Joann., viii, 16). — Mon Père travaille en tout être et je travaille avec Lui (Joann., v, 17). — Mon Père, vivant en moi, fait toutes mes œuvres (Joann., xiv, 10). — Mon Père et moi nous ne sommes qu'un (Joann., x, 30). — Croyez que mon Père est en moi et que je suis en mon Père (*Ibid.*, 38). » Cette union ainsi affirmée, Jésus en montre la source,

l'aliment dans son attitude habituelle de prière : « Il s'en alla en un lieu désert et Il priait (Luc., v, 16). — Il alla sur la montagne pour prier et Il y passa la nuit (*Ibid.*, vi, 12). — Réduit à l'agonie, Il priait plus longuement (*Ibid.*, xxii, 43) ».

La charité de Jésus-Christ pour son Père en faisait, pour tout dire, un grand contemplatif ; non pas d'une contemplation rêveuse et inactive ; c'était plutôt le lutteur, le travailleur, s'usant sans trêve à son labeur, sous l'empire d'une pensée dominatrice qui ne le quittait pas, qui Lui inspirait tout : son Père.

Et voilà bien le premier trait pratique de l'amour de Dieu pour le chrétien : la préoccupation de Dieu, la hantise de Dieu. L'âme qu'anime la divine charité trouve dans la pensée de Dieu sa plus chère occupation. Subjuguée par les beautés et les ineffables perfections de ce souverain Être qu'il lui a été donné d'entrevoir, dans la méditation, le spectacle de la création ; comprenant qu'Il est le tout de tout, elle voudrait Le contempler sans cesse et se rend son souvenir familier. Au milieu des soucis et des préoccupations dont la vie est pleine, elle y est ramenée par le mouvement de son cœur, « comme la pierre est attirée vers son centre,

selon le mot de saint Augustin « *Amor meus pondus meum* ». Elle tient à tout ce qui l'unit à Dieu : exercices de piété, spécialement l'oraison, communions, silences réfléchis, solitudes recueillantes : et Dieu devient un tel besoin, en quelque sorte, une telle habitude, pour elle, qu'en semblant sortir d'elle-même pour être aimable, dévouée, active, généreuse, elle ne sort pas de Dieu, vit de Lui, par Lui : « Je ne vis plus mais Dieu vit en moi ! »

C'est ce que les théologiens appellent l'amour de complaisance. Et les distractions de l'imagination, les désolations du cœur, les sécheresses de la prière, ne sont pas signe de la non existence de cet amour : lui, est phénomène de volonté ; le reste, phénomène de sensibilité.

L'amour ne se borne pas à l'union, c'est un principe d'activité. En Dieu, acte pur, nous le voyons pousser Dieu à sortir de Lui-même et à créer. Celui qui aime veut, nécessairement, le bien de l'être aimé, c'est ce qu'on appelle l'amour de bienveillance, « *bene velle, — vouloir bien* », tellement essentiel à l'amour que certains théologiens en font tout l'amour : « Qu'est-ce qu'aimer, disent-ils? — Vouloir du bien ». La définition est incomplète, mais elle explique que

le second trait remarquable en la charité du Christ pour son Père est le désir ardent de sa gloire. Il est venu pour cela sur la terre et la raison dernière de l'Incarnation est là.

Une question préalable se pose. Est-il possible de vouloir du bien à Dieu, est-il possible de faire du bien à Dieu ?

Dieu est l'Être parfait, l'Être infini en puissance, en bonheur, en gloire. Cette affirmation est absolue en ce qui regarde la béatitude intime de Dieu, celle qui est constituée par sa nature même. Mais, comme il Lui a plu de créer en dehors de Lui des êtres intelligents, immortels : les anges et les hommes ; de la fidélité de ceux-ci, Il tire une glorification extérieure particulière, celle de sa volonté et de sa sainteté. Cette gloire extérieure est au pouvoir de la liberté angélique, de la liberté humaine. Une âme fidèle la procure à Dieu, une âme infidèle s'y soustrait. Sans doute Dieu est le Maître et aura toujours sur tout et sur tous le dernier mot. Mais Il est amour et sa justice ne Le fait triompher sur le damné que par la haine, tandis que l'élu chante sans fin, par la même justice, sa charité éternelle. D'où il suit que rapprocher une âme de Dieu, l'élever près de Dieu, c'est glorifier Dieu, Lui faire du bien.

Quelle que soit l'opinion qu'on adopte au sujet de l'Incarnation, à savoir, qu'elle ait été nécessitée par la chute originelle, ou qu'elle ait dû avoir lieu sans cela, dans les deux cas, le Christ, par son œuvre, se montre comme le grand glorificateur de son Père.

Faisons l'hypothèse de l'innocence persévérante d'Adam; l'humanité n'a point quitté sa voie d'innocence; le Verbe s'incarne, que fait-Il? Ayant épousé l'humanité, Il l'a élevée, grandie, Il lui a fait atteindre les destinées suprêmes de vie surnaturalisée, divinisée, au-delà desquelles elle ne pouvait plus prétendre, en deçà desquelles se tenant, elle ne reflétait pas du Créateur une plénitude suffisante de beauté dans la contemplation de laquelle Lui-même se complairait. Ainsi donc le Verbe fait homme donnant à la nature humaine supposée innocente, la plénitude absolue de la vie, aurait glorifié son Père.

Mais tenons-nous au fait : Adam a péché, « nous sommes par nature, dit saint Paul (EPH. II, 3), des enfants de colère », nous naissons dans le péché. Ce péché dans son essence est une révolte, il refuse soumission à Dieu. Alors vient le Christ, et à son entrée dans le monde, le prophète met ces paroles sur ses lèvres :

« Voici, ô Père, que je viens pour faire votre volonté ». L'opposé de la révolte, Il en vivra : « Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé ». C'est la lutte contre le péché, la guérison du pécheur. La première fois qu'Il entre dans la synagogue et que, selon la coutume, on l'invite à lire l'Écriture, Il ouvre Isaïe et tombe sur ce passage qui décrit sa vocation humaine : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, c'est pourquoi Il m'a sacré, Il m'a envoyé évangéliser les pauvres et guérir les cœurs meurtris ». Réalité et figure. Quand Il fait des miracles, Il soulage le corps, mais c'est pour atteindre l'âme. « Va, mon fils, tes péchés te sont remis ». Et tout cela, Il affirme bien qu'Il le fait « pour la gloire de son Père, *pro gloria Dei !* » Aussi, quand Il va mourir, Il proteste solennellement de cet amour de bienveillance qu'Il a eu pour son Père : « J'ai accompli l'œuvre que vous m'aviez donnée, j'ai manifesté votre nom aux hommes » (Joann., xvii). Sa mort est son suprême effort pour sauver et sanctifier les âmes, lorsqu'Il gémit, mourant, son *consummatum est*, c'est comme s'Il disait : « J'ai fait tout ce que j'ai pu pour sauver les âmes et glorifier mon Père ! » Son Église, son Eucharistie, ses sacrements ne sont que l'écho, à travers

les siècles et l'espace, de ce *consummatum est.*

Voilà le second trait pratique de l'amour de Dieu dans le chrétien : le désir de la gloire de Dieu, le besoin de Lui donner quelque chose. Le divin Maître l'a noté en trois mots lorsque, à la demande des apôtres, Il leur apprit une prière : « Père... que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ». Où doit se porter le premier mouvement du cœur de l'homme? D'abord et avant tout, vers la gloire de Dieu ; cette gloire qui est dans la « sanctification de son nom », c'est-à-dire, dans le respect plein d'adoration et de louanges dont ce nom sera environné ; dans « l'arrivée de son règne », c'est-à-dire dans la domination de sa vérité dans les esprits, de sa pureté dans les âmes ; dans « l'accomplissement de sa volonté », c'est-à-dire dans la négation, l'antithèse du péché, qui est une insoumission, une révolte. C'était aussi le sens de la recommandation : « Cherchez d'abord le royaume des cieux et sa justice ; le reste vous sera donné comme par surcroît ».

Pour donner de l'amour de bienveillance, des lignes plus précises, disons qu'il se manifeste, chez le chrétien, par un double effort,

celui de sa propre sanctification, celui de la sanctification des autres. Ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur, Seigneur! qui entreront dans le ciel de l'amour, mais ceux qui font la volonté du Père, laquelle est pour notre sanctification : « *Hœc est voluntas Dei, sanctificatio vestra* ! » (I THE., IV, 3). Combien d'âmes ne sont point sincèrement préoccupées de leur avancement spirituel, de leur ascension vers l'idéal ! Elles n'aiment pas Dieu. Mais si elles l'aiment par cette première activité, elles passent naturellement à la seconde, elles ont du zèle pour les autres. Alors, au lieu de se cantonner dans un égoïsme commode, indifférentes aux tristesses de l'Église, aux obstacles opposés à son apostolat, elles se donnent, elles donnent leur temps, leur argent, leur quiétude, aux œuvres de défense ou d'attaque, qui font la vie moderne de l'Épouse du Christ.

Ensuite de ces deux dispositions de complaisance et de bienveillance, vient enfin une troisième attitude qui est comme l'achèvement, le but ultime, la perfection plénière de l'amour. Jésus, parce qu'Il l'aimait, voulait tout ce que voulait son Père, à tel point qu'Il le préférait à tout, voulait le faire dominer en tout, s'abandonnant à sa conduite avec une docilité de vic-

time. C'est toute sa vie. Mais il importe de ne pas oublier le *volontaire* de cette docilité de victime. « Il s'est offert parce qu'Il l'a voulu » (Is., LIII, 7). A Gethsémani, lorsqu'Il lutte contre le fantôme effrayant de sa Passion, c'est encore librement qu'Il s'abandonne. Enfin au calvaire, avant de rendre son dernier souffle, Il affirme la permanence de cet abandon : « Je remets mon âme entre vos mains ! » Qu'est-ce cela ? Pour que son Père domine sur toute créature, Jésus prend pour Lui l'oubli, le mépris, l'indifférence. Pour donner à son Père tout ce qui peut lui être donné, le Sauveur se laisse comme anéantir par l'acte de l'adoration plénière et constante à laquelle Il était destiné éternellement. Préférence, conformité, tels sont les deux termes qu'emploie l'École pour noter ce dernier progrès. C'est une consommation, l'absorption de l'être aimant par l'être aimé. Dans l'éternité c'est pour l'âme humaine bonheur et gloire ; ici-bas, ce lui est une souffrance perpétuelle : souffrance de se sentir encore prise par quelque point, souffrance pour se détacher sans cesse et universellement, mais souffrance aimée, invinciblement voulue.

Sous l'action de cette souffrance, le chrétien qui a l'Esprit de Jésus, arrive à se fusionner

pour ainsi dire avec Dieu, lequel devient la vie de sa vie. Que ce Dieu exige le sacrifice, qu'Il donne la joie, Il entend la même réponse : « Pourvu que Vous soyez satisfait, ô mon Père, il suffit. C'est Vous que je veux, c'est à Vous que je m'abandonne, c'est en Vous que je disparais comme, le soir venu, le rayon de soleil paraît se renfermer dans l'astre qui l'envoie ».

— Foi, Espérance, Charité, tels sont les développements dans l'âme du chrétien, de l'esprit intérieur, intime, de Notre Seigneur. Ce sont les trois vertus dont le baptême dépose, dans l'âme qu'il régénère, le germe puissant ; la volonté de l'homme correspondant à la grâce doit en aider sans cesse le développement et par là se grandit, s'élève, se rapproche de Dieu son centre et sa vie, l'homme nouveau, le chrétien. De ce rapprochement de Dieu opéré dans l'âme chrétienne par ces vertus, leur vient leur nom de théologales : *Théos, Dieu — Logos, parole.*

Mais il nous faut étudier maintenant le rayonnement extérieur de la vie intérieure et, s'impose à nos méditations, le développement de la vie surnaturelle par la participation aux mystères de Jésus-Christ qui ont fait la trame de sa vie extérieure.

Article II. — Esprit des mystères.

La vie intime de Notre Seigneur Jésus-Christ a eu sa manifestation extérieure, en différents états de vie qu'on appelle *mystères*. Remarquons, en passant, cette appellation de *mystères* : elle s'applique seulement aux gestes du Christ ou à ceux de la Très Sainte Vierge unie à Lui. Le Christ étant l'Homme-Dieu, tout ce qui est de lui possède quelque chose d'infini, comme dit saint Thomas : *aliquid infiniti*, donc de mystérieux, dépassant sans fin les limites des concepts humains. On ne dira pas de même des circonstances de la vie d'un saint, ses actions d'éclat, son martyre, sa mort. Quelque héroïque, quelque génial que soit un homme, il reste un homme, ne débordant point les puissances de l'homme.

Or, ces mystères de Jésus forment, dans le sens de sa grande vocation de Rédempteur, un progrès auquel doit correspondre l'âme du chrétien, puisqu'elle doit faire vivre tout Jésus en elle. Aussi bien, ils sont une lumière et une force. Une lumière marquant l'attitude à avoir, la marche à suivre. Une force parce que chacun d'eux produit une grâce. Nous disons *produit*



et non pas *produisit*, bien que, selon le temps ils soient déjà vécus et que Notre Seigneur ne les vit plus réellement. La raison en est qu'ils n'étaient pas dans le Christ des états transitoires. Ils se surajoutaient en Lui, formant un tout parfait, qu'Il a toujours vécu en entier, qu'Il vit toujours de même, en demeurant dans son Église. Celle-ci fait mémoire, en des solennités spéciales, de chacun de ces mystères : et ces jours-là, une grâce très particulière, correspondante, est produite dans l'âme qui s'y incline : Noël apporte une grâce de détachement, d'innocence; Pâques apporte une grâce de pureté, de force, etc. : ce sont là des grâces réelles, vitales, actives.

Ajoutons que, dans ces mystères variés, Notre Seigneur a voulu s'adapter à chaque âme. Toutes doivent, sans doute, se laisser façonner par l'esprit de tous les mystères afin que, selon les expressions de saint Paul, « le Christ soit formé en elles, — qu'elles atteignent la plénitude de l'âge ». Mais suivant son tempérament, chacune peut avoir un attrait personnel, s'attacher plus directement à un mystère. Ce saint marque toute sa vie une dévotion ardente pour le mystère de la sainte Enfance, il a l'esprit de l'enfance, simple, humble, ai-

mable ; ce saint est, au contraire, saisi par la Passion, il a au plus haut point une physionomie austère, une existence mortifiée ; cependant, tous deux reçoivent le fruit de tous les mystères et y correspondent, bien que chacun d'eux reflète, providentiellement, un trait distinct du visage du Maître.

On peut réduire à six principaux, les mystères nombreux qui font la vie du Christ : l'Incarnation, le Crucifiement, la Mort, la Sépulture, la Résurrection et l'Ascension. Dès l'abord, un regard général sur ces mystères montre le premier formant l'être humain du Verbe, les trois suivants aboutissant progressivement à l'anéantissement de cet être humain, le cinquième opérant sa transfiguration victorieuse, le sixième sa consommation dans la gloire, sa divinisation éternelle. L'être chrétien de l'âme étant créé, cette âme passera par trois voies successives, préparation de la vie, exercice actif de la vie, consommation définitive de la vie, trois étapes appelées : voie purgative, voie illuminative, voie unitive. Arrêtons-nous sur chacun de ces points.

§ 1. — L'INCARNATION ET SA GRACE DE VIE CHRÉTIENNE.

Ce premier grand mystère nous donne comme une synthèse magnifique de toute la vie chrétienne. Ce que nous avons fait entrevoir de cette vie, en effet, n'a été qu'une contemplation du Christ, et ce Dieu-Homme nous a bien paru déjà comme le modèle et la source de la vie.

Deux considérations s'imposent en présence de l'Incarnation : la disparition de la *personnalité* humaine, l'élévation de la *nature* humaine.

Le mystère consiste dans l'union de deux natures en une seule personne. Le plus fort domine le plus faible, la lumière du soleil levant engloutit les pâles clartés des étoiles qui, pourtant, demeurent au zénith. Par l'union hypostatique, l'union la plus étroite de la nature divine avec la nature humaine, la personnalité du Verbe a absorbé la personnalité humaine, à tel point que, en Notre Seigneur, jamais l'humanité n'a existé à l'état de personne humaine. Cette personnalité a été complètement sacrifiée, totalement remplacée par la personnalité divine. La nature humaine avait toutes ses puis-

sances, toutes ses facultés ; elle n'a jamais constitué une personne pouvant s'imputer ses actes humains. Toutes les actions de Jésus-Christ furent attribuées au Verbe, furent actions humaines d'une personne divine. D'où nous concluons que dans le Christ, l'humanité étant dépouillée de sa personnalité, était par le fait même privée de tout ce qui lui était naturellement le plus intrinsèque, de ses actes eux-mêmes ; par suite elle subit l'abaissement le plus considérable qu'on puisse imaginer.

Mais en regard et d'ailleurs, l'élévation la plus haute.

Cette absorption de l'humain par le divin en Notre Seigneur, a bien été un acte de la Toute-Puissance de Dieu, pourtant, sans enlever à l'âme humaine du Christ sa liberté essentielle. Dès le premier instant de sa conception cette âme a eu conscience de ce qui s'opérait dans l'être qu'elle animait, elle a connu tout l'abaissement de son humanité, le dépouillement absolu de sa personnalité, sacrifices qu'elle a consentis à la personnalité divine. Volontairement, elle a accepté que ce qui procéderait d'elle serait attribué au Verbe qui en Jésus-Christ agissait à la fois comme Dieu et comme homme en vertu de sa double nature. De cette

sujétion libre de l'âme de Jésus, nous avons la preuve dans les protestations de soumission que les prophètes mettent sur ses lèvres, à son entrée dans le monde, protestations dont Il fait Lui-même, comme le refrain de sa vie : « Je suis venu pour faire votre volonté ! » En Dieu il n'y a pas dualisme, Dieu n'a pas à obéir à Dieu ; c'est donc bien l'âme humaine qui veut ce que veut la Personne divine.

Aussi bien, en retour de ce dépouillement incomparable, l'humanité du Christ est royalement récompensée. Car, de même qu'elle donne tous ses actes à la personne du Verbe, le Verbe la fait communier à ses activités divines, elle a part à sa dignité infinie. Un acte de Jésus est bien un acte humain, un acte d'âme humaine, c'est en même temps un acte divin, un acte de la seconde personne de la sainte Trinité. Ainsi, la conséquence de l'abaissement le plus grand est le plus sublime degré d'élévation.

La lumière rayonnée dans l'âme chrétienne par le mystère de l'Incarnation est maintenant très nette, comme aussi très distincte, la grâce communiquée.

Dieu veut s'unir à chacun de nous, non pas en supprimant nos personnalités à tel point que nous ne ferions tous qu'une personne avec

Lui. C'était là une erreur d'anciens philosophes; elle est, du moins, la preuve que dans le cœur de l'homme, la tendance à s'unir à son Créateur est naturelle et profonde.

Mais, dans son Christ, Dieu a placé le lien de notre union avec Lui. Il l'a fait le chef d'un grand corps mystique dont nos âmes sont les membres. C'est l'Esprit de Jésus-Christ qui est le nœud de cette union. Penser, aimer, agir comme Notre Seigneur, c'est le mode providentiel de divinisation de notre être ; Lui-même l'a dit : « Personne ne va au Père que par Moi ! »

Nous savons que cet Esprit de Jésus-Christ est l'ennemi, l'opposé de l'esprit de la chair, c'est-à-dire, du naturalisme, du sensualisme, de ce qui nous est instinctif. Renonçons à tout cela, renonçons-nous nous-mêmes; à proportion que nous nous dépouillerons de notre propre vie, viendra en nous la vie de Notre Seigneur. Il deviendra l'informateur de notre âme. Par Lui nos actes seront surnaturels, auront une valeur divine. La grâce, en effet, qui est le don de Lui-même, élève, ou mieux, surélève nos puissances, de telle façon que lorsqu'elles sont en œuvre, dans et par cette grâce, leur acte dépasse de façon incalculable, en hauteur, en

profondeur, leur acte naturel. C'est le grandissement, la divinisation progressive de l'homme.

Dans le détail, l'intelligence de cette participation à l'esprit de l'Incarnation suppose que le chrétien parcourt deux itinéraires de perfection : l'un négatif, l'autre positif. Le renoncement humain fait le premier, l'information divine fait le second.

L'itinéraire *négatif* marque quatre étapes qu'une analyse psychologique précise montre logiquement nécessaires. Il faut en effet : 1° se dompter en vue de plaire à Jésus ; 2° se libérer pour pouvoir être à Lui ; 3° se donner pour être possédé ; 4° s'oublier pour être transformé.

On se dompte, en dominant ses passions, en les faisant rentrer dans l'ordre. On se libère, en brisant les attaches des sens, du cœur, de la volonté. On se donne en se dévouant à Dieu et aux âmes. On s'oublie, en se faisant tout à tous sans vues personnelles, sans retour sur ce don de soi. Et c'est chose remarquable qu'on ne s'oublie que dans la mesure où l'on se donne ; qu'on ne se donne que dans la mesure où l'on se libère ; qu'on ne se libère que dans la mesure exacte où l'on se dompte. Tout s'enchaîne, tout se tient dans ce difficile travail de la destruction du moi. Peu de chrétiens s'y donnent pleine-

ment : ils trouvent plus facile de contempler et de copier le Christ dans certains états extérieurs de sa vie mortelle. On partage volontiers ses sueurs, ses travaux, ses larmes, ses prédications; mais sa vie intérieure, le *dedans* du Christ : *interiorem hominem*, c'est un abîme sur le bord duquel peu s'avancent, Jésus y est presque comme en un désert.

Que l'âme prenne courage, qu'elle franchisse le premier itinéraire de perfection, le second, *positif*, la saisira et par quatre nouvelles étapes la fera communier au côté glorieux du mystère de l'Incarnation. Ce sera la prise de possession par Jésus, de ses pensées, de ses désirs, de ses sentiments, de ses amours ; cette transfiguration où le renoncement apparaît comme la suprême glorification de l'homme et que nous avons comprise déjà en méditant l'*Esprit intime*.

Voilà bien le fruit du premier mystère : disposition d'abaissement, d'immolation, et, en même temps, inoculation du grand, du sublime, du divin dans la vie.

Quelle splendeur que l'Homme-Dieu, quels contrastes saisissants et adorables en Lui : le comble de la bassesse, le suprême de la grandeur ! Quelle splendeur que le chrétien, quels

mêmes contrastes saisissants en lui, de bassesse et de grandeur ! Il nous est bon de nous regarder dans cet angle de vision et de répéter le mot de saint Paul : « Contemplons les choses qui ne se voient pas ! » (II Cor., iv, 18).

§ 2. — VOIE PURGATIVE

(Les mystères du Crucifiement, de la Mort, de la Sépulture).

L'âme devenue chrétienne par le saint baptême et purifiée de la tache originelle, conserve néanmoins en elle-même, l'affaiblissement causé par cette blessure primordiale. Les tentations l'assaillent et trop souvent, hélas ! la font tomber. Une chute en amène une autre, et se crée ainsi dans la pauvre âme, un état lourd, maladif, duquel il lui faut s'affranchir pour, autant que faire se peut ici-bas, assurer sa vie. L'effort en ce sens constitue la voie purgative ; c'est le premier pas en avant. Beaucoup de chrétiens baptisés ne le font même pas et demeurent « assis dans les ombres de la mort : *qui in tenebris et in umbra mortis sedent* ». Mais beaucoup aussi y tâchent et c'est l'œuvre de la bonne volonté, déterminée à rester bonne volonté, prélude de la paix.

Cette voie purgative est symbolisée par trois mystères qui en méritent la grâce : *le Crucifiement, la Mort, la Sépulture.*

A) *Le Crucifiement.* — Ce mystère a eu son achèvement complet, au Calvaire, sur la croix, mais on peut dire qu'il est fait par toute la Passion ; l'agonie, la sueur de sang, la flagellation, le couronnement d'épines, le portement de croix, le préparent et en sont parties intégrantes. Notre Seigneur y souffre beaucoup dans son corps et dans son âme. Il éprouve des brisements physiques qui répugnent, naturellement, à son appétit sensitif, lequel ne les voudrait pas : « Il a eu toutes les tentations pour être semblable à nous, dit saint Paul, mais sans le péché ». Il ressent aussi des douleurs morales vis-à-vis desquelles sa volonté sent quelque hésitation, c'est la souffrance de son âme tremblante, suppliante, à Gethsémani. Bien que tout son être humain fût fixé en Dieu, Il a permis les agitations, les troubles, les effarements, l'apôtre nous en donne la raison. « O mon Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne !... » Ce n'est là qu'une velléité, car, immédiatement Il se reprend et ajoute : « Cependant, pas ma volonté, que la vôtre se fasse ! »

Quel mystère encourageant que celui-là, quelle grâce consolante que la sienne !

C'est la figure de l'âme qui vit encore à elle-même et qui pourtant, par une décision éclairée, s'est, pour ainsi dire, enchaînée, clouée à la croix de la vertu, de la vie chrétienne. Comme elle n'est pas complètement morte, comme elle n'a pas anéanti ses puissances de jouir, ses passions mauvaises, les objets créés l'impressionnent, les biens du monde l'attirent, les plaisirs des sens la fascinent. Elle a des heures rêveuses, langoureuses où elle se dit : « Si je faisais comme d'autres, si je prenais de la joie, si j'usais de la vie !... » C'est un regard en arrière, ce n'est point un pas en arrière. Comme pour Jésus, il y a velléité, non pas volonté. Parce que sa volonté ne s'est point livrée au radicalisme du sacrifice, elle semble hésitante : demeurant libre, elle pourrait mal faire encore ; il y a en elle dislocation douloureuse, elle peine, elle tremble. Si elle brise les liens qui, sanglants, la tiennent à l'Esprit de Jésus-Christ, elle devient l'esclave du péché. Mais non, il n'en sera pas ainsi ; elle souffre : eh bien ! elle souffrira encore, ne fera pas machine arrière. L'Esprit saint vient à son secours, l'aide à renoncer à tous ses désirs, à

s'anéantir, à se détruire, calmant en elle-même tous les soulèvements, se pacifiant parce que s'immolant au bon plaisir de Dieu.

Et c'est ainsi que la grâce du crucifiement rassure. Sentir la nature humaine, vivre, palpiter, être bouleversée par la tentation, c'est fatal. Gardons la paix : le Maître est là et si nous persévérons à lui crier comme les apôtres sur le lac de Génésareth, pendant la tempête : « Sauvons-nous, nous périssons ! » Il finira par se lever, commandera aux flots, et il se fera un grand calme : « *Tranquillitas magna* ».

B) *La Mort.* — La tranquillité, le calme sont complets sur le cadavre. Une fois mort, Notre Seigneur ne sentit plus rien. Longin put bien lui percer le côté avec sa lance, on put bien arracher les clous qui le tenaient fixé au bois de la croix, L'en descendre, Le porter ici et là, L'ensevelir, L'enfermer dans le sépulcre au milieu d'une atmosphère asphyxiante d'aromates et de parfums, Il y était insensible. L'extérieur est agité, l'intime ne l'est pas, il n'y a plus d'impressions.

La grâce du mystère de la Mort du Sauveur, crée dans l'âme, qui y correspond, un état que précise ainsi M. Olier [1] : « C'est un état où le

1. Catéchisme, 1re partie, leçon XXII.

cœur ne peut être ému en son fond : et quoique le monde lui montre ses beautés, ses honneurs, ses richesses, c'est tout de même que s'il les offrait à un mort, qui demeure sans mouvement et sans désir, insensible à tout ce qui se présente ».

« Le chrétien, dans l'état de mort intérieure, quoi que ses sens lui montrent, quoi que les malignités du monde lui suscitent, est intérieurement inébranlable à tout : il peut être agité au dehors pendant qu'il est en vie, mais toujours il est en paix au dedans ; il demeure insensible à tout, et n'en fait non plus de cas que si tout n'était rien, parce qu'il est mort en Notre Seigneur ».

« Une âme qui est morte intérieurement, peut bien recevoir des attaques des choses extérieures et être ébranlée au dehors ; mais au dedans d'elle-même, elle demeure sans mouvement pour tout ce qui se présente : parce qu'il n'y a plus, en elle, aucune vie pour le monde, et que tout y est insensible aux choses vaines du siècle, à cause de la vie divine, qui absorbe ce qu'il y a de mortel en elle ».

Qu'on le comprenne bien. Cet état de mort spirituelle est la fixation de la volonté indépendante, dans la justice et la vertu. On peut

être agité par mille tentations, troublé par d'abominables imaginations, ennuyé par de multiples impressions : tout cela, c'est le bruit qui se fait en dehors de la maison. La paix subsiste parce qu'il y a sécurité de volonté. Celle-ci est donnée, c'est un fait acquis et rien ne la fera revenir.

On voit déjà un progrès sur la grâce du crucifiement ; dans celui-ci la volonté hésitait ; dans le mystère de la mort, elle n'hésite plus et le dernier pas va se faire.

C) La Sépulture. — Tant que le cadavre reste là, les mouvements de l'extérieur peuvent encore l'atteindre, on fait encore attention à lui. mais une fois qu'il est enseveli, c'est bien fini. Le passant foule la terre du cimetière, indifférent pour ceux qui dorment là, ou, s'il y pense, comme ils sont devenus ce « quelque chose qui n'a plus de nom dans aucune langue », il éprouve pour eux de la répulsion, du dégoût.

Notre Seigneur a voulu être enseveli, mis au tombeau. Il avait dit : « Si le grain de froment tombant en terre ne meurt pas, il demeure seul, mais s'il pourrit il rapporte beaucoup de fruit ». (JOANN., XII, 24). Il réalisait pour Lui-même cette prédiction mystérieuse, étant, au dire des Pères de l'Église, « le grain qui devait

être broyé : *granum mortificandum* ». Il fut broyé par sa Passion, et — sans en subir la corruption — mis au tombeau. Il nous méritait ainsi la grâce spéciale précieuse à laquelle saint Paul fait allusion dans son épître aux Colossiens, où il écrit (II, 12) : « Nous sommes ensevelis avec Lui par le baptême, dans la mort ».

L'âme qui participe à cette grâce est complètement indifférente aux vanités du monde qui ne l'atteignent même plus dans ses facultés sensibles. Il n'y a plus cette sorte d'attrait qui subsiste dans le crucifiement, plus cette agitation extérieure de l'état de mort, il n'y a plus rien. L'âme voit le monde comme ne le voyant pas. Les fêtes, les réjouissances ne lui procurent aucun plaisir, bien plutôt une sorte d'ennui. Elle est absorbée par autre chose. N'a-t-on même pas vu des saints arrivés à un tel degré de séparation des « choses qui se voient, *non contemplantibus nobis ea quæ videntur* », qu'ils ne se rendaieut pas compte de ce qui se passait autour d'eux ?

Le monde ne plaît pas à cette âme, mais, elle non plus ne plaît pas au monde. La vertu, sans doute, lui donne une beauté spéciale, une amabilité réelle ; cependant, ses aspirations sont trop idéales, comme la bouche parle de

l'abondance du cœur, ses conversations sont trop élevées, ses appréciations trop surnaturelles, ses attitudes trop recueillies, pour qu'elle ne soit pas ennuyeuse à ce monde fait de superficie et de frivolité : pour le mondain, est gêneur, le chrétien qui ne parle que de Dieu par tout son être.

La grâce de la sépulture met donc la volonté dans un état fixe et indépendant d'opposition au mal. Et l'on constate bien ainsi une gradation logique dans ces trois grâces successives qui constituent pour l'âme chrétienne participant à la vie de Jésus, la « Voie purgative ».

Remarquons pourtant que : gradation logique, ne veut point signifier que les états psychologiques d'une âme en progrès puissent ainsi se catégoriser et doivent s'enchaîner effectivement. L'âme grandit en détachement, cela va de soi ; dans quelle mesure, de quelle façon ? Sur ce point, rien d'absolu.

Remarquons encore, que la grâce de la sépulture n'atténue pas le mérite. L'âme ensevelie paraît n'avoir plus de lutte, semble arrivée à un état d'insensibilité qui lui épargne les combats de l'âme simplement crucifiée, laquelle, estimée plus valeureuse, devrait, sans doute, être appréciée davantage ? — Il faut bien

savoir que le mérite ne vient pas de la peine à surmonter une difficulté, mais du degré de charité avec lequel on agit. Or, dans le troisième état spécifié par le mystère de la sépulture de Notre-Seigneur, l'âme a une charité si forte, qu'elle absorbe tout autre sentiment. Le mérite est donc là, supérieur à celui des deux états précédents, où la charité, hésitante, imparfaite, laisse subsister les attraits, les désirs, les troubles dans la volonté.

§ 3. — VOIE ILLUMINATIVE

(*Le Mystère de la Résurrection*).

L'âme morte à elle-même, ayant acquis dans sa volonté une sorte d'indépendance à l'égard des créatures, n'en reste pas là. La mort ne produit rien et nous sommes, ne l'oublions pas, dans le développement de la vie ; celle-ci est une activité grandissante. Aussi bien, ensuite du premier stade, s'en présente un second, de lumière et de force, où s'engage nécessairement le chrétien. Dans son épître aux Romains (VI, 4), saint Paul indique la succession de ces deux états d'âme « Nous avons été ensevelis avec Lui par le baptême en sa mort, afin que,

comme le Christ est ressuscité d'entre les morts pour la gloire du Père, nous aussi, nous marchions dans une vie nouvelle. Si, en effet, nous avons été greffés sur lui, par la ressemblance de sa mort, nous le serons aussi par celle de sa résurrection ».

Cet ensevelissement, par le baptême et la mort du Christ, c'est la voie purgative, laquelle est bien, dans sa perfection, le résultat de la grâce du sacrement de la régénération. Il donne la vie chrétienne, cette vie est essentiellement une séparation des créatures, une mort aux jouissances qu'elles procurent et sur lesquelles on ne doit pas s'attarder, une sorte de disparition de l'humain qui se perdra dans le divin pour y être transformé. La cérémonie antique du baptême symbolisait ce résultat, par l'immersion totale du catéchumène.

C'est un premier pas, on ira plus loin. Notre Seigneur n'est pas resté définitivement dans le tombeau. Il y fut déposé, comme pour avoir le temps de prendre dans le sein de son Père céleste, une sève puissante de vie nouvelle : et trois jours après, Il la faisait éclater au grand jour par sa Résurrection.

Quelle était donc cette vie ?

Avant sa mort, Jésus-Christ vivait constam-

ment avec ses disciples et comme ses disciples; sans cesse les écoutant, leur répondant. Ils pouvaient L'approcher, s'appuyer à son bras, Lui parler cœur à cœur. Lui, comme eux, mangeait, buvait, dormait, avait, en un mot, une existence absolument humaine, avec ses exigences naturelles, ses manifestations sensibles.

Après la résurrection, c'est un changement absolu. D'abord, Jésus n'est plus, au milieu des siens, que par intermittence, puis, courtement, comme en passant, comme quelqu'un qui se résigne à une chose qu'il doit faire mais qui lui pèse. Ensuite, ses conversations sont toutes sentencieuses, ne traitent que de sujets divins, éternels ; Jésus ne mange plus, ne boit plus, ne dort plus ; s'il prend quelque nourriture devant les apôtres c'est pour leur prouver qu'il n'est pas un fantôme, mais son corps n'a plus de besoins, il est subtil, il n'a plus d'allures naturelles. Le Ressuscité a une attitude, découlant de son être nouveau, toute céleste, toute étrangère à ce qui est créé. Ainsi, Il ne permet plus à « sainte Madeleine, l'approche de sa personne. Il ne souffre plus ses saintes familiarités ; Il l'éloigne, parce que l'état de sainteté, dans lequel entre l'âme ressuscitée, porte

avec soi l'éloignement de toute créature visible »[1].

Cet état de vie ressuscitée du Sauveur est le modèle de la vie nouvelle dans laquelle doit entrer le chrétien après son ensevelissement dans la mort par le baptême. C'est dans cet ensevelissement qu'il a puisé la possibilité de mettre en sa conduite plus de divin, de s'élever au-dessus des obscurités d'en bas vers la lumière des sommets : il entre dans la *voie illuminative*.

L'apôtre en précise le programme pratique (Coloss., III, 1, 2, 3). « Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en haut, où Il demeure assis à la droite de Dieu ; affectionnez-vous aux choses d'en haut, et non à celles de la terre ».

Les choses d'en bas, ce sont les créatures, les biens tangibles, les biens sensibles, intellectuels, artistiques, moraux ; en tous, il peut y avoir immensément de bien ; il peut y avoir beaucoup de mal s'ils arrêtent l'élan de la volonté au lieu de l'aider, s'ils la font descendre au lieu de la pousser à monter. En toute hypothèse, ils renferment donc un danger. L'âme ressuscitée y échappe en se plaçant résolument

1. Cat. Olier, Ire Partie, leçon XXIV.

au-dessus d'eux et en s'attachant uniquement aux *choses d'en haut.*

Alors on ne la voit plus dans le monde que de loin en loin, quand elle ne peut pas n'y pas paraître. Elle use de lui plus en apparence qu'en réalité, d'abord pour ne point se singulariser : puis, parce qu'enfin, elle n'est pas encore débarrassée de son corps. Mais ses pensées, ses préoccupations se portent habituellement et comme par instinct, vers l'éternité, vers Dieu, vers l'adorable Trinité, joie, bonheur des élus avec lesquels elle s'entretient d'aspirations et de désirs : « *Nostra autem conversatio in cœlis est* » (Philip., iii, 20). Elle apprécie, elle juge, sur des bases uniquement surnaturelles, elle s'appuie sur des motifs de pure foi, elle aime par des attirances seulement divines. Cela crée en elle une habitude de vie très haute, calme et puissante. Comme plus on monte, plus on s'approche de la lumière, on a très justement appelé l'état de cette âme « voie illuminative ». Ce mot ne signifie pas que l'âme ressuscitée soit à l'abri de l'épreuve des ténèbres et des obscurités ; il indique seulement, et c'est beaucoup, que ladite âme n'hésite plus dans ses convictions raisonnées, ne fléchit plus dans ses actes de volonté libre ; elle peut dire à l'épreuve,

à la tentation, à la souffrance, à la joie, avec une quiétude triomphante : « C'est fait, vous ne pouvez plus rien : *noli me tangere !* »

§ 4. — VOIE UNITIVE

(*Le mystère de l'Ascension*).

Il semblerait, en réfléchissant à la perfection de l'état de l'âme ressuscitée, qu'elle ne puisse atteindre plus haut. Nous ne sommes pourtant que dans le progrès, nous ne touchons pas la consommation. Notre Seigneur n'a pas terminé ses mystères à sa Résurrection, il est monté visiblement au ciel où Il a disparu pour jamais ; son Ascension est le faîte de son progrès visible, et Il y a mis pour le chrétien une lumière et une grâce de perfection achevée.

En étudiant de près les effets produits dans le Christ par son Ascension, nous comprendrons facilement qu'Il y ait trouvé, ou mieux, manifesté la plénitude de la vie, et en même temps nous saisirons toute la portée de la grâce qu'en reçoit l'âme chrétienne.

On peut réduire à trois principaux ces effets de l'Ascension et M. Olier les indique sommairement au début de sa 25e leçon : « Qu'est-ce

donc que l'état et la grâce du saint mystère de l'Ascension ? — C'est un état parfait de consommation en Dieu, un état de triomphe et de gloire achevée, un état où il ne paraît plus rien d'infirme ».

1° « Un état parfait de consommation en Dieu ». Après sa Résurrection, le Christ conservait encore, si l'on peut dire, quelque infirmité, ou quelque apparence d'infirmité. Il semblait parfois se dépouiller de sa gloire, de sa lumineuse ressemblance avec son Père. Il rendait encore son humanité palpable : « Mets ton doigt dans la plaie de mes mains, dans la plaie de mes pieds ; mets ta main dans mon côté ouvert par la lance... » Il la rendait visible. « Regardez, un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai ». — Mais après l'Ascension c'est fini. Etant entré dans la splendeur de Dieu son Père, Il y demeure caché, Il ne tombe plus sous nos sens. Bien qu'Il conserve les qualités de sa nature humaine, Il ne les assujettit plus aux conditions de notre infirmité. Ce ne sera qu'au jour du jugement, à la fin du monde, que nous verrons, selon sa prédiction, le Fils de l'Homme apparaître dans les nuées et venant juger les nations.

L'âme qui reçoit la grâce du mystère de

l'Ascension, vit complètement et définitivement séparée des créatures, elle est consommée en Dieu, absorbée en Dieu, unie à Dieu : « *Voie unitive* ». Habituellement, le cloître l'abrite, il lui est un impérieux besoin. Ou si, par impossible, elle ne peut s'y enfuir pour se cacher au regard des hommes, elle organise sa vie de telle sorte que le monde ne s'aperçoit plus de son existence. Elle n'y regarde plus rien, n'y voit plus rien, n'y saisit, n'y comprend plus rien. Et l'on rencontre de ces âmes tellement perdues en Dieu, que cet état se manifeste sensiblement par les extases, les élévations, les ravissements. Elles ne sont plus de la terre, elles sont du ciel ; elles ne s'appuient plus ici-bas, leur ascension est faite par anticipation, là-haut.

Ces manifestations extérieures sont une rareté, une exception, compatible seulement avec une humilité profonde, permise par Dieu pour un but de zèle, d'édification. Mais *l'union* à Dieu n'est pas une impossibilité, et toute âme vraiment religieuse peut et doit y prétendre. Se cacher aux hommes, n'être vu que de Dieu : quel doux et bon programme !

2° « Un état de triomphe et de gloire achevée ». Le second effet produit, en Notre Seigneur Jésus-Christ, par son Ascension, fut la

glorification complète de son humanité. La gloire ! Il en avait la vision depuis le premier instant de son être humain, mais l'effet en était suspendu pour son humanité : Lui-même avait dit : « Il faut que le Christ souffre et qu'ainsi Il entre dans sa gloire ». Aussi, que de faiblesse dans ce petit enfant de Bethléem avec sa chair passible, mortelle. Il a un corps semblable à celui des autres hommes, bien indigne d'un Dieu. Quand, au cours de sa vie, il laisse transparaître un peu cette gloire, l'œil humain n'en peut soutenir l'éclat et sur le Thabor, Pierre, Jacques et Jean tombent, éblouis, la face contre terre. Ce n'est qu'un éclair, et reviennent immédiatement l'obscurité, l'infirmité. Mais dans le sépulcre, Il a abandonné toutes les faiblesses de sa vie mortelle, sa gloire n'a plus d'obstacle, son humanité est transfigurée, s'Il la voile telle quelle aux yeux des apôtres, c'est que, pour ceux-ci n'est point venue encore l'heure de jouir de sa contemplation. Quant à elle, une fois au ciel, c'est l'éternel rayonnement : délices du Père, joie des anges, bonheur des saints. Il faut lire ce qu'en décrit saint Jean dans l'apocalypse. Sans doute, elle est identique à elle-même, elle porte la trace des blessures, les vestiges des plaies, mais tout

cela avec absence, impossibilité de pleurs, de douleurs, et dans un appareil si fulgurant, si éclatant, que l'apôtre bien-aimé, lui qui avait reposé sur le Cœur du Maître, tombe anéanti, comme naguère sur le Thabor, par sa vision lointaine.

L'âme unie à Dieu est comme divinisée. L'Église le chante dans la Préface de la solennité de l'Ascension. « Il a été élevé au ciel afin de nous rendre participants de sa divinité : *est elevatus in cœlum ut nos divinitatis suœ tribueret esse participes* ». Il n'y a rien, dans toute la création, de beau comme l'âme transformée par la grâce, par l'union intime avec Dieu : rendue intérieurement conforme et entièrement semblable à Dieu, et, comme disent les saints, *déiforme*, elle est toute ardente de l'amour, toute lumineuse de la clarté de Dieu. Précédemment, elle était, sans doute, très surnaturelle, mais cependant de loin en loin, on percevait du naturel dans ses actes, bien que toujours bons en soi. Maintenant c'est différent : rien, absolument rien n'est naturel et le moindre mouvement est divin parce que fait en union intime avec Dieu. C'est l'état des saints sur la terre, l'état surtout de notre admirable mère, la Très Sainte Vierge, elle le sentait

elle le chantait en son cantique : « *Magnificat* ! Mon esprit est ravi de joie en Dieu ! ».

Tendons là. L'idéal n'est pas trop élevé, il n'y a d'ailleurs qu'un moyen, et très sûr, de l'atteindre : être petit, humble, oublieux de soi : « Père, je vous rends grâces, de ce que vous avez caché ces choses aux superbes et que vous les avez révélées aux humbles ».

3° Enfin. « Un état où il ne paraît plus rien d'infirme ». Où, au contraire, se manifeste toute la force, toute la fécondité du Christ.

Durant sa vie mortelle, sa toute-puissance était enchaînée par sa volonté d'être humilié ; Il réservait, pour après sa mort et sa Résurrection, le triomphe de ses droits divins, l'éclosion de son apostolat. Il disait : « Quand je serai élevé de terre j'attirerai tout à moi. Il vous est expédient que je m'en aille, si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne vous sera pas donné. C'est moi qui vous l'enverrai et Il vous apprendra tout ». Le fait est visible, constatable. Avant l'Ascension, les apôtres, fondement de l'Église, sont timides, impuissants ; entre leurs mains de trembleurs et de déserteurs — on les avait vus à l'œuvre à l'heure de la Passion — les destinées du Royaume étaient finies. Mais après l'Ascension, le Maître qui les a formés, affirme son Être

invincible ; Il leur envoie son Esprit et ils sont transformés, et ils sont inébranlables, et ils sont martyrs et l'œuvre de Jésus-Christ s'épanouit vigoureuse, opulente, défiant les siècles.

L'âme unie à Dieu, devient puissante, divinement puissante. Quelle n'est pas l'efficacité de la prière d'un saint ! Quel n'est pas le pouvoir dominateur d'un thaumaturge !

Au début de sa création, l'homme avait des droits immenses sur les êtres qui l'entouraient, il commandait en souverain aux éléments et aux animaux les plus redoutables : Dieu lui avait confié cette domination en connexion de son innocence. Celle-ci étant perdue, celle-là disparaissait fatalement. Mais, un homme s'élevant de plus en plus dans la pureté de son cœur, se grandissant dans l'amour, s'unissant à Dieu le plus intimement possible, recouvre cette innocence première et le Créateur semble lui redonner en même temps la royauté primitive qui était selon ses desseins miséricordieux.

La grâce d'union que donne à l'âme la participation à l'esprit du mystère de l'Ascension est donc la suprême glorification de l'âme ici-bas. C'est un sommet auquel peu de chrétiens arrivent mais auquel tous doivent prétendre.

Être un saint est la vocation universelle. Peu importent les chemins suivis, diversifiés par les vocations multiples, le but est identique pour tous. Le saint c'est le chrétien parfait, et le chrétien parfait est celui en qui le nouvel Adam a pris la place du premier, a transfiguré toutes les facultés, transformé toutes les énergies, transfusant, pour ainsi dire, son être dans un être ; le saint pour tout dire c'est « Jésus vivant dans le chrétien ! »

Nous terminons là notre première partie « *Principe de la vie surnaturelle* », il nous faut maintenant aborder la seconde, « *Pratique de la vie surnaturelle* », que l'Esprit du Christ « qui enseigne tout » nous y conduise avec clarté, avec douceur, avec force.

DEUXIÈME PARTIE

PRATIQUE DE LA VIE SURNATURELLE.

La discussion du « Principe » nous a montré, dans notre première partie, ce que c'est que la *Vie chrétienne* ; à savoir, Jésus qui vit de sa vie dans une âme, qui élève cette âme, en lui communiquant son Esprit, la transforme en lui donnant l'impulsion de ses vertus, notamment de sa pauvreté, de sa chasteté, de son humilité. Après le « Principe », l'étude de la « Pratique » s'impose, mais il est nécessaire de s'entendre sur le mot. L'activité de la vie se manifeste par des actes, la vie chrétienne produit donc des œuvres de vertus chrétiennes, et « pratique » de cette vie pourrait précisément signifier le fonctionnement desdites vertus. Il en faudrait faire alors, un traité complet ; c'est un point

de vue spécial qui n'entre pas dans notre cadre. « Pratique », pour nous, veut dire, moyen d'obtenir et de conserver la vie chrétienne : non pas l'acte de la vertu, mais ce qui le rendra possible, ce qui produira l'énergie préalable.

Or, c'est chose merveilleuse que le tout absolu de Dieu, le tout absolu de Notre Seigneur Jésus-Christ. Il s'agit d'aller à Lui ; la fin devient moyen. Nous n'irons à Lui que par Lui. Saint Paul nous dit en effet : « C'est Dieu qui nous fait vouloir et accomplir « *Deus operatur in nobis et velle, et perficere* » (Philip., ii, 13) et le Maître nous avertit que : « personne ne va au Père que par Lui » (Joann., xiv, 6). Toute la question se réduit donc à aller à Notre Seigneur et pour cela, deux grands moyens indiqués par Lui-même, commentés par la vie de l'Église et l'enseignement des saints : la Prière, rapprochement spirituel ; la communion, rapprochement réel bien que mystérieux. D'où les deux chapitres de cette seconde partie.

CHAPITRE PREMIER

LA PRIÈRE.

Il semble superflu d'insister sur la nécessité de la Prière : quiconque a lu l'Évangile, sait avec quelle insistance Jésus revient sur ce sujet ; soit par des ordres formels : « *Il faut* prier sans cesse et ne point se lasser », soit par des comparaisons : « Cherchez, vous trouverez ; frappez, l'on vous ouvrira ; demandez, vous recevrez ». Mais ce qui n'est point superflu, c'est de faire remarquer le but de vie chrétienne qu'Il marque à la prière. Le chrétien est celui qui vit de l'Esprit. Notre Seigneur, après avoir appris aux apôtres la prière vocale par excellence, le *Pater*, après avoir, en la parabole du voyageur, qui arrive la nuit affamé et demande du pain à son ami, noté les dispositions dans lesquelles ils doivent la réciter,

termine son beau discours que rapporte saint Luc au chap. XI (1-13) par ces mots : « Votre Père céleste donnera l'*Esprit bon* à ceux qui le lui demanderont ». C'est bien aussi la même indication du but de la prière, dans l'obtention de l'esprit chrétien, qu'Il notifie à nos âmes par toutes les demandes du *Pater*. *Sanctificetur nomen tuum*, le nom de Dieu est saint par lui-même ; prier pour qu'il le soit, c'est prier pour qu'il soit tenu comme saint, respecté par nous, que nous ayons la même pensée, le même Esprit que Dieu. *Adveniat regnum tuum*, le règne de Dieu s'opère en nous par le triomphe de son Esprit sur notre intelligence, c'est la foi, base de tout. *Fiat voluntas tua*, nous savons par le Christ que la volonté de Dieu est notre sanctification, nous dirions aussi bien, notre christianisation. *Panem nostrum quotidianum*, nous savons que le pain quotidien est le pain de l'âme, le pain qui donne la vie éternelle. *Dimitte nobis debita nostra* : le péché seul est un obstacle à la vie divine en nous. *Sicut et nos dimittimus*, l'Esprit de Dieu est un Esprit de bonté, de pardon : « Soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux » (Luc., VI, 36). *Et ne nos inducas in tentationem*, rien à redouter autant que les suggestions de

l'esprit mauvais à l'encontre des inspirations de l'Esprit bon.

C'est donc bien net, la loi de la prière s'impose, sans qu'on se laisse arrêter par l'objection : Dieu sait tout, Dieu sait mes besoins, pourquoi Lui en faire l'exposé ? — Il le veut et c'est tout. D'ailleurs n'est-ce pas raisonnable et Dieu est raisonnable dans ses rapports avec l'homme, Il s'adapte à lui. L'homme riche n'impose pas ses dons à un pauvre, quelque misérable qu'il sache celui-ci ; il attendra une main qui se tende, au moins un regard qui supplie, une sollicitation quelconque, et le pauvre trouve cela raisonnable et estimerait étrange qu'on lui impose une aumône dont pourtant il ne peut se passer.

La loi de la prière est raisonnable et les conditions d'humilité et de confiance que le chap. XI de saint Luc nous rapporte, ne le sont pas moins.

« Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles » (JAC., IV, 6). Le pauvre ne demande pas avec hauteur. En face de Dieu nous avons d'ailleurs un double motif d'avoir des sentiments de honte et de confusion, le premier est le souvenir de nos péchés qui nous ont parfois conduits très bas, et le Psalmiste

dit bïen à Dieu : « Vous n'êtes pas un Dieu qui aime l'iniquité » (v, 5). Saint Jean (xx, 31) nous rapporte la réflexion de l'aveugle-né guéri : « Nous savons que Dieu n'écoute pas les pécheurs ». Puis, ne serions-nous pas pécheurs que nous n'en aurions pas moins une incapacité complète de prier. La prière est un acte surnaturel et nous sommes, de nous-mêmes, de purs néants de grâce.

Aussi bien avons-nous besoin de nous appuyer sur la confiance qui naît du sentiment où nous devons être de l'intervention en notre prière de Jésus-Christ Lui-même.

Pour le comprendre, il importe de nous placer en face de cette économie de la Providence qui veut des médiations entre le Créateur et la créature. Le Christ est le médiateur né de Dieu à l'homme et de l'homme à Dieu : « Un seul Dieu, et un seul médiateur entre Dieu et l'homme, le Christ Jésus » (I Tim., ii, 5), médiateur non seulement de rédemption, mais encore de religion. Saint Paul qui nous dit que le Pontife est pris parmi les hommes, ajoute qu'il est établi pour les hommes dans *toutes les choses qui regardent Dieu*, afin *d'offrir les dons* et les sacrifices » (Hebr., v, 1, 2). Notre Seigneur est prêtre souverain, et la première

fonction du prêtre est de s'interposer entre le ciel et la terre par la prière : cet office de prière est tellement dans l'essence du sacerdoce, que saint Paul nous assure que Jésus le continue dans le ciel où il nous Le montre· « Toujours vivant afin d'intercéder pour nous — *semper vivens ad interpellandum pro nobis* » (Heb., vii, 25). Notre divin Maître se fait donc la prière de son Église et de chacun de ses membres ; quand une âme prie, son divin Esprit vient élever cette âme : « Vous avez reçu, enseigne toujours l'apôtre (Rom., viii, 15), l'Esprit d'adoption dans lequel vous criez : Salut ! ô Père ! » et nous lisons, quelques lignes plus loin (26), que cet « Esprit demande pour nous avec des gémissements inénarrables ». Parole mystérieuse et saisissante, signifiant — car l'Esprit Saint ne gémit pas — que prier en Lui et par Lui, a sur le Cœur de Dieu une puissance supérieure à celle de tous les pleurs et de toutes les lamentations.

Voilà une doctrine très sûre et très consolante. Très *sûre*, ce que nous avons dit le prouve et nous insisterons encore. En parlant de Jésus, nouvel Adam, le même saint Paul écrit (I Cor., xv, 45), « le dernier Adam a été fait esprit vivifiant ». Et ce Jésus qui nous vivifie a été

prophétisé : « Hostie de vocifération » (Ps. xxvi, 6). David, par ce mot, faisait allusion aux clameurs que poussaient, dans le temple, les animaux destinés aux sacrifices, et qui étaient la figure de Jésus sur la Croix et dans nos cœurs, là où Il prie, ici où Il continue à prier avec « profusion de larmes, et avec des cris puissants. — *Preces supplicationesque cum clamore valido et lacrymis offerens* » (Heb., v, 7).

Très *consolante*, car elle montre la tendresse du cœur de Jésus à notre égard et rassure nos prières hésitantes. Le grand secret du christianisme, le sujet magnifique de la confiance inébranlable des enfants de Dieu, consistent en ce que Jésus-Christ nous est tout en toutes choses.

Lui-même avait dit : « Ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, Il vous l'accordera » (Joann., xvi, 13). Aussi bien, l'Église affirme solennellement dans ses prières, qu'elle ne se sépare jamais de son divin Époux, le grand suppliant, le priant victorieux, et elle n'adresse pas un vœu au ciel sans lui donner comme motif dernier d'être écoutée favorablement, cette clausule sublime et suprême : *per Christum Dominum nostrum !*

Nous avons établi que la prière obligatoire

est le cri de Jésus en notre âme, le gémissement de son Esprit. De là nous pouvons inférer que toute prière doit consister et consiste essentiellement dans l'union de notre âme à cet Esprit de Jésus.

Que demanderons-nous? — Nous ne savons pas. Sans doute nos besoins immédiats nous frappent et nous préoccupent : santé, fortune, réussite du travail, épanouissement du cœur, bonheur de ceux qui nous sont chers, et tout cela est légitime et tout cela est bon. Puis, progrès ou guérison de l'âme, vertu opposée à nos défauts, succès du zèle, et tout cela est légitime et tout cela est bon. Et quand nous n'obtenons pas ce pourquoi nous avons longuement et beaucoup prié, nous pensons n'avoir pas été entendus et concluons à l'inefficacité de la prière. En quoi, nous nous trompons étrangement. Dieu nous exauce toujours, mais comme un Père aimant, Il nous accorde *notre bien :* non pas celui que nous rêvons avec nos vues courtes et basses, qui s'arrêtent au relatif, au contingent, mais celui qu'Il rêve, Lui, la sagesse infinie, qui veut l'absolu, le nécessaire.

De cet absolu, de ce nécessaire, nous avons une idée dans le *Pater*, mais encore, une idée imprécise. Vouloir seulement la gloire de Dieu

est un principe très haut et très large, dans la lumière duquel il est malaisé de faire entrer avec équation tout ce qui est nous, de nous, à nous. Nous prions, par exemple, pendant un temps marqué, pour obtenir l'humilité, et il arrive que nous n'obtenons rien sur ce point, mais au contraire, nous tombons, semble-t-il, plus souvent que de coutume, sous les efforts de l'orgueil, inné en nous. Nous disons, *semble-t-il*, car il est bien probable que nous ne faisons pas plus de chutes que d'habitude, mais, attentifs sur ce point spécial, nous les remarquons mieux; quoique pourtant, il puisse arriver que le tentateur redouble ses coups là où se porte plus directement notre labeur. Mais enfin, c'est vrai, nous avons demandé pendant ce mois, l'humilité, et nous ne l'avons pas obtenue. La demande était bonne cependant?

Nous ne savons pas. Nous désirons l'humilité et les desseins de Dieu sont que, en ce moment, nous pratiquions plus directement la charité : « *Nescitis quid petatis*. Vous ne savez pas ce que vous demandez ». C'est toujours vrai. Dieu seul sait notre bien et ce bien doit seul faire l'objet de nos vœux. Ces personnes, dévotes ou non, qui dressent comme un programme de désirs à soumettre à la Toute-

Puissance divine, qui jugeraient tout perdu parce qu'elles n'ont pas énuméré une litanie sans fin d'intentions, mises dans une hiérarchie dictée par leurs affections, ont une idée enfantine de la prière.

Demandons une grâce bien circonstanciée, au ciel : temporelle ou surnaturelle, c'est dans l'ordre ; faisons célébrer des messes, des neuvaines pour cela, c'est dans l'ordre. Seulement, si nous n'obtenons pas, croyons que la prière a eu quand même son efficacité, non à notre manière, mais à la manière de Dieu ; nous demandions sans savoir. Alors, encore une fois, que demanderons-nous ? Saint Paul va nous éclairer avec une concision remarquable (Rom., VIII, 26, 29) : « L'esprit de Dieu soulage notre faiblesse ; *car nous ne savons pas ce que nous devons demander, ni la manière de le demander ;* mais c'est l'Esprit même qui demande pour nous, avec des gémissements ineffables. Dieu, qui sonde les cœurs, connaît ce que le Saint-Esprit désire, et sait qu'il ne demande rien que de *conforme à sa volonté* ». Voilà la lumière : notre bien, c'est la volonté de Dieu et l'Esprit saint en est le dépositaire. Ainsi nous n'avons qu'à nous unir à cet Esprit divin, Il suppléera à tout ce qui nous manque : science et puis-

sance. Cette union est facile d'ailleurs. Dieu est plus près de nous que nous ne l'imaginons. Il vit en nous, attiré qu'Il y est par un simple mouvement d'affection de notre part : « La charité de Dieu est répandue en vos cœurs par l'Esprit saint qui vous est donné ». (Rom., v, 5). La Sagesse (I, 2) nous recommande de « chercher Dieu en toute simplicité de cœur ». Notre Seigneur nous attend, les bras ouverts, pour faire nos œuvres ; bien plus, Il demeure en nous : « *Ego in vobis... Dilectio quâ dilexisti me in ipsis sit et ego in ipsis* » (Joann., xvii) pour être une hostie de louange. Il nous considère comme ses temples, pour glorifier Dieu sans cesse par nous, en nous, avec nous : « *Magnificate Dominum mecum et exaltemus nomen ejus in idipsum* ». Nous n'avons donc qu'à nous unir à Lui par un mouvement de cœur, de volonté, et nous communions alors, à Lui et à ses prières : nous prions vraiment, nous prions bien, nous prions efficacement.

De cette conception de la prière nous pouvons immédiatement tirer deux conclusions très pratiques. La première, c'est que beaucoup d'âmes ne prient presque jamais, attendu qu'elles se bornent à une récitation de formules sans *union de cœur* avec Dieu. La *formule* est

bonne, Jésus Lui-même en a eu soin, il faut que tout prie dans l'homme, le corps et l'âme, il faut que tout crie en lui, les lèvres et le cœur ; mais, l'essentiel de la prière c'est le mouvement du cœur, l'affection de l'âme, voilà pourquoi l'exercice auquel on réserve le nom d'*oraison* est seul « la prière ». On peut prier sans rien dire, on peut dire beaucoup sans prier. Crier : « Seigneur, Seigneur ! » est peu de chose, le Père cherche des adorateurs « en esprit et en vérité ». L'âme chrétienne, quelle qu'elle soit, a donc le devoir, et c'est son intérêt, de s'appliquer à l'*oraison*. Oui, n'importe quel esprit, n'importe quelle intelligence doivent y prétendre. L'oraison n'est pas, ce que pensent beaucoup, une gymnastique d'esprit, où dans une méditation d'écolier qui s'assimile une leçon, on s'efforce stérilement de prendre les pensées des autres : ce ne sont pas ceux qui pensent le plus bellement qui prient le mieux. L'oraison, nous le répétons, c'est un simple mouvement du cœur vers Notre Seigneur ; et qui ne peut pas le produire ? Faut-il concrétiser ? Voici un pauvre paysan qui ne sait ni A ni B, mais comme tous les simples il a du cœur. Un de ses enfants est malade. Durant son labeur, cet homme ira souvent avec son

cœur vers le pauvre petit, il souffrira intimement de ne pouvoir le soulager ; s'il le sait guéri, il s'épanouira dans la joie à y penser ; c'est un mouvement de cœur ici et là, une affection. Ce paysan a la foi ; instinctivement, en pensant à son malade, il pense au Tout-Puissant et a, en son âme, comme un élan de supplication. Le petit guéri, notre paysan a toujours dans le silence de son travail une disposition à remercier Dieu de la guérison, à craindre qu'elle ne dure : ici et là, un mouvement du cœur vers Dieu, une oraison vraie, une prière authentique. On définit : « Prier c'est *parler à Dieu* ! » tout est là, c'est lumineux au possible et peu le comprennent.

La seconde conclusion, c'est que, peu importent la formule et la langue qui la traduit, la prière étant uniquement une union intime avec Dieu. Voilà pourquoi, adopter la langue de l'Église est plus parfait que d'employer l'idiome courant. Le latin, langue morte, est immuable ; c'est un point d'unité, un lien d'unification de tous les peuples et c'est très beau que l'Église, l'Épouse du Christ, sa voix à travers le temps et l'espace, ait sa langue à elle, langue que parlent tous ses enfants, qu'ils soient français, allemands, anglais, turcs

ou chinois. On allèguera que la récitation d'un texte qu'on ne comprend pas, est ridicule. L'enfant qui répète les mots que lui apprend sa mère, est-il ridicule ? Sans doute, l'intelligence d'une phrase aide à la bien dire, aussi est-il souhaitable qu'un chrétien lise le français et le latin des prières usuelles. L'union à Dieu qui fait l'oraison en sera facilitée, mais celle-ci n'exige point absolument ce travail et sans en saisir le sens avec détails, l'âme emploiera, plus parfaitement, les formules latines de la liturgie que n'importe quelle autre. Puisqu'il s'agit de s'unir à Notre Seigneur, elle y arrivera mieux, puisque même matériellement parlant, elle emploiera son langage, se servant de celui de l'Église son Épouse, qu'assiste et qu'inspire son Esprit.

Union à l'esprit de Jésus pour prier : voilà un principe au sujet duquel il faut prévenir certaines idées fausses. Comment peut-on connaître qu'on a cette union ? — Là encore, intervient le monde nombreux des dévots à la sensibilité absorbante, dominante, réclamant comme critérium, une impression. Disons-le à satiété, qui veut *sentir* n'entend rien aux choses de la piété. Un homme raisonnable *sait* bien ce qu'il *veut*. La question est toute de

raison et de *volonté*. Il n'est besoin ni d'images, ni de lumières sensibles dans l'esprit, ni de mouvement plus violent ou plus doux dans le cœur : la simple foi, la seule charité, tout est là : « *Fides quæ per charitatem operatur* » (GAL., V, 6). Après sa résurrection, Notre Seigneur est devenu tout esprit, ses opérations sont aussi purement spirituelles, par conséquent, pas sensibles. S'il y a quelque phénomène de sensibilité, il y a illusion, ou grâce extraordinaire. La nourriture qu'absorbe le corps donne la vie à tous ses membres, à tous ses organes, sans leur faire sentir l'écoulement de la vertu vivifiante qui s'accomplit en chacun d'eux. Ainsi Jésus, notre aliment spirituel, vivifie nos âmes de façon perceptible seulement par la foi et la charité. Craignons les illusions ; quant aux grâces extraordinaires n'ayons pas l'orgueil stupide d'y prétendre. En piété, il est bon de le dire, de le constater, de s'en convaincre toujours plus, il faut être raisonnable, positif, et donner tous ses soins à la culture de la volonté, à son équilibre, à son développement. Mettons du large dans les vues, aérons les idées, fortifions les sentiments. Nous ferons ainsi du vrai, du solide.

Ce concept de la prière ne met, certes, pas

à l'étroit l'âme chrétienne : elle l'élève tout à la fois et l'élargit.

Elle l'élève en lui faisant comprendre la sublimité de ses actes en Jésus et par Jésus. Quand nous prions, c'est le Maître qui prie, qui produit nos sentiments. Que cela est grand! Jésus dans l'âme et l'âme en Jésus, tous deux font la prière, fruit principal de l'alliance du Saint-Esprit avec nous. Cette prière est-elle à l'âme dans Jésus, est-elle à Jésus dans l'âme? Mystère, comme celui des opérations du Père dans le Fils, mais mystère de douceur et de beauté. A qui appartiennent les œuvres du Christ, au Père ou au Fils? Elles sont et du Père et du Fils, et Dieu ne veut pas que nous y cherchions de distinction : c'est assez de savoir que Jésus les fait en son Père, et le Père en Jésus, avec Jésus. Ainsi dans la prière c'est l'œuvre de l'âme en Jésus, et de Jésus dans l'âme, avec l'âme pour laquelle Il est, nous l'avons dit déjà et nous insistons, le grand médiateur de religion. La religion, en effet, « réunion de l'âme à Dieu », exige non seulement la purification du péché qui empêche tout rapprochement, mais l'apport de certains devoirs, d'adoration, d'amour, de louange, de prière, dont l'accomplissement parfait excède les possibilités humaines. Qui

peut s'anéantir assez pour adorer pleinement Dieu, qui peut se donner assez pour aimer Dieu autant qu'Il le mérite, qui est assez pur pour chanter dignement la gloire du Tout-Puissant, qui est assez fort pour influer sur les vouloirs de l'Infini? Incapable d'adorer, l'homme qui ne sait pas mourir; incapable d'aimer, l'homme petit et égoïste; incapable de louer, l'homme terni par le péché; incapable de prier, l'homme qui n'a droit qu'à la justice : le Christ est intervenu, Il est notre grand suppléant, le « grand religieux » de son Père auquel Il donne, pour nous, ce que nous ne pouvons donner. Il l'a fait durant son existence terrestre. Il a revécu après sa mort pour continuer à le faire temporellement dans l'Église, éternellement dans le ciel : « *Jesus Christus heri, et hodie et ipse in sæcula* » (Heb., xiii). Le mot splendide de l'Apôtre! Jésus-Christ hier, c'était la loi; aujourd'hui, c'est l'Église ; dans les siècles, c'est l'éternité! toujours *le même*, l'unique médiateur de notre religion, le supplément de toutes les créatures. Oh! que l'âme qui prie, qui s'unit à Jésus est donc élevée.

Mais elle est encore dilatée, élargie. Informée, en effet, qu'elle est, par l'Esprit de Jésus, elle ne demeure pas isolée, elle communie aux

saints, dont cet Esprit est la vie; aux saints de la terre, aux saints du ciel. L'Apocalypse (xiv, 2) nous dit : « J'ai ouï une voix du ciel, comme le bruit des eaux de plusieurs torrents; et la voix que j'ai entendue était comme l'harmonie d'un concert de harpes nombreuses ». Le concile de Trente nous avertit (sess. xxii, *de Sacrif. missæ* cap. vii) que « dans la sainte Écriture les peuples sont signifiés par les eaux, et le Christ est le chef de leur concert ! » Les saints, dans leurs harmonies, sont comparés aux joueurs de harpe ; les saints, les justes, sont comme des échos qui font entendre à Dieu, la voix de Jésus-Christ qui les remplit. Ce que ce bon Maître demande dans sa prière, toute l'Église du ciel et de la terre le demande avec Lui. Quel large horizon se découvre à l'âme qui prie ! tous les saints s'unissent à elle mystérieusement, le Cœur de Jésus résume toutes les supplications, renferme tous les soupirs, et Dieu s'incline.

Prions donc pour nous grandir et nous dilater, prions pour vivre. Allons aux saints, à la Vierge Marie surtout, leur reine, pour aller à Jésus et nous aurons fait le premier pas pratique dans la voie du surnaturel.

CHAPITRE II

LA COMMUNION.

La vie chrétienne étant la vie d'union à Dieu, le premier moyen pratique de la réaliser c'est la prière ; nous l'avons compris, cette prière est une sorte de communion mystique, en vertu de laquelle l'âme est mue par le mouvement de l'Esprit de Jésus. Ce merveilleux effet sera évidemment centuplé, si la communion, au lieu d'être simplement mystique, devient réelle. Aussi bien, le second et magnifique moyen d'acquérir la vie surnaturelle, c'est la participation de l'âme au banquet eucharistique.

Nous avons dit que, selon la parole du bon Maître Lui-même : « *Personne ne va à mon Père que par moi* », Il est le grand médiateur de religion. Il importe de comprendre qu'Il l'est pra-

tiquement pour nous au Saint-Sacrement où le Saint-Esprit maintient en son âme les mêmes sentiments qu'Il y a déposés, développés au cours de sa vie mortelle et pendant sa Passion, le grand acte de la Rédemption.

Jésus-Christ est le chef-d'œuvre de Dieu son Père, l'Écriture Le nomme l'*œuvre* par excellence : « *Domine, opus tuum, in medio annorum vivifica illud* » (HABAC., III, 2). Les prophètes et les patriarches qui soupiraient continuellement vers Lui ne L'appelaient pas autrement. Tel, David (Ps., cx, 3) : « La grande œuvre de Dieu, c'est Jésus-Christ, dont l'intérieur est tout rempli de la louange et de la reconnaissance des grandeurs de son Père, qu'Il loue à Lui seul plus pleinement que toute l'Église du ciel et de la terre, plus que tous les saints et les anges : *Confessio et magnificentia opus ejus* ». Étant la louange parfaite, plénière de son Père, Il est en même temps le résumé, le dépositaire de toute la bonté, de toute la magnificence de Dieu sur l'Église ; selon le langage de saint Paul, c'est en Lui, par Lui, que Dieu le Père a versé sur nous ses bénédictions célestes : « *Benedixit nos in omni benedictione spirituali, in cœlestibus, in Christo* » (EPH., I, 3). Pour tout dire en un mot, Jésus est à Lui seul,

l'ensemble de tous nos devoirs à l'égard de son Père, l'ensemble de toutes les grâces de son Père pour nous. Il est donc tout, en toutes choses. Participer à Lui aussi intimement que possible est par conséquent le grand moyen de satisfaire toute justice ; et cette participation est parfaite par la communion sacramentelle. Il l'a dit : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi, je demeure en lui ». Il est la vie et Il affirme de l'Eucharistie : « Je suis le pain de vie — qui me mange a la vie établie en lui — la vie éternelle ».

Nous savons, en effet, que par la force des paroles : « Faites ceci en mémoire de moi », Il a conféré aux apôtres le pouvoir de prolonger à travers le temps et l'espace, le grand miracle de la transsubstantiation. « Faites ceci ! » ce que vous m'avez vu faire, changez le pain en mon corps, le vin en mon sang. « En mémoire de moi ! » distribuez cette nourriture céleste pour christianiser les âmes.

Il n'y a pas deux Jésus-Christ, l'hostie consacrée c'est le même Jésus que celui de la Cène, de Gethsémani et du Calvaire : elle renferme le même intérieur, « œuvre parfaite » du Père, les mêmes dispositions de cœur que le

Sauveur avait sur la croix. Le procédé de transfusion de vie est donc parfait.

Notre Seigneur affectionnait la comparaison du cep et des branches. Celles-ci doivent rester adhérentes à celui-là pour qu'il leur transmette la sève. Ainsi l'âme humaine, s'attachant à l'Eucharistie, en reçoit une transmission puissante de sève divine. Le Saint-Sacrement communique Dieu, comme par une sorte d'inoculation éternelle, qui imbibe l'être de divin, le transforme, le transfigure, et cela se conçoit. Quand on trempe dans le feu une barre de fer, elle devient peu à peu incandescente, elle devient feu elle-même. L'âme qui se trempe dans le foyer de l'Eucharistie devient feu elle-même. Aussi bien faut-il communier. Notre Seigneur en fait une condition *sine quâ non* de vie : « *Nisi manducaveritis*... A moins que vous ne mangiez, dit-il, la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez pas la vie en vous ».

Par la sainte communion la vie est donc en nous, elle y est latente, imperceptible aux sens et aux sentiments, mais réelle, active par un travail silencieux, doux, long, de transformation et d'élévation. Qu'elle soit imperceptible, cela s'impose, elle est d'un autre ordre que la vie naturelle, la dépassant de toute la hauteur

du ciel à la terre; rien de commun entre elles, le divin ne peut pas impressionner l'humain comme l'humain lui-même. Une âme qui communie avec les meilleures dispositions ne doit donc pas être surprise de ne rien éprouver à l'heure de la communion, ni aux heures qui suivent : elle ne doit pas penser perdre son temps parce que la distraction l'a paralysée dans ses élans, parce que la tentation l'a secouée plus fort, ensuite. Elle a communié avec une *intention droite*, comme le dit lumineusement le décret de Pie X sur la communion fréquente et quotidienne, elle n'a donc pas mis obstacle à l'action de Jésus. Lui est venu, Il est une activité infinie, Il ne peut pas ne pas agir; dans cette âme, Il a, à l'insu de celle-ci, opéré des merveilles. Sans qu'elle s'en doute l'Esprit de Jésus absorbait le sien, le Cœur de Jésus battait dans le sien, la volonté de Jésus informait la sienne, le sang de Jésus coulait dans ses veines, la chair de Jésus imprégnait sa chair. Merveille des merveilles! Notre Seigneur a été la grande œuvre du Père parce qu'Il était l'homme parfait, aimant par sa puissance divine au moyen de son cœur humain, Dieu, autant qu'Il devait, autant qu'Il pouvait être aimé. Et dans l'acte de la communion, Il aime par le

cœur d'un homme, toujours, son Père, autant qu'Il doit, autant qu'Il peut être aimé; ce cœur d'homme participe mystérieusement à cet amour, à cette activité, à cette vie intense et accomplit ainsi, lui aussi, l'œuvre parfaite.

On conçoit dès lors l'opportunité de la communion, la nécessité de la communion fréquente et quotidienne. Elle est le salut de l'âme. Nous ne sommes rien, nous ne pouvons rien, nous n'aimons pas; lorsque nous communions, quand même nous n'éprouvons rien, par le fait seul de la présence de Jésus en nous, nous sommes tout, nous pouvons tout, nous aimons pleinement, nous vivons.

Sans doute, l'acte de communion terminé, les saintes espèces consommées, la présence réelle de Jésus finie, l'âme retombe en sa solitude, en son désert, en son néant, mais, à chaque communion ce vide s'atténue, peu à peu se remplit. La Vie, en passant, a donné des impulsions, elle a, pour ainsi dire, communiqué une vitesse, par la vertu de laquelle on marchera, on améliorera son allure insensiblement, jusqu'à la rendre assurée, dans la mesure où le définitif est possible ici-bas. L'habitude divine se prend par la fréquentation divine et il n'est plus nécessaire d'insister pour conclure

que la sainte Eucharistie est le grand moyen de vie surnaturelle.

Ce sur quoi il importe d'appuyer, c'est sur la puissance rayonnante de vie ainsi acquise. L'âme qui communie possède Dieu non seulement pour elle, mais encore pour les autres et peut l'appliquer à toutes ses intentions.

L'âme entre dans la vie de Jésus, mais Jésus entre aussi dans la vie de l'âme, d'après les desseins miséricordieux du Maître, Il l'a affirmé, l'union est parfaite. Quand nous communions au corps et au sang de Notre Seigneur, nous entrons dès ce moment dans ses intentions et Lui dans les nôtres. Ne diminuons ni sa puissance, ni sa bonté : usons de Lui comme d'une chose bien à nous. Si nous communions pour les âmes du Purgatoire, ou avec le dessein d'attirer sur l'Église les dons qui lui sont nécessaires, nous avons le droit, en vertu de l'unité parfaite de nos âmes avec celle du Maître, d'employer ses prières, son zèle, sa ferveur, ses mérites, ses souffrances pour l'accomplissement de nos desseins. Nous ne sommes pas dignes d'obtenir par nous-mêmes, nous pouvons tout avoir par Lui. Le « *per Christum Dominum nostrum* » de la prière ordinaire, prend une insistance, une réalité, qui nous

rendent tout puissants sur la Toute-Puissance céleste. « Celui qui, selon le mot de saint Paul (HEB., V, 9) a été exaucé pendant les jours de sa vie mortelle, pour le respect dû à sa personne », est le même qui prie en nous ; et, ce qu'Il demande sur la terre, aussi bien que dans le sein de son Père, Il l'obtient en considération des grandeurs de sa personne et de sa nature divine, par les mérites infinis de ses larmes qu'Il répand sans cesse devant Dieu : « *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* » (HEB., VII, 25). « Le cœur d'une âme qui communie, dit M. Olier, est un temple, c'est un autel, c'est une image du sein de Dieu le Père ; dans ce cœur, Jésus-Christ Notre Seigneur s'offre à Dieu, comme sur le calvaire, et continue ses mêmes sentiments, avec les mêmes prières qu'Il faisait en mourant [1] ».

Puisque la communion est un si grand bienfait, une si sublime merveille, il semble qu'on doive la désirer sans fin, sans interruption. A cela, S. Paul nous répond que nous pouvons spirituellement, ce que nous ne pouvons pas sacramentellement, puisque Jésus-Christ habite en nous autrement que par le Saint-Sacrement : « Il est en nous par la foi. *Christum habitare*

1. Op. cit. 1re Partie, leçon IVe.

per fidem in cordibus vestris » (EPH., III, 17).
Il y opère la vie divine comprise en ce mot : *foi*. Il n'habite pas seulement en nous comme Verbe, par son action, son immensité divines, nous donnant par le concours divin, perpétuellement la vie naturelle : mais encore, comme Christ, par sa grâce, pour nous rendre participants de son onction et de sa vie divine.

Que l'âme par ses désirs ardents, sa pensée aimante, gravite sans cesse autour du tabernacle ; qu'elle aspire à s'unir au bon Maître ; Lui, intimement, répond à ces élans par l'affirmation plus accentuée de sa présence, par l'augmentation des effets qu'elle produit ; c'est la communion *spirituelle* qui peut et doit tendre à être ininterrompue.

Elle n'empêche pas la nécessité de la communion sacramentelle,tout au contraire. Quand nous communions spirituellement, la vie nous est donnée à proportion de nos dispositions personnelles, tandis que, selon saint Thomas d'Aquin, au-delà de ces dispositions, la Sainte Eucharistie s'empare de nos puissances et les vivifie selon la mesure de l'infinie charité de Dieu, celle-ci y est essentielle, la charité de l'homme y est accidentelle et l'on conçoit que la communion spirituelle attise la faim de vie,

que la communion sacramentelle la rassasie ici-bas, en préparant le rassasiement dans l'éternité par la gloire : « *Satiabor cum apparuerit gloria tua* ».

—

CONCLUSION

Nous terminons là cette « Étude sur la vie surnaturelle ». En dépit de ses infirmités et de ses lacunes, nous osons penser qu'elle a justifié son titre : « *Jésus vivant dans le chrétien* ». Avant d'y mettre le point final, il nous est bon d'ajouter que la grande source de la vie, la source des sources, celle à qui nous devons toutes les autres de par l'ordination providentielle et éternelle de la miséricorde de Dieu, c'est la Très Sainte Vierge. En elle, Jésus a vécu avant de vivre sur la terre, par Elle Jésus a voulu vivre après avoir quitté la terre, ainsi que l'atteste la scène du Calvaire où Il la constitue mère des hommes, c'est donc en Elle que le chrétien doit prendre Jésus pour le faire vivre en lui-même.

Alors, récitons chaque jour, avec toute la ferveur de notre âme, la belle prière de M. Olier, que nous faisons nôtre de tout cœur pour nos chers lecteurs :

« O Jésus vivant en Marie, venez et vivez en vos serviteurs, dans l'esprit de votre sainteté, dans la plénitude de vos énergies, dans la perfection de vos voies, dans la vérité de vos vertus, dans la communion de vos mystères, dominez contre toute puissance adverse, par votre Esprit, pour la gloire du Père !

O Jesu vivens in Maria, veni et vive in famulis tuis, in spiritu sanctitatis tuæ, in plenitudine virtutis tuæ, in perfectione viarum tuarum, in veritate virtutum tuarum, in communione mysteriorum tuorum : dominare omni adversæ potestati, in Spiritu tuo ad gloriam Patris ! — Amen ! »

ABRÉGÉ

Une étude, purement étude, risque d'être une simple contemplation spéculative. Si elle devient méditation, c'est-à-dire, si elle se fait aux pieds de Dieu, elle peut facilement devenir principe impulsif d'activités intimes très profondes et très fécondes.

D'autre part : le développement d'une pensée, quelque logique qu'il soit, entraîne des analyses qui peuvent disperser l'attention. Une synthèse nerveuse recueille toutes les puissances de perception et les fixe avec sécurité.

Pour ces deux motifs, d'ordre différent, nous donnons ci-après un abrégé de notre « Étude » sous forme de « méditations ». Après avoir lu le livre, si on les suit, elles en préciseront la doctrine et la rendront plus facilement assimilable pour l'âme.

Elles pourraient aussi servir de nourriture spirituelle pour une retraite, c'est dans cette pensée que nous les complétons par la XI[e] qui répond sans la développer à la réflexion de notre « Conclusion ».

NOTES SOMMAIRES DE MÉDITATIONS

SUR

JÉSUS VIVANT DANS LE CHRÉTIEN.

PREMIÈRE MÉDITATION

PRINCIPE DE LA VIE SURNATURELLE : L'AME DE JÉSUS

Toute vie a un principe. Dieu est le grand et universel principe, parce que de sa nature, il est par lui-même, il ne reçoit de personne, il est l'Être. Étudier la vie, c'est donc étudier Dieu.

En dehors de lui-même, Dieu a fait trois communications de sa vie intelligente, qui seule est en lui formellement : les anges, Adam, le Christ. Comme hommes, nous avons reçu transmission de vie par Adam : mais comme chrétiens, du Christ.

1° L'âme de Jésus, source de notre être surnaturel ; 2° L'Esprit de Jésus, informateur de notre acte surnaturel.

A. — L'ange a donc reçu, le premier, une participation mystérieuse à ce qui constitue la vie divine : la pensée et l'amour. Il a abusé par orgueil et, comme par compensation, le Créateur fait une seconde effusion de sa vie en Adam. Même chute d'orgueil. Alors, par miséricorde pour l'humanité, Dieu crée un nouvel Adam, c'est le Christ. « En Lui était la vie » pleine, débordante, lumineuse. Le premier ne pouvait plus nous donner la vie surnaturelle, il l'avait perdue. Le second est venu pour cette donation et « à ceux qui l'ont reçu, il a communiqué le pouvoir de devenir *fils de Dieu !* » — Le recevoir doit s'entendre non d'une infusion de son être divin, il est incommunicable ; non d'une prise de possession de son être humain : comme tel, il est unique, inimitable sur bien des points ; mais d'une participation à sa vie intérieure, à la vie de son âme. Il est, par elle, l'âme de notre âme, il en est la sève ; toute sa doctrine spirituelle est dans ces mots : « Je suis le cep et vous en êtes les branches... » Réalité sublime qui fait toute la beauté du chrétien et arrachait à Tertullien ce cri d'ad-

miration : « Le chrétien est un autre Christ ». — Reconnaissons notre dignité. L'orgueil est une désappréciation de la vérité en nous, l'oubli que « la grâce de Jésus est ce que nous sommes ». Pécher, c'est nous mésestimer et profaner Jésus vivant en nous. Ah ! « si nous connaissions *le don* de Dieu ! »

B. — Une vie se définit : principe intérieur des actes. L'âme de Jésus avait son principe d'actes dans l'Esprit-Saint. Vivant en nous, il nous fait agir, mais, nous communiquant son activité, c'est celle de son Esprit qu'il nous donne. C'est pourquoi saint Paul dit : « Si quelqu'un n'a pas l'*Esprit* de Jésus-Christ, il ne lui appartient pas ». La vie surnaturelle se traduit par des actes surnaturels, ceux-ci sont produits par l'Esprit créateur, informateur, illuminateur, sanctificateur, sacrificateur. (Saint Thomas d'Aquin, Sermons inédits). Action vitale, comme celle de la tête sur les membres ; action silencieuse, comme celle des échanges vitaux de cellule à cellule ; action mystérieuse, consciente seulement de la part de Jésus. Elle suppose de notre part : recueillement habituel, générosité délicate.

Deux résolutions s'imposent : l'*attention* et la *docilité*, à la présence de Jésus en nous.

DEUXIÈME MÉDITATION

CONDITION DE LA VIE SURNATURELLE : LA SOUFFRANCE DE JÉSUS.

« Dieu, en son infinie bonté, a ordonné l'homme à une fin surnaturelle, c'est-à-dire *à la participation des biens divins* ». Ces paroles du concile du Vatican résument l'état de bonheur connexe à l'état d'innocence, en Adam. L'ordre pour lui était de jouir, sauf limitation relative à « l'arbre de la science du bien et du mal ». La chute a été abus de jouissance; la récupération de l'état d'innocence doit être la privation de la jouissance : la souffrance.

1° Jésus, grâce de souffrance.

2° Jésus, idéal de souffrance.

A. — La nature de l'homme le porte à la jouissance, il était créé pour cela ; mais la perversion de l'ordre fait qu'il s'attache désordonnément aux créatures au détriment du Créateur ; c'est le péché : « Aversion de Dieu, conversion vers les créatures ». C'est ce que saint Paul exprime lorsqu'il écrit : « La chair combat contre l'esprit ». La *chair*, c'est dire tout l'homme, avec ses facultés, ses passions, en

tant qu'il n'est point régénéré et qu'il est opposé au Saint-Esprit.

Jésus, qui fut l'homme parfait, a redressé en lui l'humanité en étant : « l'homme de la douleur ! » Abstraction violente des créatures, retour à Dieu, c'est le résumé de ses gestes.

Mais en nous, il est, depuis la chute, *naturel* de nous lier à ces créatures dangereuses. Il nous faut donc, pour faire l'opposé, une grâce *surnaturelle*. Jésus nous l'a acquise par ses souffrances et par sa mort, et le baptême, nous engendrant de nouveau dans l'Esprit de Dieu, nous la communique. « Ne savez-vous pas, écrit saint Paul, que nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, c'est en sa mort que nous avons été baptisés ? Si nous avons été greffés sur lui par la ressemblance de sa mort, nous le serons aussi par celle de sa résurrection ».

C'est précis, la vie surnaturelle a pour condition le renoncement à la vie naturelle, donc la souffrance et Jésus nous mérite de *pouvoir* souffrir.

B. — Il nous en dit encore le *comment*. Nous n'avons qu'à étudier de près son immolation pour y découvrir deux qualités adorables mais formidables : 1° la liberté ; 2° la totalité.

Librement, il s'est livré : « *Oblatus est quia ipse voluit* ». Les soupirs de toute sa vie vers ce qu'il appelait *son heure*, le Calvaire, en font foi et ne sont pas infirmés par l'agonie de Gethsémani.

Celle-ci, tribut à la nature humaine, s'est terminée par un *Fiat* cordial. Ce qui est libre a seul de la valeur morale : il faut vouloir souffrir. On y arrive par un progrès, qui va de la résignation à l'acceptation, à la joie même.

Totalement, il s'est donné : « Il ne s'est complu en rien ».

Cet absolutisme d'immolation est bien exigible par l'absolutisme de Dieu. « Si une seule fibre de mon cœur ne vibrait pas pour Dieu, je l'arracherais aussitôt ». Pour nos pauvres volontés, il se résout dans le surnaturel perpétuellement et universellement poursuivi. N'avoir pas une ombre de complaisance en quoi que ce soit, dépasse nos forces normales.

S'attacher à ne rien vouloir qu'en Dieu et pour Dieu, est un programme attirant et accessible à notre confiance en Dieu.

Résolution. — Se faire un tempérament chrétien par l'austérité : *Sensum Christi*.

TROISIÈME MÉDITATION

CARACTÉRISTIQUE DE LA VIE SURNATURELLE : LA CROIX DE JÉSUS.

Le mal a son résumé dans la triple concupiscence : celle-ci met le désordre dans l'usage des créatures. L'expiation du mal, le redressement du désordre, impliqueront logiquement une triple opposition ; de là les trois branches de la croix de Jésus, spécifiant sa souffrance : la grande branche à l'encontre de la source de tout le mal, cette branche verticale qui semble relier le ciel et la terre, l'*Humilité*, celle-ci, supportant les deux autres : la *Chasteté*, contre la concupiscence de la chair, la *Pauvreté*, contre la concupiscence des yeux.

A. — L'orgueil est la source de tout péché, l'humilité sera la source de toute vertu. Toute la question de la vie est une question de vérité, et toute la question de l'humilité est aussi une question de vérité ; voilà pourquoi il y a équation entre les deux termes : humilité et vie. Il s'agit donc d'une vertu très grave, absolument nécessaire. L'Esprit qui animait Jésus l'a poussé à s'humilier, par son Incarnation : « Il

s'est *anéanti*, prenant la forme de l'esclave » ; par sa Passion, résumé intensif de toute sa vie : « il s'est *humilié* se faisant obéissant jusqu'à la mort, à la mort de la croix ». Dieu est tout, l'homme n'est rien. L'orgueil pense l'homme quelque chose, c'est l'injustice. L'humiliation remet l'homme à sa place. Qui veut être chrétien vrai, doit donc mettre en sa volonté une décision catégorique de lutter contre l'amour-propre, de renoncer à la volonté propre : abnégation morale qui, vidant l'âme d'elle-même, lui permet de se fortifier en donnant à l'Esprit de Jésus libre champ d'action. Pour être chrétien, il faut être humble, et pour être humble, il faut *prier* et *vouloir*.

B. — A l'orgueil de l'esprit correspond l'orgueil de la chair. Séparé de Dieu, l'homme retombe sur lui-même, ce qui est à la fois, chute et châtiment. L'impureté est la honte de l'humanité et son malheur. L'âme dominée par le corps est une reine découronnée.

Jésus a apporté la chasteté, habitude royale, qui redonne ses droits à l'esprit, il l'a apportée exquise par la virginité. Cette seconde branche de la croix, qui assure le salut et tranquillise sur les jugements de Dieu, est question de *justice*, puisqu'elle redonne à chacun ce qui

lui est dû : à l'âme, la domination ; au corps, la soumission ; d'*honneur*, puisqu'elle remet sur l'homme le reflet de Dieu ; d'*amour*, puisque tout dans l'âme chaste tient à Dieu et vit de lui. Comme pour l'humilité, il faut *prier* et *vouloir*, mais sachons que, ici comme là, ou plus que là, vouloir signifie souffrir : l'austérité est l'atmosphère des purs.

C. — Par l'humilité, l'âme se détache du plus intime en l'homme ; par la chasteté, du plus infime. La place n'est pas encore tout à fait libre pour le triomphe de l'Esprit de Jésus, si cette âme tient aux choses extérieures, à elle-même. Elle y est violemment portée par la concupiscence des yeux. Voilà pourquoi l'Esprit de Jésus l'a fait pauvre. Il pouvait dire, le petit enfant de la crèche, l'ouvrier de Nazareth : « Bienheureux les pauvres... Malheur aux riches... ! »

Être pauvre s'entend d'une disposition d'esprit et de volonté. Il l'est, celui qui use des biens à sa portée dans l'exacte mesure des besoins de sa vie physique, morale, intellectuelle. Au demeurant, vivre pauvrement, c'est vivre heureusement.

Les saints étaient tous marqués du signe de la croix. Comprenons que c'est là l'assurance

du salut, puisque c'est par là qu'on ressemble à Jésus.

Résolution. — Mesurer notre amour de Dieu à notre amour de la croix.

QUATRIÈME MÉDITATION

DÉVELOPPEMENT DE LA VIE SURNATURELLE : ESPRIT INTIME.

La vie est un principe d'activité, de progrès. Notre Seigneur a développé en lui-même sa vie, et il l'a fait rayonner autour de lui. Le premier travail s'est accompli par les vertus surnaturelles qu'il a pratiquées, le second par les mystères successifs de son existence, qui montraient chacun une disposition spéciale de son âme. Étudions le premier, qui fait comme l'esprit intime de Jésus, c'est-à-dire, l'information de ses trois facultés, *intelligence*, *cœur*, *volonté* par l'Esprit de son Père.

A. — La première faculté est l'intelligence. Le Christ, comme homme, devait s'unir à son Père par sa pensée. Donner à un autre l'adhé-

sion de l'intelligence, c'est avoir foi en lui. Notre Seigneur n'a pas eu la foi au sens théologique du mot, puisqu'il avait la vision béatifique et que foi dit croyance obscure ; mais, illuminée des clartés de la vision, sans faire bénéficier sa nature humaine des douceurs qui en découlent, son intelligence était unie à son Père, donnée à son Père. — Ainsi doit premièrement faire le chrétien, tenant à Dieu par son intelligence, et comme il est privé de vision, cette union intellectuelle à Dieu, c'est pour lui : la foi. « Le juste vit de la foi ». Don de grâce, mis en nous par le baptême, germe puissant que doit conserver avec soin, cultiver avec amour, notre volonté saine et droite, en tendant sans cesse au surnaturel, à la vie réelle, active, des principes de l'Évangile : pensées de Dieu, jugements de Dieu.

B. — Le cœur suit l'intelligence, il est ému par les lumières qu'elle lui montre et les désire, s'y porte, comme vers un but de bonheur : l'espérance le fait vivre.

Jésus n'avait, non plus que la foi théologique, pas l'espérance, qui est le désir, l'attente de Dieu : il possédait son Père, il était Dieu. Cependant, il y avait des biens de Dieu, que, comme homme, il ne possédait pas, et que,

par consequent, il attendait, il espérait ; par exemple : l'immortalité, l'impassibilité, la gloire de son corps. En ce sens, le Psalmiste met sur ses lèvres : « Seigneur, j'ai espéré en vous, je ne serai pas confondu ».

L'Esprit de Jésus met donc l'espérance dans le cœur du chrétien. Par ce côté, s'ensoleille cette vie surnaturelle que nous avons durement enchâssée dans la souffrance. Et ce n'est point une faiblesse, c'est une nécessité que cette espérance : « Elle va, dit saint Augustin, déjà boire aux sources de la vie bienheureuse, d'où s'épanche sur la vie humaine une force mystérieuse qui engendre toutes les vertus ». Le stoïcisme est un mensonge, une mort ; l'espérance est une vie, c'est le vrai.

C. — Le cœur espère la lumière, la volonté la saisit, s'y unit, c'est l'amour. Jésus, en son cœur humain, tenait à son Père par un mystérieux et magnifique amour ; il était venu ici-bas pour l'aimer ainsi ; son Incarnation a fait qu'un cœur humain aimait Dieu autant que l'humanité peut et doit aimer.

Nous vivons par notre volonté. La volonté bonne, c'est l'amour de Dieu, et cet amour qui déborde du cœur de Jésus est le trait suprême de participation à la vie intime de son âme.

Cette âme est source d'amour et modèle d'amour : amour de complaisance par la hantise de Dieu, amour de bienveillance par le zèle pour sa gloire, amour de préférence par la consommation, l'absorption de l'être aimant par l'être aimé.

Résolution. — Nous exercer directement à vivre les vertus théologales.

CINQUIÈME MÉDITATION

DÉVELOPPEMENT DE LA VIE SURNATURELLE : ESPRIT DES MYSTÈRES.

L'être chrétien : l'Incarnation.

La vie intime de Jésus s'est manifestée extérieurement par les mystères, lesquels accusent un progrès auquel doit correspondre notre âme. Ils sont lumière marquant l'attitude à avoir, la marche à suivre. Ils sont force produisant une grâce très réelle et spéciale à chacun d'eux : grâce à laquelle nous pouvons sans cesse communier selon nos attraits personnels, mais qui, cependant, semble plus vivante aux jours des

solennités par lesquelles l'Église célèbre ces mystères. On les peut réduire à six principaux : l'Incarnation, le Crucifiement, la Mort, la Sépulture, la Résurrection et l'Ascension. Un regard général montre le premier formant l'être humain du Verbe, les trois suivants aboutissant progressivement à l'anéantissement de cet être humain, le cinquième opérant sa transfiguration victorieuse, le sixième sa consommation dans la gloire.

L'être chrétien de l'âme étant créé, cette âme passera par trois voies successives : préparation de la vie, exercice actif de la vie, consommation définitive de la vie, trois étapes appelées : voie purgative, voie illuminative, voie unitive.

Méditons l'Incarnation, synthèse magnifique de la vie de *Jésus*, de la vie du *Chrétien*.

A. — Deux faits merveilleux sont produits par le mystère de l'Incarnation : la disparition de la *personnalité* humaine, l'élévation de la *nature* humaine. Par l'union hypostatique, l'union la plus étroite de la nature divine avec la nature humaine, la personnalité du Verbe a absorbé la personnalité humaine, à tel point que, en Notre Seigneur, jamais l'humanité n'a existé à l'état de personne humaine. Toutes les actions de Jésus furent attribuées au Verbe,

actions humaines d'une personne divine. D'où nous pouvons conclure que, dans le Christ, l'humanité étant privée de tout ce qui lui était naturellement le plus intrinsèque, par suite, subit l'abaissement le plus considérable possible. Mais, en regard, l'élévation la plus haute. L'absorption de l'humain par le divin, en Jésus, a bien été un acte de la toute-puissance de Dieu, pourtant, sans enlever à l'*âme* humaine du Christ, sa liberté essentielle. Elle a eu conscience de ce qui s'opérait dans l'être qu'elle animait et a consenti tous les sacrifices. En retour, elle fut royalement récompensée. Donnant ses actes à la personne du Verbe, celle-ci la faisait communier à sa dignité infinie. Un acte de Jésus est acte d'âme humaine, et en même temps, acte de la seconde personne de la sainte Trinité. Abaissement suprême, élévation suprême.

B. — La lumière rayonnée sur nos âmes est très nette. Dieu veut s'unir à nous, non pas en supprimant nos personnalités, mais en nous communiquant l'Esprit de Jésus en qui il a placé le lien de notre union avec lui, le faisant chef d'un grand corps mystique, dont nos âmes sont membres. Penser, aimer, agir comme Notre Seigneur, c'est le mode providentiel de

la divinisation de notre être. Or, le Maître ne sera l'informateur de notre vie qu'à proportion que nous y renoncerons : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce ». En nous donc, la grâce de l'Incarnation met une disposition d'abaissement, en même temps qu'une inoculation de grandeur et de sublimité.

Résolution. — Nous renoncer pour être possédés par Jésus.

SIXIÈME MÉDITATION

DÉVELOPPEMENT DE LA VIE SURNATURELLE : ESPRIT DES MYSTÈRES.

Voie purgative : crucifiement, mort, sépulture.

L'âme devenue chrétienne par le baptême conserve néanmoins, en elle-même, l'affaiblissement causé par la blessure primordiale du péché originel. Les tentations l'assaillent et lui créent un état lourd, maladif, duquel, pour s'affranchir, elle a besoin d'un effort qui constitue « la voie purgative ». Cette voie est symbolisée par trois mystères qui en méritent la grâce : le *crucifiement*, la *mort*, la *sépulture*.

A. — Le crucifiement a son achèvement au Calvaire, mais il est fait par toute la Passion. Jésus y souffre beaucoup dans son corps et dans son âme, à tel point que sa volonté sent des hésitations et qu'elle doit se reprendre pour dire le : « *Fiat!* » d'une pleine acceptation.

C'est la figure de l'âme qui vit encore à elle-même et qui pourtant, par une décision éclairée, s'est clouée à la croix de la vertu. Comme elle n'a pas complètement anéanti ses puissances de jouir, les objets créés l'impressionnent. Elle a, non des pas, mais des regards en arrière, c'est le : « si c'est possible... » de Gethsémani. La grâce du crucifiement la rassure. Sentir le bouleversement de la tentation, c'est fatal. Mais gardons la paix ; le Maître est là, crions-lui : « Sauvez-nous, nous périssons ! » et lui se lèvera et « il se fera un grand calme ».

B. — Une fois mort, Jésus ne sentit plus rien : de lui on pouvait faire n'importe quoi, sans troubler son insensibilité. La grâce du mystère de la mort du Sauveur crée dans l'âme un état « où le cœur, écrit M. Olier, ne peut être ému en son fond; et quoique le monde lui montre ses beautés, ses honneurs, ses richesses, c'est tout de même que s'il les offrait à un mort, qui demeure sans mouvement et sans

désir, insensible à tout ce qui se présente ». Cet état de mort spirituelle est la *fixation* de la volonté indépendante dans la justice et la vertu. En dépit des agitations inévitables, la paix subsiste parce qu'il y a sécurité de volonté. Dans le crucifiement, elle hésitait ; dans la mort elle ne discute plus et le dernier pas va se faire.

C. — Tant que le cadavre reste là, les mouvements de l'extérieur peuvent encore l'atteindre, on fait encore attention à lui ; une fois enseveli, tout est fini, le passant foule la terre du cimetière, indifférent pour ceux qui dorment là. Jésus, selon les Pères de l'Église, était : « le grain qui devait être broyé : *granum mortificandum* ». Il fut broyé par sa Passion, et — sans en subir la corruption — mis au tombeau. Il nous méritait ainsi la grâce à laquelle saint Paul fait allusion lorsqu'il écrit : « Nous sommes ensevelis avec lui par le baptême dans la mort ».

L'âme qui participe à cette grâce est complètement indifférente aux vanités du monde qui ne l'atteignent même plus dans ses facultés sensibles. Il n'y a plus cette sorte d'attrait qui subsiste dans le crucifiement, plus cette agitation extérieure de l'état de mort, il n'y a plus rien. On voit des Saints arriver à un tel degré

de séparation des « choses qui se voient » qu'ils ne se rendent pas compte de ce qui se passe autour d'eux.

Résolution. — Mourir de plus en plus et sans relâche, à nous-mêmes.

SEPTIÈME MÉDITATION

DÉVELOPPEMENT DE LA VIE SURNATURELLE : ESPRIT DES MYSTÈRES.

Voie illuminative : la Résurrection.

L'âme morte à elle-même ayant acquis en sa volonté une sorte d'indépendance à l'égard des créatures, n'en reste pas là. La mort ne produit rien et nous sommes dans le développement de la vie, qui est une activité. Jésus n'a subi le tombeau que comme état transitoire ; trois jours après sa mort il a repris la vie pour ne la plus laisser. Ainsi doit faire l'âme qui, par la voie purgative, a opéré la séparation des créatures, la mort aux jouissances qu'elles procurent ; elle sortira de l'obscurité, ira à la lumière par la grâce de la Résurrection. Établissons l'*obligation* et le *mode* de correspondance à ce mystère.

A. — Nous savons que l'âme de Jésus est le principe de notre vie chrétienne. Cette âme est une réalité vitale. Nous devons la prendre comme elle existe. Or, c'est une âme de ressuscité. Elle est et sera éternellement telle. Le dernier état vécu par le Maître, c'est celui de la Résurrection et c'est un état qu'il vit définitivement. L'âme vit en communiant au Christ : qu'il s'agisse de communion spirituelle ou de communion sacramentelle, c'est au Christ ressuscité qu'elle communie.

De plus, la vie prépare et fait l'éternité. Or nous croyons : « *carnis resurrectionem* », que, dans l'éternité, on vit de résurrection ; l'apprentissage qu'est l'existence doit être de résurrection.

D'autant que, ici et là, la question de vie est la question de vérité. Or, la vérité plénière est préparée par la mort, affirmée par la résurrection, qu'il s'agisse du corps, qu'il s'agisse de l'esprit ou du cœur, qu'il s'agisse des événements. Car, sur tout, la résurrection dit le dernier mot de Dieu, fait triompher son éternelle vérité.

B. — On saisit le sens de la Résurrection, en étudiant en Jésus les changements qu'elle a opérés. Avant, il était sans cesse au milieu des

siens, subissant toutes les exigences naturelles. Après, on ne le voit que par intermittences. Il est au-dessus des besoins du corps, mange et boit seulement pour un but de foi à créer à sa réalité corporelle. Il ne parle que des choses éternelles. Il ne permet pas à Marie-Madeleine de le toucher, il a une attitude toute céleste.

La grâce de la Résurrection donne à l'âme la possibilité de mettre, en sa conduite, plus de divin, de s'élever au-dessus des obscurités d'en bas vers la lumière des sommets. On ne la voit plus dans le monde que de loin en loin : elle n'en use que dans la mesure nécessaire pour ne pas se singulariser ; elle ne prend des créatures que ce qui est nécessaire à son existence. Ses pensées vont comme par instinct vers Dieu. Elle n'est pas à l'abri de l'épreuve des ténèbres, mais elle n'hésite plus dans ses convictions raisonnées, ne fléchit plus dans ses actes de volonté libre. A tout ce qui n'est pas Jésus, elle dit avec une quiétude triomphante : « C'est fait, vous ne me pouvez plus rien : *noli me tangere* ».

Résolution. — Vivre de surnaturel absolu et universel.

HUITIÈME MÉDITATION

DÉVELOPPEMENT DE LA VIE SURNATURELLE : ESPRIT DES MYSTÈRES.

Voie unitive : l'Ascension.

Jésus n'a pas terminé ses mystères à sa Résurrection. Il est monté au ciel visiblement, son Ascension est le faîte de son progrès constatable ; il y a mis, pour le chrétien, une lumière et une grâce de perfection achevée, y manifestant la plénitude de la vie. M. Olier résume l'esprit de ce mystère en trois effets : « L'état et la grâce du saint mystère de l'Ascension, c'est 1° un état parfait de consommation en Dieu ; 2° un état de triomphe et de gloire achevée ; 3° un état où il ne paraît plus rien d'infirme ».

A. — Après sa Résurrection, le Christ rendant encore son humanité palpable, conservait quelque apparence d'infirmité. Après l'Ascension il est entré, et demeure, dans la splendeur de Dieu son Père.

L'âme qui reçoit la grâce de ce mystère, vit définitivement séparée des créatures, elle est

absorbée en Dieu : « *voie unitive* ». Ou bien elle s'enferme dans un cloître, ou bien dans le monde elle se fait un cloître de son cœur. Parfois son union à Dieu se manifeste par des ravissements. Mais outre ce cas exceptionnel, causé par une humilité transcendante, elle se fait un programme de se cacher aux hommes, pour n'être vue que de Dieu.

B. — L'humanité de Jésus, de la crèche au Calvaire, a été d'humiliations en humiliations. Après la Résurrection, elle est transfigurée, et, une fois au ciel, elle devient l'éternel et rayonnant reflet de la gloire du Père. Saint Jean le dit en l'Apocalypse. Sans doute, elle porte les traces de ses blessures, mais ce sont des foyers fulgurants de céleste beauté.

L'âme unie à Dieu est comme divinisée. Rien, dans toute la création, de beau comme elle : rendue intérieurement conforme et entièrement semblable à Dieu, « déiforme », elle est toute ardente de l'amour, toute lumineuse de la clarté de Dieu.

C. — Durant sa vie mortelle, Jésus enchaînait sa toute-puissance par sa volonté d'être humilié. Il disait : « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi. Il vous est expédient que je m'en aille, différemment le Paraclet

ne vous serait pas donné ». Avant l'Ascension, les apôtres sont timides et impuissants. Après, le Maître leur envoie son Esprit, et son œuvre s'affirme, s'épanouit, gigantesque et défiant les siècles.

Dans l'état d'innocence, l'homme avait une incalculable puissance sur les êtres qui l'entouraient. La chute l'a rendu infirme. Mais lorsqu'il s'élève de plus en plus, dans la pureté de son cœur, lorsqu'il se grandit dans l'amour, il redevient puissant sur Dieu lui-même et lui arrache des miracles.

La grâce d'union que donne à l'âme la participation à l'esprit du mystère de l'Ascension, est la suprême glorification de l'âme ici-bas. C'est un sommet auquel peu arrivent, auquel tous doivent prétendre par une humilité progressive : *Et exultavit humiles.*

Résolution. — Tenir notre âme entre les mains de Dieu.

NEUVIÈME MÉDITATION

PRATIQUE DE LA VIE SURNATURELLE : LA PRIÈRE.

Après le principe, il faut la pratique. Non pas la mise en œuvre de la vie spirituelle, mais

les moyens de l'obtenir et de la conserver. C'est chose merveilleuse que le tout absolu de Dieu et de Notre Seigneur. Il s'agit d'aller à Lui, or la fin devient moyen : « Personne ne va au Père que par moi ». Toute la question se réduit à aller à Jésus par Jésus et ce, par la prière, communion spirituelle ; par l'Eucharistie, communion réelle. Étudions d'abord la prière et voyons-en : 1° l'obligation ; 2° la forme.

A. — L'ordre du Maître, en ce qui concerne la prière, est formel : « Il faut prier sans cesse ». Les paraboles sont touchantes, où il développe cet impératif. Et, d'ailleurs, c'est remarquable le but de « vie chrétienne » qu'il assigne à la prière. Le chrétien est celui qui vit de l'Esprit. Après avoir appris le *Pater* aux apôtres, après avoir, par la parabole du voyageur nocturne affamé, noté les dispositions dans lesquelles ils doivent le réciter, Jésus dit : « Votre Père céleste donnera l'*Esprit bon* à ceux qui le lui demanderont ».

La loi de la prière s'impose, sans qu'on se laisse arrêter par l'objection : Dieu sait tout, pourquoi lui exposer nos besoins ? — L'homme riche n'impose pas ses dons à un pauvre, il attendra au moins qu'il tende la main.

C'est une loi raisonnable en elle-même et

dans les conditions qui en doivent revêtir l'exécution.

Nous ne sommes pas dignes de toucher le cœur de Dieu, ni d'approcher de Lui. La prière est un acte surnaturel et nous sommes de purs néants de grâce. Aussi bien, nous avons besoin de nous appuyer sur la confiance qui naît du sentiment où nous devons être, de l'intervention en notre prière de Jésus lui-même. Il est le grand et unique médiateur, non seulement de rédemption, mais encore de religion. Souverain Prêtre, « Il est toujours vivant afin d'intercéder pour nous ». Il se fait, lui-même, la prière de son Église et de chacun de ses membres.

Prier, prier humblement, prier avec confiance, par Jésus : *Per Christum Dominum nostrum*, voilà la loi complète.

B. — Puisqu'il s'agit de s'appuyer sur Notre Seigneur pour prier, la vraie prière sera donc un mouvement du cœur vers lui. C'est, largement, l'oraison. Elle seule est la prière. Dans le sens où nous venons de l'entendre, toute âme en est capable. Ce mouvement du cœur se formulera par le *Pater* et, lui, donne le programme des choses à demander. Tout s'y réduit à la gloire du Père : « Cherchez d'abord

le royaume des cieux et sa justice, le reste vous sera donné comme par surcroît ». De ces deux remarques nous concluons aux notes de la prière : foyer intérieur, direction surnaturelle. Ce concept élève et élargit l'âme qui prie. Elle comprend qu'elle s'unit à l'esprit de Jésus : « Qui, en elle, demande en des gémissements inénarrables ». Que par lui, elle va au Père, pour s'y épanouir dans la vie pleine, dans la lumière sans ombre, dans l'amour infini.

Résolution. — Vivre d'esprit d'oraison.

DIXIÈME MÉDITATION

PRATIQUE DE LA VIE SURNATURELLE : L'EUCHARISTIE

La vie chrétienne, vie d'union à Dieu, s'alimente par la communion mystique de la prière. Plus encore s'alimentera-t-elle par la communion réelle de la participation de l'âme au banquet eucharistique. « Personne ne va au Père que par moi ». Jésus dit cela de son tabernacle, où l'Esprit-Saint maintient en son âme les mêmes sentiments qu'il y a déposés, développés au cours de sa vie mortelle et pendant sa Passion, le grand acte de la Rédemption. Étudions :

1° comment au Saint-Sacrement il est pour nous, pratiquement, le grand médiateur de religion ; 2° comment nous devons nous appuyer sur lui.

A. — Le chef-d'œuvre de Dieu, c'est Jésus-Christ, qui est la louange parfaite et plénière de son Père, en même temps que le résumé de toutes les bontés de son Père pour l'humanité. Il est « tout en toutes choses ». Participer à lui aussi intimement que possible, c'est donc le grand moyen d'accomplir toute justice. Or, il a dit de l'Eucharistie : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi je demeure en lui ». Nous savons que par la force de ces paroles : « Faites ceci en mémoire de moi », il a conféré aux prêtres le pouvoir de prolonger à travers le temps et l'espace, le grand miracle de la transsubstantiation. Il n'y a pas deux Jésus, et, dans l'hostie, il est toujours l'œuvre du Père. Nos âmes s'en nourrissant participent à cette œuvre parfaite. Par la communion, notre cœur aime Dieu par le cœur de Jésus, participe à son activité, à sa vie intense, par lui et pour les autres. Notre âme entre dans la vie de Jésus, mais Jésus aussi entre dans la vie de notre âme. C'est pourquoi M. Olier écrit : « Le cœur de celui qui com-

munie est un temple, c'est un autel, c'est une image de Dieu le Père ; dans ce cœur, Jésus-Christ s'offre à Dieu comme sur le Calvaire, et continue ses mêmes sentiments, avec les mêmes prières qu'il faisait en mourant ».

B. — La communion étant un si grand bienfait, ne doit-on pas la désirer sans fin, sans interruption? A quoi saint Paul nous répond, que nous pouvons spirituellement ce que nous ne pouvons pas sacramentellement ; puis Jésus habite en nous par la foi : *per fidem in cordibus vestris.* Il y opère la vie divine comprise en ce mot : *foi.* Il n'habite pas seulement en nous comme Verbe, par son action divine, mais encore comme Christ, par sa grâce. Nous devons donc incessamment l'aspirer en nous, l'appeler en nous, ce qui s'accomplit lorsque l'existence s'oriente vers le tabernacle, gravite autour du tabernacle, donne à l'âme l'esprit eucharistique, parce qu'elle se nourrit quotidiennement du Pain divin. S'impose, en effet, par dessus tout, la communion sacramentelle. Quand nous communions spirituellement, la vie nous est donnée à proportion de nos dispositions, tandis que l'Eucharistie s'empare de nos puissances au delà de ces dispositions, et les vivifie selon la mesure de l'infinie charité de Dieu : Celle-ci y

est essentielle, celle de l'homme y est accidentelle. La communion est le tout de la vie surnaturelle parce que, par elle, réellement Jésus vit en nous.

Résolution. — Nous faire une vie eucharistique.

ONZIÈME MÉDITATION

IDÉAL ET GARANTIE DE LA VIE SURNATURELLE : LA SAINTE VIERGE.

On ne sépare jamais un enfant de sa mère. Dans tous les mystères de Jésus, Marie est là. La vie surnaturelle étant la vie de Jésus en nous, impossible de n'y pas voir la très sainte Vierge. A Cana, elle dit aux serviteurs de la maison, sûre de ce que son Jésus répondrait : « Faites tout ce qu'il vous dira ». Il semble que depuis le Calvaire, depuis la Pentecôte, où Marie avait une place providentielle, c'est Jésus qui dit aux âmes chrétiennes en montrant sa Mère : « Faites tout ce qu'elle vous dira ». Méditons-la comme : 1° idéal ; 2° garantie de la vie surnaturelle.

A. — Il est facile de constater entre Dieu et

nous la réalisation d'une loi constante de médiation. Cela s'impose. La vie étant la prise de possession de nos âmes par Dieu, il y a entre les deux termes une telle distance, qu'elle ne se peut franchir que par une adaptation progressive et sage de l'infini au fini et réciproquement. Voilà pourquoi, entre lui et son peuple, Dieu avait Moïse, Josué, les prophètes. Voilà pourquoi le grand prophète : Jésus. Mais lui encore est trop grand pour la petitesse humaine. Il a donné l'exemple pour qu'on suive ses traces, c'est un exemple humain qui est divin quand même. L'idéal est si haut qu'il peut déconcerter la volonté pusillanime et faible. « *Ecce Mater tua !* » Il a mis de lui-même, entre lui et nous, sa Mère. Elle est copie parfaite de son divin Fils, elle pratique ses vertus avec une perfection achevée, et cependant, elle est fille d'Adam comme nous, tirée du néant comme nous. Si elle est parfaite, c'est par l'efficacité d'une grâce que nous recevons de même nature qu'elle. Jésus traduit son Père, Marie traduit Jésus et l'âme chrétienne n'a qu'à la contempler pour trouver en elle l'idéal parfait de sa vie.

B. — Cette vie, c'est non seulement Jésus imité, c'est Jésus reçu. Qui le donne ? « Dieu,

dit Bossuet, ayant voulu nous donner Jésus-Christ par la sainte Vierge, les dons de Dieu sont sans repentance et cet ordre ne change plus. Il est, et sera toujours véritable, qu'ayant reçu par sa charité le principe universel de la grâce, nous en recevions encore, par son entremise, les diverses applications dans tous les états différents qui composent la vie chrétienne. La charité maternelle ayant contribué à notre salut dans le mystère de l'Incarnation qui est le *principe universel* de la grâce, elle y contribuera éternellement dans toutes les autres opérations qui n'en sont que des dépendances ».

Ce texte est suffisant pour nous montrer que l'âme qui veut Jésus doit le demander à la sainte Vierge. Mère des hommes, elle doit concourir à leur formation spirituelle. Mère du Christ, elle doit le parfaire en nous, ses membres, par l'obtention de la grâce, le maintien, le développement, l'éclosion de la grâce. Il n'y a donc pas de garantie plus sûre de vie surnaturelle que la dévotion à la très sainte Vierge.

Résolution. — Unir notre vie intérieure à celle de Marie.

TABLE DES MATIÈRES

NOTES SOMMAIRES DE MÉDITATIONS SUR JÉSUS VIVANT DANS LE CHRÉTIEN

Paris. — DEVALOIS 144 av. du Maine (11 dans le passage).


a39003 011248969b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 09 17 26 6